5.9.223

Ex Lop. D. Eguiz. obt
Francis. Lo Chamizo

5.9.223

B

5.9.223 CT

LE

MENTOR MODERNE,

OU

DISCOURS

SUR LES MOEURS DU SIECLE;

TRADUITS DE L'ANGLOIS DU

GUARDIAN

DE Mrs. *ADDISSON, STEELE,*
ET AUTRES AUTEURS DU

SPECTATEUR.

TOME TROISIEME.

A LA HAYE,
Chez les Freres VAILLANT, & N. PREVOST.
M. DCC. XXIII.

5. 9. 223 II

LE MENTOR MODERNE,

OU DISCOURS SUR LES MOEURS DU SIECLE.

DISCOURS CIV.

—— —— Hic murus aheneus esto
Nil conscire sibi —— ——
HORACE.

Une bonne Conscience est une muraille d'Airain.

IL y a dans le monde une sorte de Chevaliers errants, qui different beaucoup de ceux, dont les Romans nous donnent le charactere; ces derniers entreprenoient presque toutes leurs avantures, pour vanger l'honneur de filles, au lieu que les autres font leurs avantures principales de tromper l'innocence, & de ruiner d'honneur les belles, qui se fient à la tendresse seductrice de ces imposteurs.

Les hommes d'un certain rang, qui paſſent preſque toute leur vie, à former & mettre en exécution de ſi abominables deſſeins, devroient conſiderer, qu'ils ſe rendent plus vils & plus mépriſables que la canaille la plus abbaiſſée par la fortune, & par la naiſſance. Les grands titres & une longue ſuite de glorieux ancetres aviliſſent un mechant-homme, comme ils ajoutent un nouvel éclat au merite d'un homme de bien.

Le merite éclatant de tes nobles ayeux
Te placent dans un jour, qui t'attire nos yeux;
En nous developpant tes vertus & tes vices,
Il te rend notre horreur, ſi tu n'es nos delices.

Je me ſuis etonné plus d'une fois de ce que ces ennemis de l'innocence, quoique inacceſſibles aux ſentimens du veritable honneur, ne ſoient pas arreſtez du moins par un reſte d'humanité. Comment peut-on ſe reſoudre à repandre la douleur & l'infamie ſur toute une famille, à percer le cœur d'une tendre Mere, & à recompenſer la tendreſſe credule d'une fille abuſée, par un deshonneur ineffaçable qu'on repand ſur toute ſa vie? Il me paroit qu'une legere atten-

5.9.223 III

attention à des ſuites ſi funeſtes devroit calmer la plus violente paſſion, dans un cœur ſuſceptible de la moindre ſenſibilité genereuſe! Eſt il poſſible qu'on veuille ſe procurer à un tel prix quelques moments agréables? eſt il naturel, que des perſonnes, qui ne nous ont jamais offenſé, payent ſi cherement la ſatisfaction la plus paſſagere dont nous puiſſions jouir! Satisfaction encore, qui certainement nous doit tourmenter un jour par les remords les plus cruels & les plus déchirants, qui en ſont les effets inévitables.

Ce qui m'engage dans ces reflexions ce ſont deux lettres, qui me ſont tombées entre les mains depuis peu. L'une eſt la copie de celle qu'une *Mere* a écrite a un grand ſeigneur, par qui ſa fille a eté deshonorée. L'autre me vient d'un Cavalier, qui a trouvé bon de me communiquer la prémiere. J'avoue que dans celle-ci il y a des ſentimens que je ne ſaurois approuver; mais il me ſemble pourtant qu'on peut les pardonner a un cœur, qui n'eſt pas encore revenu des premiers mouvements, de la plus ſenſible affliction. Quoiqu'il en ſoit, le lecteur y verra la plus vive image de la

ſituation où une Mere doit etre, dans une conjoncture ſi atterrante.

Voici la Lettre du Cavalier.

MONSIEUR,

Il y a quelques jours que j'allai voir un de mes fermiers, dont la femme qui a ſervi dans notre famille, & qui a eu même éducation avec ma Mere, ſe diſtingue par ſes manieres & par ſes ſentimens de toutes les perſonnes de ſa ſorte; je trouvai cette femme infortunée baignée dans ſes larmes, & accablé d'une douleur, qui alloit jusqu'à la ſtupidité. Ses yeux paroiſſoient éteints, & tout ſon air exprimoit nieux l'Etat afreux de ſon ame, que l'auroient pu faire les termes les plus pathetiques. Elle s'appuioit ſur une table ayant devant elle une lettre qu'elle venoit d'écrire a un homme de qualité, qui s'eſt attiré une affreuſe reputation par ſon habileté à debaucher des jeunes villagoiſes. Elle voulut bien me faire lire cette lettre, & j'y vis avec douleur, que ſa fille infortunée etoit du nombre de celles que ce ſeigneur a ſacrifiées a ſes paſſions. Je vous en envoye ici

ici une copie; ſi vous voulez bien la donner au public, elle fournira peut-être de ſalutaires réflexions, à ceux d'entre les gens de qualité, qui lachent la bride à un penchant furieux, qu'ils ont en commun avec les plus vils des hommes.

Seconde Lettre.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai découvert que de hier le cruel affront que vous avez fait a ma fille. Il faut donc que vos abominables plaiſirs d'un moment répandent une amertume éternelle ſur ma vie, ſur la vie d'une perſonne, dont vous n'avez jamais reçu la moindre offenſe? Cette ſeule conſideration auroit du detourner une ame noble d'une action ſi indigne & ſi lâche; mais qu'eſt-ce que c'eſt encore que mon malheur au prix de celui où vous precipitez ma fille infortunée, que vous puniſſez ſi afreuſement de ſa tendreſſe aveugle pour vous? Une affliction auſſi durable que ſon infamie doit être ſon partage inevitable. A moins quelle ne s'arrache à ce malheur, par un malheur infiniment plus grand, en renonçant

pour jamais à la vertu, & en ſe livrant à une proſtitution publique. Voilà, Monſeigneur, la recompenſe qu'elle reçoit de vous, pour vous avoir ſacrifié inconſiderement tout ce qu'elle avoit au monde de precieux, ſa vertu, & ſa reputation. Que diriez-vous ſi mon fils eût agi de cette maniere avec une de vos Filles; cette ſeule idée allume dans votre ame la fureur & la rage, j'en ſuis ſûre; vous croyez que mille morts ne le puniroient pas aſſez d'un pareil attentat ſur l'honneur de vôtre Famille. Quoi, Monſeigneur, l'honneur de vôtre Fille, que la perte de ſa reputation ne priveroit pas d'une vie commode & même agreable eſt-elle d'un plus grand poids, que l'honneur de vôtre malheureuſe Maitreſſe, dont il étoit l'unique bien? Faut-il que mon Fils deſtitué de tous les avantages d'une belle éducation modére ſes deſirs, & vous, Monſeigneur, aurez-vous la prérogative de vous abandonner ſans réfléxion à l'impetuoſité des vôtres? Puiſſe une honte éternelle s'attacher à un titre, qui exemte de toute conſideration ceux qui le portent, & qui les confond avec les brutes. Maudit en ſoit à jamais le faux éclat, qui a ſû eblouïr aſſez ma Fille,

Fille, pour la faire courir à ſa propre ruïne. Eſt-ce dans cette vûë, que le rare merite & ces brillantes vertus de vos âncetres ont été honorez de la *Pairie?* eſt-ce afin que cette dignité vous ſervit d'intriguante dans vos paſſions brutales, & quelle vous donnaſt le privilege funeſte d'opprimer l'innocence, & de deshonorer ceux qui ſont hors d'état de ſe défendre contre vous? S'il en eſt ainſi, nos Loix, ſi elles ſont ſages, doivent renverſer l'ordre des recompenſes. Elles doivent reduire les gens de mérite à la mendicité; afin que leurs deſcendants forcez à ſe ſoûtenir par leur induſtrie & par leurs talents ſoient garentis du vice, & ne ſongent point à plonger des familles entieres dans un abîme de malheurs. Que deviendrai-je, Mere infortunée! un enchainement de penſées affligeantes s'étendra ſur tous les jours de ma vie; que dis-je? vôtre crime m'expoſe au peril d'être malheureuſe dans toute l'Eternité; comment oſerai-je demander à Dieu le pardon de mes pechez, moi qui ſens l'impoſſibilité, où je ſuis, de vous pardonner jamais les vôtres; moi, dont la voix mourante vous accablera encore de malédictions. Quand je verrai arriver le jour du Jugement,

jour formidable, auquel vous ne ſongez guéres, je tiendrai dans mes bras ma Fille malheureuſe, & mes cris attireront la vangeance celeſte ſur vôtre teſte criminelle. Oui, Monſeigneur, dans l'état horrible ou ſe trouve mon ame, il me ſemble que je me ferois une eſpéce de felicité d'être condamnée à être vôtre bourreau éternel; avec quel plaiſir n'inſulterois-je pas à vôtre rang par des reſpects moqueurs? quelle ſatisfaction pour moi, de fatiguer vos oreilles par la repetition continuelle d'un titre, qui vous à inſpiré l'audace de tenter la vertu de ma Fille, & qui l'a aſſez étourdie, pour ſe livrer à vôtre volupté deteſtable!

En tâchant de ſoulager ma douleur par des reproches, que vous meritez ſi bien, je n'ai pas peur d'éxciter dans vôtre ame une repentance, qui puiſſe vous faire obtenir le pardon de vôtre crime. Vous vous repentiriés en vain; vous n'avez pas ſeulement violé les Loix Divines, vous m'avez fait encore une offenſe cruelle, un affront irréparable; & ſi je ne vous pardonne point, n'attendez pas votre pardon du juſte Juge de l'Univers.

Monſeigneur,

Votre Conſcience vous dira qui je ſuis.

DIS-

DISCOURS CV.

—— Nunc formoſiſſimus Annus.
VIRG.

C'eſt à préſent la plus belle Saiſon de l'Année.

LEs gens de mon âge ſont plus touchez d'un beau tems, que de tout autre plaiſir; en vain empruntons-nous de la bouteille des eſprits auxiliaires, & une chaleur artificielle; la gayeté paſſagere qu'elle nous fournit ne ſauroit tenir contre un Ciel couvert de nuages; il ſemble que nous nous cõurbions ſous un air épais; il fait languir toutes nos facultez, & il communique à notre ame tout ce qu'il a de triſte & de ſombre; au lieu qu'un beau Soleil, & un Ciel ſerain nous remplit des ſenſations les plus voluptueuſes.

Dans mes accès d'Hypocondre je ſouhaite quelquefois de pouvoir me métamorphoſer en marmotte; hélas, quand je ſonge à un de ces animaux tout concentré en lui-même pendant l'Hiver, enſéveli dans un tranquille ſommeil, & renfermant dans les limites de ſa fouru-

re, tout ce qui lui eſt néceſſaire pour être heureux, je ne puis que lui porter envie, & je troquerois ma qualité de Philoſophe, contre ſon repos.

Si l'art de voler étoit jamais porté à ſa perfection, je m'en ſervirois pour accompagner le Soleil en qualité de Satellite, & pour ſuivre le Printems par tous les Signes du Zodiac. Mon cœur treſſaillit toûjours de joye au retour de cette agréable Saiſon ; qu'y a-t-il de plus merveilleux, & de plus digne de nos réfléxions, que ce changement univerſel qu'elle produit dans la Nature. Quel charme de voir la Terre couverte de neige, & garottée, pour ainſi dire, par le froid, ſe défaire inſenſiblement de ces liens, & revenir de ſa longue léthargie ; quel ſpectacle touchant, quand elle commence à pouſſer les Plantes, & les Fleurs, que peu à peu elle ſe couvre d'un tapis verd orné de mille couleurs différentes, & qu'elle exhale des odeurs délicieuſes, qui, par nos organes frapez voluptueuſement, répandent la joye dans notre ame !

Attentif à toutes ces beautez du Printems, je me fais une Loi d'en perdre auſſi peu qu'il m'eſt poſſible, & d'en mettre tous les momens à profit. Je me leve

leve avec le Soleil, je me promene par les Campagnes, je me perds dans un Bois, & parvenu à cette pointe de laſſitude, qui fait du repos une eſpéce de volupté, je me couche ſur l'herbe, ſur le bord fleuri de quelque ruiſſeau. Le dernier mois de Mai j'ai paſſé quelques jours à la Terre d'un Gentilhomme de mes Amis, où tous les matins je régalois mes yeux, & mon imagination de la plus charmante vûë, qu'il eſt poſſible de contempler. Pour en jouïr, je me plaçois d'ordinaire devant un vieux Château, ſitué ſur une petite colline; je voyois devant moi couler une Riviére paſſablement grande, qui bouchée à quelque diſtance de là par un monceau de groſſes pierres, ſort de ſon lit, & ſe gliſſe dans un épais Bocage. Je la ſuivois de l'œil dans tous ces *Méandres*, & je voyois par-ci par-là le criſtal de ſes Eaux briller à travers la verdure. Après l'avoir accompagné par une étenduë d'une demi lieuë, mes yeux étoient conduits entre deux rangées de collines verdoyantes, juſqu'à une haute Montagne, qui borne toute cette raviſſante Perſpective.

Le Lecteur me pardonnera j'eſpére de me laiſſer mener, par l'idée du Prin-

tems, à celle d'un beau Païſage, c'eſt ſur-tout dans cette aimable Saiſon, que les belles vûës s'offrent à l'imagination dans un jour avantageux; mais ſi c'eſt alors que la Campagne charme les yeux, l'oreille n'y perd rien; elle y trouve auſſi dequoi s'amuſer de la maniére la plus délicieuſe. Les Oiſeaux ranimez par une douce chaleur, raviſſent notre ame par une muſique, dont l'agrément ſauvage fait, ſur un goût ami de la Nature, des efforts plus touchans, que les compoſitions les plus profondes de la ſavante Italie. Une vigueur nouvelle ſe gliſſe dans leurs veines, & les porte à la propagation de leur eſpéce. Les mâles pleins de deſirs amoureux, les expriment par le ramage le plus tendre & le plus doux. Ils font ſortir de leurs goſiers flexibles, des cadences plus fortes & mieux ſoûtenuës, que celles dont ils égayent les Bois dans toute autre Saiſon. C'eſt un divertiſſement, qui n'eſt rien moins qu'indigne d'un Etre raiſonnable de ſuivre ces aimables créatures dans leurs tendres intrigues, de les voir s'attacher à l'objet de leur paſſion, d'examiner le tiſſu curieux de leurs nids, & de prêter attention aux ſoins qu'elles ont de leurs petites familles.

Je

Je fis connoiſſance à la Campagne dont je viens de parler, avec un Hoche-queue & avec ſa Maîtreſſe, c'étoit un plaiſir très-vif pour moi de remarquer tous les petits ſoins qu'il étoit obligé d'employer journellement, avant que de la porter à le rendre heureux ; par quels détours n'étoit-il pas obligé de la ſuivre dans les airs? Avec quel petit air coquet ne trottoit-elle pas quelquefois à côté de lui, en faiſant ſemblant de ne pas prendre garde ſeulement aux petites contorſions qu'il donnoit à ſon corps, pour rendre hommage à cette Belle! Cet agréable ſpectacle rajeuniſſoit mon imagination, & me rapelloit le ſouvenir de la belle, mais capricieuſe *Araminte*; j'ai ſouhaité ſouvent de ſavoir le langage des Oiſeaux, en entendant ce pauvre Mâle pouſſer un ramage perçant & douloureux, quand ſa Compagne avoit la dureté de le quiter; je ſuis ſûr que dans ce tems-là il lui faiſoit les mêmes reproches impertinemment tendres, dont j'ai ſouvent accablé mon inflexible Maîtreſſe.

Je puiſois encore une grande ſatisfaction dans l'examen d'une nichée de jeunes Oiſeaux conduits par un Pere ſecourable, & par une Mere indulgente

& officieuſe. C'étoit des Pinçons ; je voyois le Mâle étendre & éplucher ſes aîles, nettoyer ſes plumes, & s'ajuſter depuis les pieds juſqu'à la tête ; après s'être accommodé de cette maniére avec toute la propreté poſſible, il allongeoit, il ſecoüoit ſon petit col, qui par cela même ſembloit revêtir des couleurs plus vives, & plus brillantes ; il ſe rengorgeoit, & il ſe donnoit des airs, qui marquoient, qu'il étoit content de ſa figure. Il tiroit enſuite de ſon goſier des tons auſſi variez qu'agréables, & inſinuans ; tout en chantant il ſe mettoit à voler autour du nid de cent différentes maniéres, comme pour inviter ſa femme & ſes enfans à venir prendre l'air avec lui. Rien n'étoit plus amuſant que de voir le vol tremblant, & peu ſûr de ces petits animaux, qui faiſoient leur premiére entrée dans le *Monde emplumé* ; rien de plus attendriſſant que de prêter attention aux ſoins que leur donnoient le mâle & la femelle. Soins qui caractériſoient les différens Sexes de l'un & de l'autre. Je ne pouvois arracher mes yeux d'un objet ſi intéreſſant, qui me faiſoit ſouhaiter, que des Epoux d'un ordre ſupérieur fuſſent attachez les uns aux autres par une tendreſſe

dreſſe mutuelle de la même force, & qu'ils pourvûſſent de la même maniére aux beſoins de ceux qui leur doivent la vie.

Je finirai mon babil ſur le Printems, que j'apelle d'ordinaire la jeuneſſe & la ſanté de l'Année, par quelques Vers que j'emprunte d'un Poëme manuſcrit ſur la Chaſſe. L'Auteur y conſeille de donner aux Lévriers la liberté de faire l'amour au Printems; & de ce précepte il tire occaſion, à la maniére des Anciens, de s'étendre ſur les éloges de cette Saiſon. Cette digreſſion donne encore lieu à des digreſſions ſubalternes; mais elles s'enchaſſent les unes dans les autres d'une maniére ſi naturelle & ſi aiſée, que je ſuis ſûr que tout ce morceau fera plaiſir au Lecteur.

Permettez, qu'au Printems vos fougueux Levriers
A leurs brûlans deſirs ſe livrent tout entiers;
Tout s'abandonne alors au plaiſir qui l'entraîne,
Tout ſent d'un tendre amour l'aimable & douce peine;
Flore alors, que chaſſa l'Aquilon en courroux,
Vient humer dans nos Champs un air pur, un air doux.

Son

Son ſein fécond ouvert aux ſouffles de Sephire
Répand un vif émail ſur ſon aimable empire;
Dans l'air ſubtiliſé Venus verſe ſes feux,
Reſpirer, c'eſt aimer, qui vit eſt amoureux.
Ecoutons; mille Oiſeaux ſous un naiſſant feuillage
De leurs tendres Concerts égayent ce Bocage.
Ce ſon gai, qui ſe mêle à leurs tons languiſſants
Prouve que c'eſt l'Amour, qui leur dicte leurs chants.
Ce doux poiſon ſe gliſſe au cœur de la Tygreſſe
Sa cruelle fureur ſe perd dans ſa tendreſſe;
Les yeux du fier Lion brûlent de ſes déſirs
Et ſes rugiſſemens deviennent ſes ſoûpirs.
L'Amour portant ſes feux juſqu'aux humides Plaines
Saiſit les vaſtes corps des ſtupides Baleines,
Et lourdement badins on voit ces animaux
Sauter, bondir, pour plaire aux cauſes de leurs maux.

Le voici, ce Printems; Tout rit dans la Nature
Vien, Philis, vien joüir de l'aimable verdure;
Orne encore à mes yeux nos Prez, & nos Forêts.
Rend plus vives ces Fleurs, ces ombrages plus frais.
Qu'ici, pour ton Lycas, tes faveurs innocentes
Verſent ſur chaque inſtant des délices touchantes;

Qu'ici

Qu'ici de belles nuits ſuccédant aux beaux jours
Nous ſurprennent perdus dans nos tendres amours.
Raviſſante Saiſon! Tels les jours ſe ſuivirent,
Quand nos premiers Parens d'un doux lien s'unirent,
Lors qu'encore innocent le Pere des Humains
Aux Animaux divers fixa des noms certains;
Alors ſur un Côteau le Lion peu ſauvage
Entroit avec l'Agneau dans un doux badinage,
Le Tygre avec le Cerf paiſſoit tranquillement
Et le Liévre du Chien aprochoit hardiment;
Mais dès que tu ſaiſis, foible & credule Mere,
Un fruit fécond en maux de ta main téméraire,
Le bonheur diſparut, la Paix s'enfuit aux Cieux;
Du beſoin indiſcret Enfans pernicieux
Et l'Envie & la Haine envahiſſant la Terre
Traînerent à leur ſuite une éternelle Guerre.
Un Animal qui craint, ſe fait craindre à ſon tour,
Le ſanguinaire Loup fuit la clarté du jour,
Des Dogues furieux redoutant le courage
Dans la nuit au Bercail il fait ſentir ſa rage;
Le timide Lapin ſous terre ſe tapit,
Et par ſa propre peur le Liévre ſe trahit;

L'Hom-

L'Homme, l'Homme, autrefois leur Maître pacifique,
Court exercer sur eux un pouvoir tyrannique.
Dans cent ruses la Faim l'aprend à réussir.
La Chasse change en Art, & cet Art en plaisir.
Nimrod fut le premier qui porta son audace
A lancer un Lion, à le suivre à la trace.
Il sût le terrasser d'un bras victorieux,
Et vêtit sa dépouille, ornement glorieux.
L'Ours aux crins hérissez, le Leopard terrible,
Résistérent en vain à sa force invincible;
Heureux! si son courage à ces meurtres borné
Au meurtre des Humains ne l'eût pas entraîné.
Trop heureux les Mortels! Si les vainqueurs des Bêtes
N'eussent pas jusqu'à l'Homme étendu leurs Conquêtes.
Grands Dieux, que de leur gloire un éclat séducteur,
Ne m'en rende jamais coupable Imitateur;
Non; je ne cherche point sur les pas de Bellone
L'Abominable Honneur, qu'un crime illustre donne;
Le Trône chancellant a pour moi peu d'attraits;
Voudrois-je y parvenir par de nobles forfaits?
Je mets tout mon honneur, je limite ma joye,
A trouver dans les Bois une abondante proye.
Je veux par l'exercice affermir ma santé,
Et vivre vertueux, ni grand, ni redouté.

DIS-

DISCOURS CVI.

Homo ſum, humani à me nihil alienum puto.

TERENCE.

Je ſuis homme, & je m'intéreſſe à tout ce qui regarde ceux qui ſont hommes comme moi.

QUand nous conſidérons avec une attention philoſophique le Syſtême de toutes les Créatures, qui ſont à la portée de nos connoiſſances, tant dans le *monde corporel*, que dans le *monde intellectuel*, il n'eſt pas poſſible que nous n'y trouvions une certaine harmonie, une certaine liaiſon entre toutes les parties différentes; nous ne ſaurions qu'y ſentir une unité de deſſein, & une conformité d'opérations, qui nous démontrent, que tout l'Univers eſt la production d'un ſeul Etre infiniment bon, & infiniment ſage; il faut de néceſſité, que nous découvrions, que le *monde raiſonnable* ſuit des Loix conſtantes dérivées de la même Puiſſance, qui a donné des Loix invariables au monde matériel.

La contemplation de *l'arrangement*, de

de la *Cohéſion*, & du *mouvement* de la matiére unit dans nos jours les plus grands Philoſophes dans l'opinion, qu'il y a une *attraction mutuelle* dans tous les corps, du moins dans ceux qui ſe trouvent dans nôtre *Syſtême Solaire*. Tous les corps, qui font leurs *révolutions* autour du Soleil ſont attirez vers cet Aſtre, & les uns vers les autres par un principe ſecret, conſtant & uniforme; c'eſt par là que la Terre & les autres Planetes, au lieu de s'échaper par une *ligne tangente*, roulent autour du Soleil; c'eſt par là que la Lune fait un mouvement pareil autour de nôtre Globe, dont elle eſt compagne fidéle depuis tant de Siécles. Ce même principe, qui entretient l'ordre dans ce vaſte *Syſtême Planetaire*, régle auſſi les moindres parties de la matiére.

Si nous détournons nos penſées du *monde corporel* vers le *monde moral*, nous trouvons dans les ames humaines un ſemblable principe d'*attraction*, qui forme parmi les hommes, les *Peuples*, les *Sociétez*, les *Familles*, les *Cotteries*, & les *relations d'amitié*; comme dans les corps égaux en *quantité*, l'attraction eſt la plus efficace entre ceux qui ſont le moins éloignez les uns des autres, l'attraction

traction *ſpirituelle* eſt auſſi la plus forte, toutes choſes égales, entre les Hommes qui ont enſemble les *Relations les plus étroites*, & le plus de *proximité*. Ces corps ſéparez par un eſpace de pluſieurs millions de lieuës ne laiſſant pas d'operer les uns ſur les autres par une attraction conſtante, quoique l'effet n'en ſoit pas remarquable; ils s'approcheroient certainement, s'ils n'étoient pas retenus par les forces contraires d'autres corps, qui les attirent de differens côtez. Il en eſt de même de l'*attraction*, qui a lieu dans nos cœurs; nôtre pente naturelle vers les individus de nôtre eſpece, avec qui nous n'avons qu'une Relation éloignée, ne fait point un effet ſenſible, à cauſe d'une *attraction* plus efficace, qui nous unit avec les Hommes, qui ont avec nous une Relation plus prochaine. Mais ôtez cet obſtacle; l'effet de ce Penchant, qui nous porte vers tous les Hommes ſe développera par degrez & deviendra bien-tôt très ſenſible.

Un homme qui n'a point de Parens entrera bien-tôt dans d'étroites liaiſons avec des Voiſins ou avec des Amis. S'il eſt éloigné de ceux-là ils s'accroche à des Concitoyens, ou bien à des Compatriotes, qui ſe trouvent avec lui dans un

un même lieu. Deux Anglois, qui ſe rencontrent à Rome ou à Conſtantinople, trouvent des raiſons ſuffiſantes d'union, en ce qu'ils ſont nez dans un même Royaume. Dans le Japon ou dans la Chine, c'eſt aſſez d'être Européens pour ſe lier par le Commerce le plus intime. Si nous étions tranſportez dans *Jupiter*, ou dans *Saturne*, & ſi nous y rencontrions un *Chinois*, où quelque Habitant de la partie de notre Globe la plus éloignée de la Grande-Bretagne, nous le conſidererions comme un proche Parent, & bien-tôt nous entrerions avec lui dans le Commerce le plus familier. Ce ſont là des Réfléxions, dont la vérité eſt palpable, & qui nous font ſentir que nous ſommes liez, comme par une chaine imperceptible, à tous les Individus de notre eſpece.

Tous les grands corps, qui compoſent notre Syſtême ſolaire ſeroient bien-tôt unis par l'attraction au centre de gravité qui leur eſt commun. Mais l'Auteur de la Nature pour empêcher cette union a donné à chacun de ces corps un mouvement en ligne directe, qui concourant avec le principe d'attraction les retient dans les mêmes orbites autour du

du Soleil. Si ce mouvement en ligne directe ſemblable à celui d'un boulet qui ſort d'un piece de Canon, venoit une fois à ceſſer, la *gravitation* ſeule ne trouvant plus une force qui la contre-balançât ramaſſeroit bien-tôt tous ces vaſtes corps dans une une même maſſe. C'eſt d'une maniére parfaitement paralle-le, que dans la ſocieté, les mouvemens de l'ame produits par l'amour-propre traver-ſent l'operation de ce principe de bien-veuillance & d'union, qui eſt eſſentiel à notre nature, & qui continuë pourtant d'agir & de balancer ces mouvemens qui tendent à nous concentrer en nous-mêmes. Qu'on nous ôte les vuës d'un intérêt groſſier & le deſordre des paſ-ſions, bien-tôt l'attraction ſpirituelle ne fera qu'une ſeule maſſe de tout le genre-humain.

Le principe de la *gravitation* des corps ne ſauroit être expliqué que d'une ſeule maniére ; c'eſt en l'attri-buant à la volonté directe, & à l'ope-ration immediate de Dieu, qui l'a trou-vé le plus propre à maintenir l'ordre dans le *Monde corporel*. Notre Parallele eſt encore ici parfaitement éxact ; nous ne ſaurions indiquer d'autre cauſe de l'*attraction* qui dirige nos ames, que la vo-

volonté immediate de l'Auteur de la Nature. Elle n'eſt point l'effet de l'Education, des loix, de la coutume; c'eſt un atrribut eſſentiel de l'ame, qui l'a reçu de Dieu avec l'éxiſtance.

Si dans l'*attraction corporelle* on trouve un principe général, qui produit un nombre infini d'effets, & qui eſt la clef de preſque tous les Phenomenes de la Nature, le *Penchant vers la Societé*, qui eſt eſſentiel au cœur humain, eſt un autre principe général, dont découlent preſque toutes nos actions morales, qui ſe rapportent à ce Penchant comme à leur ſource, & à leur regle. C'eſt ce Principe qui porte chaque homme à s'unir avec toute ſon eſpece, & qui lui inſpire la conduite la plus convenable au bien du Genre-Humain; de là cette Sympathie, qui nous fait participer à la joye & à la douleur de nos prochains; de là cet amour ſi vif, & ſi impetueux, qui nous entraine vers nos Enfans, & qui n'eſt point fondé ſur notre intérêt, ni ſur le merite de ceux qui ſont les objets d'une ſi violente paſſion. C'eſt ce principe, qui nous donne de la curioſité pour les affaires des Nations les plus éloignées, avec leſquelles nous n'avons rien

rien à démêler. C'eſt cet heureux Penchant, qui étend nos ſoins juſques aux générations futures, & qui nous rend les Bienfaiteurs de ceux, que nous ne verrons jamais, & dont par conſéquent nous ne ſaurions attendre la moindre récompenſe. Enfin c'eſt ce noble principe qui eſt la ſource de cette humanité ſi étenduë, dont il eſt auſſi difficile de donner une Idée à ceux, qui ont le malheur de ne la point ſentir, que de communiquer à un aveugle l'idée de la vuë. Ces ſortes d'ames dures ſont bien à plaindre, il leur manque un attribut eſſentiel, ce ſont des eſpeces de monſtres, & leur defectuoſité les prive d'une ſource abondante de ſenſations délicieuſes.

J'infére d'abord de ce que je viens d'avancer que puiſque ce Penchant eſt abſolument néceſſaire au bien général de la ſocieté, c'eſt le *devoir* & l'*intérêt* de chaque individu humain de le nourir & de l'augmenter dans ſon cœur. *C'eſt nôtre devoir*, parce que nous repondons par là au but l'être ſuprême, qui a jetté dans nos ames ces ſemences d'un amour mutuel, pour nous faire ſentir, qu'il a à cœur le bonheur général du Genre-Humain. *C'eſt nôtre intérêt*, par-

ce que le bonheur de chaque particulier eſt une ſuite néceſſaire de la felicité de toute l'eſpece ; contribuer au bien de toute la ſocieté, c'eſt travailler à nôtre propre bonheur.

Je tire une ſeconde conſéquence des Réfléxions, qu'on vient de voir. Elles nous fourniſſent une forte preuve de la Divinité de la Religion Chrétienne, qui ſe caractériſe en nous prêchant ſur tout la Charité. Differentes maximes, differens preceptes ont été comme la livrée d'autres Religions ; mais le precepte particulier de l'Evangile, la Leçon dominante de notre Sauveur revient à ceci, *Aimez vôtre Prochain comme vous-même ; par ceci l'on verra que vous êtes mes Diſciples, ſi vous vous aimez les uns les autres.*

Je ſai fort bien, que ce qui fait la plus belle preuve de la Divinité de la Religion Chrétienne eſt en même tems un accablant reproche, pour ceux, qui oſent ſe faire honneur du nom de Chrétiens ; mais cette preuve n'en eſt pas moins évidente. Si nous conſiderons l'Analogie de la Nature, dans l'*attraction mutuelle des corps*, & dans *le Penchant qu'a naturellement l'ame humaine, pour l'union* ; ſi nous comparons enſemble

ble les vuës & les facultez, qui ſe trouvent & dans le *monde viſible* & dans le *monde intellectuel*, nous ne ſaurions douter que le precepte, qui eſt le caractére de nôtre Religion, ne derive de l'Auteur de la Nature. L'Univers n'eſt qu'union, le Chriſtianiſme n'eſt qu'union; ce ſont deux plans paralleles, qui ont le même but, & qui viennent d'une même origine.

Il eſt vrai que nos Eſprits-forts modernes taxent la Morale Chrétienne d'être défectueuſe en ce que l'Evangile ne fait pas la moindre mention de l'Amitié, vertu ſi agréable & ſi utile. S'il m'eſt permis de me ſervir d'une phraſe proverbiale, je dirai que ces grands Hommes ne voyent pas le bois à cauſe des arbres, & que les maiſons les empêchent de découvrir la Ville. Quoi! une Religion dont le grand but eſt d'inſpirer aux Hommes la Charité la plus noble, la bienveuillance, la plus déſintereſſée pour tout le Genre-Humain; une Religion qui veut que nous regardions tous les Hommes comme nos Freres; une Religion enfin qui nous prêche la plus tendre Amitié pour chaque individu humain; une telle Religion eſt accuſée de rayer l'Amitié de la

liſte des vertus? En verité, une objection de cette nature caracteriſe parfaitement bien l'aveuglement & la prévention de ceux qui ont le front de la propoſer.

DISCOURS CVII.

—— Animaſque in vulnere ponunt.
VIRG.

Ils riſquent leur ame, en hazardant leur vie.

LA colere produit de ſi funeſtes deſordres dans les cœurs, qui lui donnent entrée, qu'on ne ſauroit qu'appeller malheureux ceux, qui ſont nez d'un temperamment impetueux & colerique. On peut définir la colere un *deſir de vengeance ſubit & paſſager.* La ſimple apparence d'un affront, ou d'une injure, allume tout d'un coup, dans ces Gens à tête chaude, un deſir vif, & preſque irreſiſtible de punir ſur le champ l'Offenſeur réel, ou imaginaire; au lieu qu'un homme froid & tranquille, lors qu'il ſe croit traité indignement ſait attendre l'occaſion favorable de rendre à ſon ennemi affront pour affront, ou douleur pour douleur.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'il arrive que l'homme colerique, qui ſe livre aveuglement à ſa paſſion ne proportionne point la punition à l'offenſe, & que l'homme froid & tranquille ſe donnant le loiſir de peſer un affront étouffe la vengeance dans ſon cœur, ou ne le punit, que d'une maniere moderée.

Les petits eſprits pourtant ont une opinion avantageuſe des perſonnes vives & promptes parce que dès que l'orage de leur fureur eſt paſſée, elles font voir d'ordinaire un repentir ſincere & douloureux de leur violence; ce calme qui ſuccede à l'orage eſt prix pour le caractere d'un bon cœur; mais j'ai bien de la peine à être de ce ſentiment. L'extravagance d'un tel homme eſt l'effet naturel d'une paſſion, qu'il ne ſe met point en peine de moderer, & la tranquillité qui ſuecede à cette Phreneſie, eſt un effet tout auſſi naturel d'un épuiſement d'eſprits cauſé par leur violente agitation. Quel gré peut-on lui ſavoir d'être fatigué par ſa propre fureur, & d'en revenir parce qu'il n'a pas la force de la ſoutenir plus long-tems? Cependant les Gens de ce malheureux naturel ſont plus ſujets, que tout autre, à pretendre que leurs amis ſupportent leur

foibleſſe ; mais leurs Amis ſont en droit ce me ſemble de pretendre à leur tour, que ces furieux taſſent tous leurs efforts, pour gagner quelque choſe ſur leur temperamment. Ils alléguent d'ordinaire, qu'ils s'échappent à eux-mêmes malgré eux, que leur violence eſt de peu de durée, & que dans le fond ils ne logent pas dans leur cœur la moindre malice. Ces excuſes ſont bonnes pour un Dogue, ou pour un Taureau ; mais elles me paroiſſent peu propres à nous reconcilier avec les ſaillies brutales d'un être ſoi-diſant raiſonnable. Comment peut-il prétendre que moi, qui ne dépens de lui en aucune maniere, je m'expoſe à ſon commerce, dans le tems qu'il n'eſt pas aſſez maitre de ſa bile échauffée, pour ne me point enfoncer un poignard dans le ſein, pour une offenſe imaginaire ! Me rendra-t-il la vie ou la ſanté en ſe repentant de ſa fureur, & dois-je m'y hazarder, parce que dans le tems que ſa Phréneſie le ſaiſit, il ſe dépêche à faire une mauvaiſe action ? Dois-je lui pardonner d'avance par ce que ſi jamais il me rend malheureux, il le fera le plus vite qu'il lui ſera poſſible & que le moment après il en ſera au déſeſpoir ? Un Homme de cette humeur ne peut qu'ê-

qu'être craint des honnêtes Gens; s'il merite leur compaſſion, il eſt certain qu'il eſt indigne de leur tendreſſe.

Qu'on ne s'imagine point, que je ſonge ici à faire l'éloge d'une malignité lente & poſée, qui ne ſe donne l'eſſor qu'après une mûre deliberation? Ce n'eſt point là mon but; je veux ſeulement prouver, que, toutes choſes égales, les Gens tranquilles & moderez ſont d'un plus aimable caractere, que les Gens vifs, prompts, & inconſiderez. Si les premiers font un mauvais uſage de l'heureux talent que Dieu leur a donné, ils ſont plus odieux que les perſonnes coleriques, dans le même degré, que le Demon eſt plus déteſtable qu'une bête féroce.

Il eſt difficile de dire quel de ces deux caracteres rend un homme plus malheureux par rapport à lui-même, & plus dangereux par rapport à ceux, qui le frequentent. L'homme colerique eſt impetueux, & doux, par ſaillies; ſa vie eſt partagée entre le crime, & le repentir, tantôt il eſt tout orage, tantôt tout calme, tout ſerenité. L'autre eſt agité par des troubles moins vifs, mais plus durables; l'Eſprit de vengeance ne le déchire pas; mais il le ronge

peu à peu; il fait toujours un tems ſombre dans ſon ame, c'eſt un *homme vil & lache*, comme celui que j'ai caractériſé tantôt eſt une *brute généreuſe*. S'il faut déplorer le malheur d'un homme, qui eſt capable de faire dans un ſeul inſtant une action, qui rependra l'amertume ſur le reſte de ſa vie, que penſerons nous du triſte état d'un être raiſonnable, qui bâtit lentement & ſolidement le Syſtême de ſa déteſtable felicité ſur le malheur qu'il veut attirer à ſon prochain? Une guerre perpetuelle ravage ſon cœur, qui en eſt le triſte champ de batailles; ſon ame eſt toujours remplie de noirs ſtratagemes, d'infames projets, de vœux inhumains. Un Serpent entortillé, qui attend derriere un haye un Voyageur à qui il prepare une mort ſubite eſt un tableau fidelle d'un traitre ſi artificieux & ſi impenétrable. A quel ennemi aimeroit-on le mieux avoir à faire, à celui qui dans ſa rage nous plongera un poignard dans le ſein? Ou à celui, qui nous donnera un poiſon ſubtil & lent, mais auſſi certainement meurtrier, qu'un coup de *ſtilet*? J'en laiſſe la déciſion à mes Lecteurs.

Il y a encore une troiſiéme ſorte de *vengeance* qui eſt une eſpece de compoſé des

des deux autres. Elle eſt l'effet de l'honneur mal raiſonné, qui n'anime que trop ſouvent une ame généreuſe. Des perſonnes bien élevées, quelque penchant que la Nature leur ait donné pour l'emportement, ſavent reprimer la fougue de leur paſſion, quand ils ſe croyent offenſez, & remettre la vangeance à des tems convenables. Ils méditent un *Duel*, dans lequel ils prétendent laver dans le ſang d'un ennemi, l'affront qu'ils croyent en avoir reçu; cette maniére de finir une querelle paroit aux Gens d'honneur ſi noble & ſi généreuſe, & nos Loix ont à cet égard ſi peu de rigueur, que nous verrons de jour en jour croitre, par cette malheureuſe fantaiſie, le nombre de Veuves, d'Orphelins, & s'il eſt permis de le dire, d'illuſtres ſcelerats. Rien ne ſeroit plus ſalutaire pour la Patrie, rien de plus glorieux pour ceux, qui la gouvernent, que de trouver de ſûrs moyens pour réformer un abus ſi funeſte. De toutes les Medailles, qu'on a frappées, à l'honneur d'un Monarque voiſin, il n'y en a point qui lui aſſure une reputation plus vraye & plus durable, que celle où l'on communique à la poſterité l'heureux ſuccès de ſes Edits contre les Duels.

Ce qui m'a engagé à traiter ce ſujet ce ſont les Lettres ſuivantes, de l'autenticité deſquelles je puis aſſurer mes Lecteurs. Deux Familles illuſtres de la Nation y ſont intéreſſées; mais le crime de leurs Parens eſt juſqu'ici trop bien établi dans le titre d'*action glorieuſe*, que je puis en renouveller hardiment le ſouvenir, ſans que mon procedé ait beſoin d'Apologie. Il y a dans la *vengeance*, dont il s'agit ici, une certaine malheureuſe dignité, il y a un certain deſſein de ſe couper la gorge froidement & prudemment menagé; quand on conſidere que l'honneur en eſt la ſource, cette action toute cruelle qu'elle eſt ne peut qu'inſpirer autant de compaſſion, que d'horreur.

A Monſieur Sackville.

J'Entends en France où je me trouve à préſent, que vous vous donnez les airs de publier votre gloire dans le monde au dépens de la mienne. Souvenez vous, qu'en vous donnant la main à notre derniere entrevuë, je vous dis, que je reſervois mon cœur à une reconciliation plus ſincere. Faites voir à préſent qu'autrefois mon amitié pour vous ne me trompoit pas, quand je

vous

vous crus un des braves Cavaliers de la Nation. Venez me donner la ſatisfaction que vous devez à mon honneur; pour vous y engager, je n'ai que faire de vous rapeller dans l'eſprit ce que vous devez à vôtre Naiſſance, & à la gloire de vôtre Patrie. Vous avez eu le courage de m'offenſer, & je ne doute point que vous n'ayez celui de m'en faire raiſon; je vous laiſſe le choix du tems, du lieu, & des armes; ſatisfaites au plus vîte à l'impatience où je ſuis de me vanger, & de rectifier dans l'eſprit des hommes, les idées qu'ils peuvent avoir de vôtre mérite & du mien.

EDUARD BRUCE.

A Monſieur le Baron de Kinloſſ.

JE me pique d'être fort éloigné de chercher querelle à qui que ce ſoit; mais je ſerai toûjours prêt à tenir tête à ceux qui voudront éprouver ma valeur par des voyes auſſi nobles & auſſi généreuſes, que celle que vous me propoſez. Vous en ſerez témoin vous-même. Dans un mois d'ici vous ſaurez le choix que j'aurai fait du tems, des armes, & du lieu, où vous voudrez bien vous

laiſſer conduire par celui qui vous en informera de ma part. C'eſt là que vous me trouverez diſpoſé à vous donner toute la ſatisfaction que vôtre honneur peut exiger de moi. Soyez ſeulement auſſi diſcret, que vous paroiſſez porté à la vangeance.

EDUARD SACKVILLE.

A Monſieur le Baron de Kinloſſ.

JE me trouve à *Tergoes*, Ville de Zélande, où je ſuis prêt à vous donner toute la ſatisfaction, que vôtre épée pourra m'arracher; j'ai pour mon Second un digne Gentilhomme, Chevalier en rang. Je ne veux pas fixer le jour de vôtre arrivée ici, mais je vous prie ſeulement de vous hâter, autant que vôtre honneur offenſé, & la crainte de voir nôtre deſſein découvert, doivent vous y porter. Je vous attendrai ici de pied ferme.

ED. SACKVILLE.

A Tergoes, ce 10. *d'Août* 1613.

A Monſieur Sackville.

JE viens de recevoir vôtre Lettre, & j'avouë de bon cœur, que vôtre procédé eſt des plus nobles. Je parts dans le moment, pour vous aller joindre.

ED. BRUCE.

DISCOURS CVIII.

COmme la plûpart des hommes ſont plus touchez des *objets ſenſibles*, que de ceux dont on ne ſauroit juger que par raiſonnement, ils donnent d'ordinaire dans de grandes erreurs, quand il s'agit de comparer ces objets de différente nature; on trouve un exemple frapant de cette vérité dans l'opinion généralement reçûë, que les gens dévouez à l'Etude & à la Contemplation, ſont membres moins utiles de la Société, que ceux qui menent une vie active. Je tâcherai de faire voir ici, que ce ſentiment n'eſt pas ſi bien fondé qu'il le paroît d'abord, & pour cet effet je vai peſer les différens mérites d'une vie ſpéculative, & d'une vie, dont

toute l'activité ſe répand au dehors.

Les avantages qu'on tire des travaux d'un Politique ou d'un Général, ſont bornez à un terrain de petite étenduë; & ces hommes, qui font une figure ſi brillante dans le monde ne procurent jamais du bien à l'Etat, qu'ils ſervent, qu'aux dépens de quelque autre Etat. Mais les lumiéres de l'eſprit, qui ont leur ſource dans l'occupation paiſible du Cabinet, ne ſont point limitées par les Frontiéres d'un Royaume ou d'un Empire; elles s'étendent ſur tout le Genre-Humain, toute nôtre eſpéce peut les mettre à profit. D'ailleurs, il n'y a que la réputation des *perſonnes actives* qui parvienne à la Poſterité; leurs célébres Exploits, & leurs intrigues rafinées meurent avec eux, ou du moins ne leur ſurvivent pas long-tems: le ſouvenir ſeul en ſubſiſte. Les *Hommes ſpéculatifs* au contraire ſont encore les Bienfaiteurs de leur Païs, & du Monde entier pluſieurs milliers d'années aprés le trépas. Leur *mérite* reſte toûjours attaché à leur *renommée*; le Genre-Humain leur doit par conſéquent une réputation éternelle, qu'il ne faut conſidérer que comme un *Don gratuit*, quand on l'accorde à ceux qui ont été, pour ainſi dire,

dire, enſévelis avec leurs qualitez utiles au Public.

Quels avantages tirons-nous à préſent des Actions glorieuſes d'Alexandre & de Céſar, pour continuer à en faire la matiére conſtante de nos éloges? Pourquoi ſommes-nous ſi avares en Panegyriques à l'égard de *Pythagore*, quoi qu'on puiſſe dire avec vérité, que dans ce Siécle même nous lui ſommes redevables de nôtre Commerce, & de nos richeſſes? Ce que j'avance ici aura ſans doute un air de Paradoxe pour la plûpart de mes Lecteurs, mais la remarque ſuivante les fera revenir de leur étonnement; c'eſt *Pythagore*, qui trouva la 47. Propoſition du premier Livre d'Euclide. Elle eſt la baſe de toute la *Trigonometrie*, & par conſéquent de la *Navigation*, de laquelle dépendent le Commerce & la Richeſſe de la Grande-Bretagne.

Les Mathématiques ſervent, avec tant d'étenduë, de ſoûtien, & d'ornement à la vie humaine, que l'illuſtre Monſieur Temple reconnoît dans un de ſes Ouvrages, qu'elles ſont la ſource de tout ce qui diſtingue avantageuſement les *Nations policées* d'avec les *Peuples Barbares*. Si nous avons de ſi grandes obligations à des Sciences, dont le but prin-

principal eſt borné à des avantages corporels, quelle idée aurons-nous de celles qui forment nos ames à la vertu, qui ouvrent devant nos yeux la perſpective d'une vie éternelle, qui nous égayent par les plus belles eſpérances, & qui rempliſſent nos cœurs de ſentimens grands & ſublimes, dignes de l'excellence de notre nature?

Les plus grands Bienfaiteurs du Genre-Humain ont été certainement ces Sages de l'Antiquité, qui ont enrichi nôtre ame des plus belles idées de la Morale, en nous communiquant leurs réfléxions ſur la nature de la Vertu & du Vice, ſur la Providence, ſur la Dignité & ſur l'Immortalité des Etres intelligens. Les Gens ſenſez & vertueux conſerveront toûjours pour ces grands Hommes la plus parfaite eſtime, & la vénération la plus profonde, au milieu des acclamations bruiantes, dont la multitude honore les Perturbateurs du repos de l'Univers, les Meurtriers du Genre-Humain.

Je viens de tracer, ſi je ne me trompe, le véritable caractére de ces perſonnes, dont le grand but eſt la recherche des véritez utiles, & qui trouvent dans la réuſſite de cette recherche la

plus

plus grande ſatisfaction, dont un Etre intelligent puiſſe être ſuſceptible. J'ai cru que c'étoit-là le vrai moyen de rectifier les idées de ceux qui jugent du mérite par du bruit, & par des apparences extérieures, & qui ne ſont que trop ſujets à avilir & à tourner en ridicule les Hommes qui paſſent leur vie dans un repos laborieux. Rien de plus indigne & de plus mépriſable que les railleries, dont ils ſont accablez par des gens, qui ne menent qu'une vie animale, & qui font voir par leur conduite, qu'on n'eſt pas encore ſuffiſamment perſuadé dans le monde, qu'il n'y a rien de beau & de grand, qui n'ait ſon principe dans la Raiſon. Rien de plus ſalutaire par conſéquent, que de donner une notion exacte du vrai mérite, & d'arracher par là d'un indigne mépris, ceux qui doivent être les objets de notre eſtime & de nos reſpects.

Les perſonnes mêmes, qui ſe contentent d'aimer & de connoître la vérité, ſans communiquer leurs découvertes aux autres, doivent être conſidérez comme dignes membres de la Société, quand on compare la tranquille innocence de leur vie à l'activité tumultueuſe de ceux que la fraude, & le crime

portent à des mouvemens perpétuels. Les premiers, j'en conviens, ne ſont utiles qu'à eux-mêmes, & une République compoſée de gens toûjours renfermez dans leurs propres réfléxions, ſans les deſtiner à l'utilité de leur prochain, ſeroient une République très-malheureuſe, & incapable de ſe ſoûtenir. Mais ils ſont en très petit nombre, au lieu qu'il y a une prodigieuſe multitude de gens dont l'activité inquiéte, ne tend qu'à la deſtruction de la Société.

La Sageſſe de la Providence, dont on voit par tout d'évidentes preuves, éclate encore en ceci, que les perſonnes dévouées aux opérations de l'eſprit, ſont trés rares, à proportion de ceux qui bornent toute leur activité à l'exercice de leurs Facultez corporelles. Il faut un nombre infini de mains pour fournir à des beſoins, qui regardent nos corps, & qui ſe renouvellent tous les jours; l'utilité des travaux méchaniques eſt extrêmement limitée par le Tems, & par le Lieu; mais l'utilité des travaux de l'eſprit eſt auſſi genérale que durable. Platon & Euclide jouïſſent d'une eſpéce d'immortalité; ils ſont encore les Profeſſeurs du Genre-Humain.

Si

Si le Service le plus étendu, & le plus permanent, qu'on puiſſe rendre aux hommes, conſiſte à éclairer leur eſprit, & à régler leur volonté, rien ne ſauroit être plus avantageux, que l'Etabliſſement du Miniſtére de l'Evangile, qui eſt devenu l'objet du mépris d'un tas de *Foux Spirituels*. Un grand nombre d'hommes ſe conſacre à l'étude des véritez les plus ſublimes & les plus ſalutaires, dans le deſſein de les communiquer au Genre-Humain, par des Diſcours, & par des Ecrits; ces hommes nous informent de l'Exiſtence & des Attributs de la Divinité; ils rempliſſent nos ames de ſentimens dignes d'un Etre formé pour une vie éternelle; ils ne nous expliquent pas ſeulement la nature de chaque vertu, de chaque devoir, mais ils nous y portent encore par les motifs les plus puiſſans & les plus efficaces. Qu'y a-t-il de plus excellent? Qu'y a-t-il de plus néceſſaire? Qu'y a-t-il de plus propre à entretenir l'ordre dans la Société? En vérité, il n'y a qu'un *Eſprit-Fort*, qui puiſſe avoir l'inſolence, ou la folie, de jetter un ridicule ſur une Inſtitution ſi ſage & ſi belle.

Ceux à qui une impertinente mode a inſpiré un dégoût ineffaçable, pour les termes

termes de *Religion*, d'*Egliſe*, de *Prêtre*, n'ont qu'à conſidérer la choſe d'un autre point de vûë, Ils n'ont qu'à regarder les Eccleſiaſtiques comme autant de Philoſophes, les Egliſes comme des Ecoles, & les Sermons comme autant de Diſcours Académiques, deſtinez à éclairer & à étendre l'eſprit d'un grand nombre d'Auditeurs. Quelle ſatisfaction n'auroit-ce pas été pour un *Socrate*, pour un *Ciceron*, de voir un pareil établiſſement? Quelle haute idée n'auroient-ils pas euë d'un Peuple chez qui de ſages Légiſlateurs euſſent établi des Philoſophes, pour donner un jour de la Semaine des Leçons de Théologie & de Morale, dans pluſieurs Auditoires érigez & entretenus aux dépens du Public? Quel charme pour eux, de voir ces Auditoires ouverts pour les Sujets de tout rang, de tout âge, de tout Sexe? Quel profond mépris n'auroient-ils pas marqué pour des gens capables de donner une Inſtitution ſi ſalutaire, & d'en traverſer de toutes leurs forces les heureux effets?

Il eſt vrai qu'une certaine vile claſſe d'Auteurs, qui ſont les plus coupables de cette extravagance criminelle, prétend que ſon unique deſſein eſt de réformer

former l'Egliſe, & qu'elle n'en veut pas au Clergé, mais aux vices du Clergé. Mais c'eſt là un prétexte, dont ces gens découvrent eux-mêmes toute la groſſiereté; ils ramaſſent d'ordinaire dans un ſeul monceau odieux toutes les actions choquantes des Eccleſiaſtiques exagerées, & placées dans le jour le plus hideux; ils n'ont garde de les mettre en parallelle avec le mérite & l'excellent caractere de pluſieurs Miniſtres de l'Evangile, qui ont été, & qui ſont actuellement l'ornement & la gloire de l'Egliſe, & de la Patrie. C'eſt là une preuve évidente de la mauvaiſe foi de ces Meſſieurs; d'ailleurs ils ſont ſi charmez de leurs opinions favorites ſur ce qu'ils appellent *liberté de penſer*, qu'elles leur échappent, quand ils y penſent le moins; c'eſt par là qu'ils déchirent eux-mêmes le voile, qui cachoit leur veritable deſſein, & qu'ils nous découvrent, que ce n'eſt qu'à cauſe de l'*Evangile même*, qu'ils haïſſent les *Miniſtres de l'Evangile*.

Tous les Habitans de la Terre peuvent être rangez dans deux ordres généraux; celui des *honnêtes gens*, ou des *gens qui vivent en Gentilshommes*, & celui des *Ouvriers Mechaniques*. Le premier

mier eſt generalement reconnu pour plus honorable que l'autre, dont le ſeul nom porte avec lui une idée de baſſeſſe. Je veux ſuppoſer que les hommes raiſonnent juſte à cet égard, mais je ſuis ſûr qu'en mille occaſions, ils ſe trompent lourdement, en voulant ranger les hommes, dans celle de ces deux claſſes, à laquelle ils s'imaginent qu'ils appartiennent. L'*Honnête-homme*, *l'homme qui vit noblement* doit être préféré à l'*Artiſan*, au *Mechanique*; d'accord. Mais à qui convient le titre d'*honnête-homme?* à qui convient le nom d'*Ouvrier Mechanique*? C'eſt là ce qu'il faut expliquer.

Les Philoſophes diſtinguent deux parties dans l'homme; la *partie animale*, & la *partie raiſonnable*. Cette diſtinction eſt la ſeule, qui me paroiſſe propre à régler les rangs parmi les hommes de la maniere la plus generale, & à leur aſſigner la place dans les deux claſſes, dont il eſt queſtion ici. De cette maniere l'*honnête-homme*, l'*homme qui vit noblement*, ſera celui qui fait ſa principale occupation d'exercer les facultez de ſon eſprit, & l'on appellera *Artiſan*, ou *Mechanique*, celui qui s'occupe particu-

ticulierement à donner de l'exercice aux organes de ſon corps.

Ou la préférence qu'on donne dans le monde à l'*honnête-homme* ſur le *Méchanique*, eſt mal fondée, ou bien elle a pour baſe le rang que la *partie raiſonnable* doit avoir dans l'homme ſur la *partie animale*. Cette ſuperiorité eſt très réelle. La partie raiſonnable eſt le ſejour de l'intelligence & de la Sageſſe; elle eſt ſimple, pure, immortelle; c'eſt en elle, que le Créateur a imprimé les marques les plus viſibles de ſes Divins Attributs. Nous y remarquons la même prééminence, ſi nous le conſiderons par rapport aux objets, ſur leſquels elle s'exerce. Les operations Méchaniques, ſont bornées à un Cercle étroit de choſes baſſes & petites; il n'en eſt pas ainſi de la Raiſon; elle penetre juſqu'à la nature des Etres intelligens; elle s'éleve juſqu'aux perfections de la cauſe premiere; elle examine la nature de ſa propre exiſtence, elle en developpe le grand but, & découvre les moyens les plus naturels & les plus ſûrs d'y parvenir.

Suppoſé même que cette noble faculté daigne ſe déployer ſur des objets plus vils & plus communs, ſon action n'eſt

n'eſt point du tout ſemblable, à celle des organes; elle n'eſt point lente, penible, attachée à une ſeule face de ces objets. Elle en examine tous les differens côtez preſque tout à la fois; & en les comparant aux matieres, qui paroiſſent en être les plus éloignées, elle force ce qu'il y a de plus bas à répandre du jour ſur les ſujets les plus élevez & les plus ſublimes. Un vermiſſeau la tranſporte aux reflexions les plus importantes, & elle les ſait faire ſucceder les unes aux autres, avec toute la rapidité imaginable. Ce n'eſt pas tout, l'adreſſe des mains, quelque grande qu'elle ſoit, ne ſauroit ſe faire valoir dans un ſeul inſtant indiviſible, que ſur un ſeul individu, au lieu que la raiſon par un ſeul acte embraſſe des Eſpeces entieres.

Diſons plus; non ſeulement la *partie raiſonuable* eſt plus noble que la *partie animale*, & par ſa nature, & par ſes operations; elle lui eſt encore ſuperieure en *dignité & en charge*, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion; elle dirige, elle commande; l'autre obéït, & execute: Les Maçons, qui manient les materiaux, & qui les mettent dans leur place paroiſſent être les Cauſes d'un Edifice; cependant ſa proportion

portion & ſa beauté ne ſont dûës qu'à l'Architecte, qui en a tracé le plan dans ſon Cabinet. De la même maniere tout ce qui dans la Nature ſent la regularité & le deſſein, procede de néceſſité de quelque principe intelligent ou raiſonnable, qui forme les projets, que les corps mettent en execution.

La verité de ces obſervations ſaute aux yeux, & cependant elle échape à la plûpart des hommes, qui uniquement occupez de la figure & des mouvemens des corps, n'ont pas le loiſir de cultiver leur ame, & de ſuivre l'eſprit dans ſes operations.

Cette difference entre la partie animale & la partie raiſonnable de l'homme eſt donc très réelle, & comme j'ai déja dit, elle ſeule peut fonder la diſtinction entre les *honnêtes-gens*, & les *Ouvriers méchaniques*. Il s'enſuit, qu'un homme peut avoir un grand nombre de nobles Ancêtres, être bien élevé, & porter de beaux habits ſans être en droit de ſe ranger dans l'ordre des *honnêtes-gens*. Il eſt poſſible, qu'avec tous ces avantages de la naiſſance & de la fortune, il ne ſoit qu'un *Ouvrier Méchanique*. Sa condition dépend de ſa conduite; on eſt, ſelon ma definition,

dans la classe des *Artisans*, des *Ouvriers Méchaniques*, lors qu'on fait sa principale occupation de donner de l'exercice aux organes du corps, n'importe, où ils soient placez, dans les yeux, dans les doigts, dans les pieds, ou dans les muscles du visage. Le mouvement corporel fait l'*Ouvrier méchanique*, comme la pensée & la reflexion font l'*honnête-homme*.

Je déclare donc par ces presentes à tous mes Lecteurs de quelque Sexe, & de quelque condition qu'ils soient, que desormais on mettra dans la classe la plus vile toute Créature humaine qui fait sa grande occupation de lorgner, de remuer l'Eventail, de s'habiller, de faire des reverences, & d'arranger devant un Miroir les traits de son visage. Il ne sera permis de placer dans le *premier ordre*, que ceux qui employeront les facultez de l'ame à la recherche de la Verité, & à la pratique de la Vertu, & ce sera le degré de réussite dans cette noble entreprise, qui réglera parmi eux les rangs.

Tous les autres Individus de notre espece appartiennent à la *Classe Méchanique*, avec cette difference pourtant, que les *Ouvriers de profession*, qui ne se piquent

quent pas de vivre noblement, & qui ſe renferment dans leur mêtier, ſont abſolument néceſſaires dans une République bien réglée; au lieu que ces autres *Ouvriers*, qui veulent ſe confondre avec les *Honnêtes-gens*, & qui ſe font un merite de leur inutilité, doivent être regardez comme les fardeaux d'un Etat.

Il me reſte encore à parler d'une certaine eſpece de *Machines*, qui ont tout l'exterieur de veritables hommes, ſans en poſſeder les qualitez eſſentielles; ce ſont nos *Eſprits-forts*, qui ſe font une gloire de déclarer eux-mêmes, qu'ils ne ſont point animez par un eſprit, ou par un *Etre immateriel*, mais que toute leur activité procede de la figure & du mouvement de certains petits corpuſcules, qui ſe choquent d'une certaine maniere; il y a déja long-tems que je ſuis leur Proſelyte, par rapport à cette opinion, & la verité m'en paroît tellement inconteſtable, que je vais tâcher d'en convaincre les autres; ce qui ne ſera pas bien difficile.

L'Ame étant un Etre inviſible, il n'eſt pas poſſible de ſe perſuader de ſon exiſtence, que par les effets qu'elle produit; tout Ouvrage où l'on trouve de l'ordre, de la ſymetrie, du deſſein, mar-

que évidemment une Cauſe intelligente; au lieu que toute production deſtituée de ces qualitez a le ſceau de la neceſſité, ou du Hazard. Or je demande à tous ceux, qui ont lû avec quelque attention les Livres de nos *Libertins*, s'ils n'y trouvent pas plûtôt l'empreinte du Hazard ou d'une eſpece de Mechaniſme aveugle, que le Caractere d'un Etre qui penſe, & qui refléchit. Qu'en faut-il conclure, ſinon que les Auteurs de ces Rapſodies ne ſont que de pures Machines?

On peut prouver évidemment la même choſe par la ſimple conſideration de la Theſe de ces Meſſieurs. Ils ſoûtiennent que tout ce qui ſe paſſe dans leur cerveau eſt purement corporel; par conſéquent ils n'ont pas ſeulement une notion de la penſée, & pourquoi n'en ont-ils pas la moindre notion? C'eſt que réellement ils ne penſent pas, car il eſt impoſſible de penſer, & de ne pas ſentir la difference qu'il y a entre le mouvement & la penſée. Il faudra donc les traiter deſormais comme de veritables *Automates*, & comme de certains *Compoſez* d'Os, de Nerfs, de Muſcles, d'Arteres, de ſang, & d'eſprits animaux. Leurs actions ſont de

la même nature que celles des Marionettes, mais plus criminelles; ils ne ſont machines, que parce qu'ils le veulent bien, & qu'ils ont exilé de leur cerveau le Principe intelligent & immateriel, qui préſide aux actions des hommes veritables.

DISCOURS CIX.

Le chemin des Pareſſeux eſt comme une Haye d'Epines.

Prov. de SALOMON.

IL y a deux Claſſes de Perſonnes, qui pechent par rapport à l'uſage que la Raiſon nous ordonne de faire d'une choſe auſſi précieuſe que le tems. La premiere eſt ce vaſte corps de Pareſſeux & d'indolens, qui bien loin d'employer leur tems d'une maniere criminelle, ne l'employent point du tout. La ſeconde eſt compoſée de ces gens d'un tempérament plus vif, qui ne négligent pas ſeulement de faire un bon uſage de leur tems, mais qui en font valoir chaque inſtant pour ainſi dire, pour ſe procurer des ſatisfactions criminelles.

Quel que puiſſe être le ſentiment des Théologiens ſur ces deux ordres de malheureux, la ſituation des premiers me paroît la plus déplorable, ſur-tout parce que l'habitude de l'indolence me paroît beaucoup plus invincible, que l'habitude du crime. D'ailleurs on s'abandonne à la pareſſe, lors qu'on eſt tranquille poſſeſſeur de ſon bon-ſens; on s'y livre de ſang froid, & après une mûre déliberation; mais la débauche eſt d'ordinaire l'effet du Vin, ou d'une impetueuſe Jeuneſſe, qu'on peut appeller une ivreſſe perpetuelle; or il eſt clair que les fautes où l'on tombe dans l'abſence, ou dans la ſuſpenſion de la Raiſon, ſont plus excuſables, que celles où l'on ſe laiſſe entraîner au mépris du bon-ſens, qui nous offre un ſecours preſent & ſûr.

Les ſaillies irrégulieres des penchans vicieux, ceſſent auſſi-tôt que la paſſion eſt ſatisfaite, & le calme ſuccéde à l'orage: mais une pareſſe bien réglée reçoit de jour en jour de nouvelles forces de ſa continuation; la pareſſe ne s'épuiſe jamais; ſon fond, pour ainſi dire, s'augmente par la dépenſe. Je paſſois, dit Salomon, auprès du Champ du Pareſſeux, & auprès de la Vigne de l'Hom-

l'Homme vuide d'intelligence; voici il n'y croiſſoit que des Epines, & les Chardons en avoient couvert toute la face. Pour caracteriſer encore mieux cette malheureuſe indolence, il ajoûte; L'homme pareſſeux cache ſa main dans ſa poitrine, & c'eſt à regret qu'il la porte à ſa bouche. Ce ſage Roi ne ſe contente pas de nous marquer ici les triſtes effets de la pareſſe; mais par l'étenduë qu'il donne à ſes effets, mais par ces Champs livrez à une ſterilité preſque irreparable, par ces membres du corps preſque devenus immobiles par l'habitude de l'inaction, il nous dépeint vivement les progrès que fait continuellement cette léthargie de l'Ame.

Quand même il ne faudroit pas rendre un jour compte de l'uſage qu'on fait du tems, les ſeuls inconveniens qui accompagnent une vie oiſive devroient porter les perſonnes judicieuſes à ſe précautionner contre les premiers accès de cette maladie funeſte. Je dis les perſonnes judicieuſes; parce qu'il n'arrive pas rarement qu'elles donnent dans ce vice, & que c'eſt ſur-tout à leur utilité que je deſtine ce Diſcours. Je ſai trop bien que le raiſonnement n'a point de priſe ſur des gens inconſidérez, qui ſen-

tent, mais qui ne raiſonnent point, & qui ſe laiſſent gouverner abſolument par les moindres apparences de la fatigue, & de la commodité. Je ne parle qu'à des perſonnes, qui ont du moins aſſez de raiſon, pour raiſonner ſur leur propre ſentiment; je croi qu'on peut dire ſans exagerer, qu'il y a réellement dans la pareſſe plus d'incommodité & plus de peine, que dans l'Emploi le plus difficile & le plus penible; rien n'eſt à mon avis plus fatiguant, que de ne rien faire? Il eſt obligé à travailler par cela même qu'il évite le travail; il eſt forcé, pour s'attacher à ſon indolence favorite, de luter continuellement contre ce principe d'activité, qui eſt naturel à tout homme. Il doit tromper & bercer ce principe par des Sophiſmes perpetuels. S'agit-il de dépêcher une affaire aiſée, commune, il ſe fait à lui-même un nombre infini d'objections pour ſe prouver, que cette affaire eſt difficile, épineuſe, impoſſible? Il ſe retire dans le ſein de ſon indolence qu'il vient de barricader par ſes faux raiſonnemens; il s'écrie; *Il y a un Lion dans le Chemin; il y a un Lion dans la ruë*; c'eſt à dire, il y a un obſtacle à ſurmonter, qui eſt au deſſus des forces humaines.

Quand

Quand cette eſpece de Gangrene gagne une fois le cœur d'un homme naturellement penſif, mais qui craint la peine attachée à des penſées utiles, il ne manque guéres de tomber peu à peu dans une melancolie ſombre & invincible; il fixe toute l'attention de ſon ame ſur l'état de ſa ſanté, & ſur la ſituation de ſes affaires, & ſon eſprit triſte & ſombre ne ſauroit les voir que dans un jour lugubre; mais l'homme, qui s'applique à l'Etude, ou bien aux affaires, détourne ſes penſées de ces noires contemplations; les progrès qu'il fait dans la Fortune, ou dans la connoiſſance de la Vérité égayent ſon ame, & lui inſpirent dans toutes ſes entrepriſes une heureuſe confiance. Au lieu de s'abandonner à des rêveries creuſes, qui donnent un air de probabilité, à tous les deſaſtres poſſibles, il employe les momens de ſon loiſir à remettre ſon eſprit dans une utile gayeté par les agrémens de la converſation; ce mêlange bien ménagé d'affaires, & de plaiſirs innocens entretient ſon ame dans une ſerenité heureuſe, dont un Pareſſeux hypocondriaque n'apperçoit de tems en tems qu'une petite lueur, graces à un beau jour, à l'arrivée d'un Ami inti-

me, à quelque bonheur qui lui vient en dormant.

Une vie oiſive quoique réguliére doit traîner après elle des remords plus frequens, que la plus coupable activité des débauchez de profeſſion; un Libertin, bon œconome de ſon tems, ne ſe donne pas le loiſir d'examiner ſa conduite. La chaîne de ſes plaiſirs eſt ſi ſerrée que le repentir ne ſauroit s'y fourer; il réfléchit auſſi peu ſur lui-même, que le Pareſſeux ſur toute choſe, qui n'eſt pas lui; les remords du dernier ſe ſentent d'ordinaire de l'indolence de ſon ame; ils ne lui cauſent qu'une douleur ſourde, & ils ne ſont pas aſſez vifs pour le réveiller en ſurſaut, & pour l'arracher à ſa triſte habitude; ce ne ſont que des Songes inquiets qui troublent ſon ſommeil ſans l'interrompre.

Pour donner une idée de ces ſortes d'eſprits oiſifs, qui s'accoûtument à la fin à ſe punir eux-mêmes de leur indolence, par des réfléxions qui leur donnent des maladies imaginaires, je rapporterai ici ce qu'un Pareſſeux du premier ordre m'a raconté de l'état où il s'eſt trouvé lui-même. Dans un ſeul hyver il bût plus de deux cens bouteilles d'Eau de Spa, plus de vingt pintes

de

de Teinture de Mars, & quelques barils de Vin d'Abſinthe; avec cela il fit de compte fait cent cinquante projets infaillibles, qui manquerent tous, & dans le tems que le Vent de Nord-Eſt ſoufloit il reçut de tout l'Univers des affronts terribles, qu'ame qui vive ne ſongeoit à lui faire! En un mot, il fit plus de dépenſe, que l'homme le plus prodigue, & il ſouffrit plus de miſeres, qu'un ſimple Soldat, qui fait la Campagne la plus rude.

Un autre qui a eu le bonheur de revenir de ce triſte état d'indolence m'a dit, qu'il y étoit tombé à la fleur de ſon âge dans l'Univerſité où bien ſouvent la Jeuneſſe, au lieu de ſe préparer pour les affaires, s'endort dans un repos qui l'en rend à jamais incapable; comme il pouvoit être pareſſeux *incognito* dans ſa chambre, il y reſta pendant pluſieurs années abîmé dans la commodité molle d'un Fauteuil qui auroit fait les delices d'un Prélat; il y rêvoit profondement à rien d'une maniere qui lui faiſoit beaucoup d'honneur, puis qu'il paſſoit pour le plus appliqué de tous les Ecoliers. Pendant cette Léthargie il eut quelques intervalles de Lecture, qui ne faiſoient qu'aggraver

ſon triſte état, en lui faiſant ſentir les fruits qu'on peut recueillir de l'application ; il reſſembloit à cet égard aux Damnez de Milton, qui tranſportez du feu le plus ardent dans l'eau la plus glacée, au lieu d'en être ſoulagez ne ſentent que plus vivement le froid de l'une & la chrleur de l'autre. Las à la fin de ce même genre de pareſſe, il réſolut de la varier un peu par des promenades uniquement deſtinées à ſe promener ; quand cette envie le prenoit il ſubornoit lui-même la Servante à lui venir dire, que ſa Chambre devoit être nettoyée ; il ne manquoit jamais de ſe mettre en colere contre elle, & de lui ſoûtenir que cette affaire pouvoit ſouffrir quelque delai, mais à la fin il ſe rendoit à des conditions honorables, & il ſortoit de la place le dépit ſur le viſage, & la ſatisfaction dans le cœur.

Pendant tout ce tems-là il ne voyoit perſonne, & il vivoit plus retiré qu'un Moine, & en même tems tout auſſi coupable qu'un débauché ; c'eſt ainſi qu'il perdit la fleur de ſon âge, juſqu'à ce qu'un rare bonheur le tira de ſon inaction, & lui fit goûter les agrémens du travail ; depuis cet heureux periode, il eſt le plus content des hommes,

il

il a oublié qu'il a une ratte, & il n'eſt non plus ſujet à la melancolie qu'un Hollandois, qui, ſelon l'obſervation du Chevalier Temple, eſt toûjours parfaitement bien, quand il n'eſt pas mal, & qui eſt gai autant qu'il le faut, lors qu'il n'eſt pas triſte.

A propos de cette fâcheuſe indiſpoſition de l'ame, qui a été juſqu'ici le ſujet de ce Diſcours. Il faut que je raconte à mes Lecteurs les moyens dont ſe ſert un Cavalier de mes Voiſins, pour s'en garantir. Il a une averſion invincible pour les Livres, pour les affaires, & pour l'inaction en même tems; mais il a la langue parfaitement bien penduë, & il trouve la plus grande volupté à faire valoir ce talent. Qu'a-t-il fait? Comme il a du bien, il a donné une Penſion à un homme pour l'accompagner toûjours, & il en exige pour tout merite d'avoir l'air attentif, & de ne l'interrompre jamais par des demandes, & par des réponſes, quelque naturelle qu'en ſoit l'occaſion. Ayant ouvert ainſi la porte à ſon babil, il l'élargit conſiderablement en donnant carriére à ſon imagination, & en ne penſant jamais à ce qu'il dit. Il donne l'eſſor à chaque penſée, telle qu'elle s'offre à ſa langue,

& enſuite il en prouve la vérité, ou bien il en dévelope le ridicule avec toute la bonne foi imaginable; il ſe fait le même plaiſir de ſe réfuter lui-même, qu'un autre trouve à triompher dans la diſpute d'un Antagoniſte obſtiné. Ses diſcours reſſemblent à la converſation de deux Perſonnes, qui défendent deux opinions oppoſées, avec peu de liaiſon, avec beaucoup de chaleur, & avec une grande politeſſe. Il y a un autre de mes amis qui paſſe la plus grande partie de ſa vie dans le Parc, & qui s'occupe d'une maniére tout auſſi induſtrieuſe, mais un peu plus criminelle. C'eſt le premier homme du monde pour attrapper des mouches, & il les ſait attacher fort adroitement aux deux bouts d'un crin de cheval, dont ſa Perruque eſt un magazin inépuiſable. Il ſuſpend enſuite ce crin par le milieu à ſa canne de maniere que les deux Inſectes ſe trouvent comme on dit *bec à bec*, ce qui les anime d'abord à une Guerre opiniâtre, puiſque la retraite leur eſt impoſſible. Son œil eſt tellement fait à ces Batailles, par une longue habitude, qu'il en apperçoit les differentes viciſſitudes, qu'il eſt impoſſible de remarquer à un Spectateur vulgaire; je le trouvai l'autre

tre jour tout occupé à jouïr de la fureur de deux Guepes giganteſques, qui ſe livroient le combat le plus cruel. Pour que j'en puſſe démêler les differentes particularitez il me prêta une Lunette d'approche, par le moyen de laquelle je vis la bataille la plus furieuſe & la mieux diſputée entre deux monſtres plus horribles, que tous ceux qu'on trouve dans les anciens Romans. Si nous ne pouvons pas gagner d'abord ſur nous de nous appliquer à des choſes utiles & importantes, forçons-nous pourtant à nous donner tous les jours, ſans y manquer, quelque application, quelque puerile, quelque ſterile en avantages ſolides qu'elle puiſſe être; nous remporterons du moins par là des victoires ſur un eſprit inconſtant & vagabond; nous apprendrons par là à nous rendre maîtres de notre volonté, & à l'accoûtumer à l'empire de la Raiſon.

Mon but particulier a été aujourd'hui de développer ce que la pareſſe a de fâcheux & d'incommode; je pourrois bien un jour deſtiner un Diſcours entier à faire voir juſqu'à quel point elle eſt contraire à notre ſainte Religion; je placerai alors à la tête de ma feuille cette Sentence, *Pereunt, & imputantur*, les

les Heures paſſent, mais elles ſont ſur notre compte, c'eſt la Deviſe d'un Cadran au Soleil, qu'on voit dans l'Hôtel, qui ſert de domicile à nos jeunes Juriſconſultes. Comme ces Meſſieurs vivent dans un tumulte perpetuel d'affaires & de plaiſirs, on ne pouvoit pas mieux faire que de les forcer à voir cette Deviſe toutes les fois qu'ils veulent s'inſtruire de l'heure qu'il eſt. Pour ceux qui s'attachent aux affaires, c'eſt un conſeil gracieux d'être ponctuels à venir aux rendez-vous où le devoir les appelle, & pour ceux qui n'aiment que le divertiſſement, c'eſt une exhortation effrayante, qui les détourne des rendez-vous, qui leur ont été donnez par le plaiſir criminel.

DISCOURS CX.

Quiſque ſuos patimur Manes. ——

VIRG.

Nous avons tous notre genre de mort.

MONSIEUR,

La Lettre ſuivante n'eſt pas de mon inven-

invention; elle a été réellement écrite par un jeune Cavalier qui languiſſoit dans une maladie, qui paroiſſoit incurable, & à lui-même, & à tous ceux qui le voyoient; ſi vous croyez que l'image de la ſituation d'eſprit où ſe doit trouver un homme dans une ſi triſte conjoncture vaut la peine d'être étalée aux yeux du Public, cette Lettre eſt à votre ſervice. En voici une Copie fidéle.

MON CHER MONSIEUR,

Vous m'avez dit autrefois que rien ne prouvoit mieux la foibleſſe de la Nature humaine, que la difference qu'on trouvoit dans les penſées & dans les inclinations d'un même homme dans la ſanté & dans la maladie. Dans la plûpart des gens le corps décide abſolument de la ſituation de l'ame, mais d'une maniere bien particuliere; la ſanté & la vigueur du corps introduiſent la foibleſſe & la maladie dans l'ame, & le corps affoibli remplit l'ame de force & de vigueur. Depuis quelque tems j'ai eu de frequentes occaſions de me conſiderer moi-même dans ces differentes vûës, & j'oſe croire

croire que j'en ai tiré des avantages très conſidérables. La maladie auſſi bien que la vieilleſſe, en diminuant la force du corps ſemble élargir la priſon de l'ame, & lui donner la liberté de s'étendre davantage. Une maladie languiſſante n'eſt dans le fond qu'une vieilleſſe prématurée, elle ſait mieux nous détacher du monde, & élever nos eſperances vers une vie meilleure, que mille Volumes compoſez par les Philoſophes les plus éclairez, par les Théologiens les plus judicieux. Les ſecouſſes ſalutaires qu'elle donne à la vigueur, & à la Jeuneſſe ces foibles appuis de notre vanité, nous font ſonger à nous fortifier en dedans, à meſure que nous voyons les ouvrages de dehors, ſappez & prêts à crouler ſur leurs propres fondemens. La Jeuneſſe, à la conſiderer de ſon côté le plus avantageux, ne fait que miner la vie humaine d'une maniere plus douce & plus inſenſible, que ne fait l'âge avancé, qui par les incommoditez ſes Compagnes inſéparables, nous avertit qu'elle creuſe le Sepulcre ſous nos pieds; elle reſſemble à un ruiſſeau, qui nourrit un arbre planté ſur ſon rivage, & qui le couvre de verdure & de fleurs, dans le tems qu'en ſecret ſes ondes

des en détachent la racine, & le prépare à une chûte ſoudaine. Mon jeune age a eu avec moi une conduite plus ſincere & plus noble; il a découvert à mes yeux, les perils qui m'environnoient, & par là il m'a procuré le rare avantage de réſiſter aux appas ſeducteurs du monde, qui font un effet preſque infaillible ſur les cœurs encore novices. J'ai été aſſez heureux pour commencer ma vie par où la plûpart des hommes la finiſſent, je veux dire par une vûë claire de la vanité de l'ambition, & de la veritable nature des plaiſirs mondains dont on attend en vain une ſatisfaction parfaite & durable. Quand un accès extraordinaire de mon indiſpoſition vient m'annoncer la ruine prochaine de mon corps j'en ſuis auſſi peu allarmé, que l'étoit un certain Irlandois, qui reſta tranquillement dans ſon lit pendant le dernier grand orage. On lui dit que ſa maiſon alloit tomber? *Que m'importe*, répondit-il, *je n'en ſuis que le Locataire.*

Le tems le plus favorable pour quitter cette vie, eſt ce me ſemble, celui où notre ame ſe trouve dans la plus grande tranquillité; quelque foible que je ſois, je puis dire en conſcience, que la mort n'a pas la force de m'inſpirer la moindre pen-

penſée inquiete. Je ne me chagrine point de ſortir de ce monde, & d'en laiſſer la poſſeſſion à d'autres, qui pour la plûspart indignes de mon eſtime ne meritent pas une ſeule de mes reflexions; je ne me mets gueres en peine non-plus des ſentiments que ma mort va produire dans les cœurs de mes Parens & de mes Amis. Chaque individu humain eſt un atome ſi peu conſiderable en comparaiſon de toute la maſſe des Etres créez, qu'il ſeroit honteux ce me ſemble, de prendre garde à l'éloignement d'une foible creature comme moi. Le lendemain après mon trepas, le ſoleil brillera à ſon ordinaire, les fleurs auront la même odeur agréable, les abres étaleront aux yeux leur verdure accoûtumée, & les gens riront d'auſſi bon cœur, que ſi j'étois dans la ſanté la plus vigoureuſe. La memoire de l'homme, comme dit fort élegamment le Livre intitulé *la Sageſſe de Salomon*, paſſe comme le ſouvenir d'un Hôte, qui ne reſte qu'un ſeul jour. Dans le quatrieme Chapitre de ce même Livre il y a des raiſons très fortes pour porter un jeune homme à regarder la mort d'un oeil ferme & tranquille. L'âge honorable n'eſt pas celui qui conſiſte dans la longueur

du

du tems, & qui ſe meſure par le nombre des années; la ſageſſe ſert de cheveux blancs à l'homme, & une vie ſans tache eſt la veritable vieilleſſe.

Il fut emporté au plus vîte, eſt-il dit d'un jeune homme dans un autre endroit, de peur que la méchanceté n'alterât ſon entendement, & que la fraude ne trompât ſon ame.

Je ſuis.

Autre Lettre.

MON CHER MONSIEUR,

Je ſuis l'Epoux fortuné d'une aimable petite femme, qui n'a jamais tort, quoi quelle ſe querelle ſans relâche avec tout le monde, & particulierement avec ſes Servantes, & avec moi-meme. Pour les Servantes, elle en a du moins tous les ans l'un portant l'autre une bonne douzaine quoiqu'elle n'en ait jamais une ſeule à la fois. La derniere ne manque jamais d'etre la plus méchante de toutes celles qu'elles ait jamais euë dans ſa maiſon; quoique ſouvent ces filles ayent contenté d'autres Maitreſſes pendant pluſieurs

ſieurs années de ſuite. Ce n'eſt pas qu'elle aime le changement, ou qu'elle ſe faſſe un plaiſir de les chaſſer ſimplement pour les chaſſer; point du tout, mais elle les tarabuſte tellement, elle ſe met tellement à leurs trouſſes, elle les chicane tant ſur tout ce qu'elles font, elle leur donne des titres ſi odieux, elle les accable de cris ſi longs, & ſi perçants, qu'elles l'avertiſſent d'abord de ſonger à une autre ſervante, ou bien qu'elles décampent ſans demander ſeulement leurs gages; c'eſt ainſi, que par le grand ſoin qu'elle a d'en faire les meilleurs d'omeſtiques du monde, & par leur obſtination à n'être pas meilleurs qu'il leur eſt poſſible, ma maiſon eſt toujours ſens deſſus deſſous, & dans le deſordre le plus afreux. Avant qu'une ſervante ait eu le tems de bien apprendre la place de tous les utenſiles, zeſte la voila partie, & remplacée par une autre qui dans peu de jours a le même ſort; c'eſt ainſi que toutes les années ſe paſſent. Tout le monde me croit le meilleur des Maris, & moi je ſuis du ſentiment de tout le monde juſquà ce que ma chere Moitié le vrai revers de Grizelidis trouve à propos de me deſabuſer là-deſſus, & de me faire ſavoir que je ne

vaux

vaux pas mieux que ſes ſervantes. Hélas, mon cher Monſieur, jamais femme ne fut traittée, comme elle; le monde ne ſait pas juſqu'à quel point elle eſt malheureuſe; je ne ſuis qu'un Loup ſous l'habit d'un Agneau; D'ailleurs ſes voiſins ſont d'un ſi maurais naturel, qu'ils ne veulent pas lui permetre de dire de leurs familles tout ce qu'il lui vient dans l'eſprit, & qu'ils pretendent lui rendre la pareille. Comment voulez-vous qu'elle ſupporte des gens d'un ſi mauvais caractere; Il faut bien qu'elle rompe tout commerce avec eux; la voila ſans amis hors de chez elle, & ſans la moindre conſolation dans ſa famille, ou elle ne trouve qu'une Servante Diableſſe, & un Boureau de Mari, qui a la cruauté de pretendre qu'elle ſe tranquiliſe; mais la voila qui vient, je me hâte de me dire:

MONSIEUR, &c.

MONSIEUR.

Je vous conjure de vouloir bien faire tous vos efforts pour rompre la maudite Cotterie des Taciturnes, pour l'amour de moi, qui ſuis aſſez malheureuſe pour avoir

avoir épouſé un membre de cette belle Societé; quand il revient de cette Compagnie peu joyeuſe, je ſuis une impertinente babillarde; ma fille de chambre eſt une méchante Diableſſe, le Valet un Chien ſtupide, un baudet inſupportable, & le Cuiſinier n'a non plus de goût qu'une bête; s'il entend crier un Enfant la ſervante eſt une gueuſe qui n'a pas le moindre ſoin, ſi j'ai de la Compagnie c'eſt une troupe de Cannes bruiantes, & quand j'ai été faire des viſites, je ſuis une vraïe Madame *Trottenville*. Les Femmes & les chats, dit il, doivent garder la maiſon: c'eſt là ſa ſentence favorite. Ayez la bonté, Monſieur, de trouver quelque remede contre l'humeur bourrue d'un homme, qui ſe tait d'ordinaire, & qui ne rompt le ſilence, que pour dire des choſes choquantes & injurieuſes. Vous rendrez par là un très important ſervice à toutes les Malheureuſes femmes, qui ſont attachées par des liens indiſſolubles aux Epoux les plus facheux, à des hommes ſombres, triſtes, & taciturnes.

Je ſuis.

Lettre

Lettre d'une Quakreſſe.

AMI MENTOR,

Notre Frere Tremble t'ayant donné des avis ſalutaires touchant les tours de gorge, je viens te donner un bon conſeil qui regarde ta propre conduite dont juſqu'ici toutes nos Sœurs ſont très ſatisfaites. J'ai lû dans le livre myſterieux appellé les Fables d'Eſope, qu'un jour certain Ane s'étoit deguiſé ſous une peau de Lion, afin de paſſer pour un des *Puiſſans de ce monde*; mais voici *ſa vanité fuit trouvée legere*, & *l'eſprit du menſonge* fut découvert. Car lors que l'animal glorieux ouvrit ſes machoires pour rugir, ſon vilain braire fit retentir toutes les Montagnes. Ami, ami, que la Morale de cette parabole deſcende profondément dans ton eſprit; plus tu la peſeras, & plus tu deviendras propre à entrer dans la Compagnie des Fidéles. Nous eſperons de jour en jour mieux de toi; mais entre toi & moi, quand tu ſeras converti, tu feras bien de prendre un nom ſanctifié. Un de tes freres portoit un nom de fort bonne Odeur; il

s'appelloit Iſaac, mais à preſent il dort. Le nom de Jacob va fort bien auſſi à ton Libraire; mais certes Mentor à un ſon Babylonien pour les oreilles de ta bonne Sœur & Amie.

RUTH SIMPLE.

MONSIEUR,

En dépit de vos graves reflexions ſur les Dames qui prodiguent les beautez de leur gorge, Elles vont toûjours leur train, & nous autres jeunes gens nous ſommes en plus grand danger que jamais. Hier au ſoir environ à ſept heures je fis un tour de promenade dans un Jardin public avec un jeune Cavalier, qui ne venoit que d'arriver de la Province; à peine y avions-nous été pendant un demi quart d'heure, que mon jeune ami voulut s'en aller, ſous prétexte de laſſitude; mais lorsque je le preſſai de reſter encore quelque temps, il me dit bruſquement en me montrant au doit une très belle Femme! *de quoi diantre croyez vous que je ſois fait pour pouvoir ſoutenir la vûë, d'une ſi raviſſante gorge; je n'en puis plus, je vous dis: cette Dame*

me là eſt terriblement belle. Là-deſſus nous nous ſeparames, & je pris le parti de jouïr encore pendant une demi heure de la beauté de ce lieu; mais toutes les fois que je paſſois par devant la Beauté en queſtion, je baiſſois les yeux, afin de me derober au pouvoir de ſes charmes; Hélas en voulant eviter Scylla je tombai ſur Charibde. Mes yeux portez vers la terre la virent friſée legerement par les pieds de cette Belle, qui étoit les plus charmans du monde; ils s'offroient à mes regards dans toute leur étendue auſſi bien que la moitié d'une jambe faite au Tour; helas, cher Mentor, ſi les *Corps* & les *Jupes* des Dames ſe reſſerrent ainſi dans un plus court eſpace, s'il eſt également perilleux de baiſſer nos regards & de les lever, que ferons-nous deſormais de nos yeux, où les fourerons-nous? Conſiderez s'il vous plait, que vos Eleves Maſculins ne ſont pas de fer, & continuez à faire vos efforts, pour épargner à nôtre fragilité de ſi puiſſantes tentations.

DISCOURS CXI.

IL y a dans les Lettres de Milord Kinloſſ & du Chevalier Sackville un certain air de grandeur & de nobleſſe, qui à excité la curioſité de toute la famille de Myladi Lizard, touchant le ſujet de la querelle, & les particularitez du Combat. Je vis l'autre jour toutes nos Demoiſelles, rangées en cercle autour de leur frere le Juriſconſulte, qui, à propos de ce Duel, les inſtruiſoit des Ceremonies des Combats particuliers, par lesquels on décidoit autrefois certaines querelles dans nôtre Patrie par la permiſſion du Roi, & en ſa preſence. Il prit occaſion du hazard, & de l'aveuglement qu'il y avoit dans ces ſortes de deciſions, de raconter une coûtume reçûë dans un certain Païs des Indes, & fort propre à être miſe en parallele avec ces Duels authoriſez par les Loix. Cette coûtume conſiſte en ceci; l'Accuſateur & l'Accuſé ſont jettez dans la Riviere tous deux à la fois; chacun d'eux fait tous ſes efforts pour demeurer ſous l'eau autant qu'il lui eſt poſſible, & celui qu'on en voit revenir le premier perd

ſa

ſa cauſe; nôtre aimable jeune homme ajouta a ce recit une agreable reflexion de l'Auteur où il a pris ce fait. *Si cette méthode de decider les Procez s'introduiſoit dans nôtre Europe, les Avocats n'auroient qu'à ſe jetter dans l'eau la tête la premiere, après ceux, qui attendroient le gain de leur propres poumons, & non pas de ceux de ces Orateurs.*

Le plaiſir que donna cette Loi Indienne à ces jeunes Filles ne fut pas capable de détourner leurs penſées des Lettres en queſtion; Elles opinerent toutes unanimement, que la cauſe de la querelle devoit avoir été une maitreſſe, & *Cornelie* nôtre aimable Heroïne de Roman avoit deja formé dans ſon eſprit un Syſtême complet des armes des combatans, auſſi bien que de leurs livrées & de leurs Deviſes; Mais Myladi elle-même ſe contenta de me demander ſi ces Meſſieurs triſtes victimes de l'honneur étoient mariez & s'ils avoient des Enfants.

Pour leur donner ſur cette affaire intéreſſante tous les éclairciſſemens poſſibles, j'ai examiné tous mes papiers, & quoique je n'y aye pas decouvert la ſource de l'animoſité de ces Duelliſtes je me ſuis par là mis en état de communi-

quer au Public un recit authentique du Combat. On le trouvera dans la Lettre ſuivante, écrite par le malheureux Vainqueur, à un homme de la Cour. La grandeur d'ame, qu'on trouvera dans toute la conduite des Combattans augmentera encore, dans les eſprits ſenſez, la juſte horreur que doit nous inſpirer ce point d'honneur abominable qui arrache à l'Etat des Sujets ſi capables de lui ſervir de ſoûtien & d'ornement.

Relation faite par le Chevalier Eduard Sackville, touchant ſon Combat avec Mylord Bruce.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois être inſenſible aux bruits injurieux, qu'on fait courir dans le monde, ſur la conduite que j'ai tenuë, dans mon Combat funeſte avec *Mylord Bruce*; il n'y a que deux moyens de ſoûtenir ſa réputation contre de pareilles calomnies, dont il eſt impoſſible de prouver directement la fauſſeté; ce ſont le *Serment* & l'*Epée*; on ſe ſert du premier devant les Magiſtrats, & dans certains cas importans, je croi qu'on peut encore

encore l'employer, pour ſe juſtifier dans l'eſprit d'un Ami, qu'on eſtime; pour le ſecond moyen je croi qu'il eſt naturel d'en faire uſage à l'égard de ceux, qui ſont aſſez malins pour nous calomnier, & aſſez impudens pour ſoûtenir leurs calomnies. Pour vous, Monſieur, qui avez de l'eſtime pour moi, plûtôt parce que vous m'aimez que parce que je la merite, vous me croirez bien ſur ma parole; rien ne m'eſt plus précieux, que cette eſtime dont vous m'honorez, & je ſerois au deſeſpoir de la perdre; permettez-moi donc de vous informer exactement de la vérité, & faites-moi la grace d'en inſtruire les autres, qui pourroient prêter l'oreille à des bruits, qui ne tendent qu'à détruire ma réputation, que vous ſavez m'être plus chere que la vie. Foi de Gentilhomme, la Relation, que je vais vous faire, ne contiendra rien, qui ne ſoit vrai de la derniere exactitude, & elle renfermera juſqu'aux moindres particularitez de ce triſte évenement. Vous voyez d'abord ici le défi que Mylord m'envoya de Paris par un Cavalier Ecoſſois, qui me le fit tenir dans la Comté de Derby chez mon Beau-pere. Cette Lettre eſt ſuivie de ma Réponſe, dont le même

Gentilhomme fut Porteur. Je vous envoye ma ſeconde Lettre, où je fais ſavoir à Mylord, le choix que j'ai fait du Lieu, & des Armes; il la reçut de la main de mon Laquais, à qui j'avois fait prendre la Poſte, dès que j'eus mis pied à terre à Rotterdam; j'y ai joint le dernier Billet de mon Ennemi, dans lequel il reconnoît la nobleſſe de mon procedé avec lui; j'ai cru devoir vous faire tenir ces differentes Lettres, qui vous mettent au fait de tout ce qui s'eſt paſſé entre le défunt & moi, juſqu'à ce que nous nous ſoyons rencontrez à *Tergoes*, Ville de Zelande, où je lui avois donné rendez-vous.

Dès qu'il y fut arrivé, avec un M. *Crayford*, Gentilhomme Anglois, un Chirurgien, & un ſeul Valet; je lui envoyai mon ſecond le *Chevalier Heidon*, pour lui dire, que deſormais nous ne ferions rien que de concert, par rapport au lieu & aux conditions du Combat. Nous donnâmes là-deſſus un plein-pouvoir à nos Seconds, qui convinrent enſemble, que nous irions à *Anvers*, & delà à *Berg-op-Zoom*; près de cette Ville un Village ſépare le Territoire des Etats, de celui de l'Archiduc, & c'eſt là que devoit être le Champ de Bataille,

le, afin que le Vainqueur put ſe dérober au plus vîte à la Juſtice du Païs, en ſe retirant dans la Juriſdiction d'une Puiſſance non lézée. Il fut encore arrêté, qu'en cas qu'un des Combattans vint à broncher, ou à tomber, le Combat finiroit, & que celui, qui par ce malheur ſeroit mis à la diſcretion de ſon Ennemi reconnoîtroit, qu'il lui étoit redevable de la vie. Mais ſi l'Epée d'un de nous venoit à ſe caſſer ce qui ne pouvoit ſe faire, que par un pur hazard, il fut réglé, que l'autre n'en tireroit pas le moindre avantage, & que dans l'inſtant même nous nous raccommoderions; ou bien que ce ſeroit à recommencer un autre jour à des conditions égales.

Nous approuvâmes l'un & l'autre ces Réglemens, & nous nous embarquâmes pour Anvers. J'avois envoyé mon Epée à Mylord, lors qu'il étoit à Paris, afin de l'appareiller; mais la crainte de découvrir ſon deſſein l'en avoit empêché, & il en apporta une avec lui de la même longueur, mais deux fois plus large; mon Second y trouva à redire, & me conſeilla d'en chercher une moi-même exactement pareille à la mienne, & de les envoyer toutes deux à mon

Ennemi, afin qu'il choisit. Je ne fis pas difficulté de me conformer à son sentiment; il les alla porter lui-même à Mylord, qui trouva à propos de prendre la mienne, & qui dit en même tems qu'il se trouvoit si fort en arriére avec moi, que quelques goutes de mon sang ne lui suffiroient pas, & que par conséquent, il vouloit se battre sans Seconds. *Je sai*, lui dit-il, (ce sont ses propres paroles) *Je sai, qu'un aussi digne Gentilhomme, que vous, ne me pourroit pas voir tranquillement pousser les choses, à l'égard de son meilleur Ami, aussi loin, que je le dois, pour satisfaire pleinement à mon honneur.*

Le *Chevalier Heydon* lui répondit, que de pareilles intentions étoient sanguinaires, & plus dignes d'un Boucher que d'un Homme de naissance, qui doit se battre par un principe de gloire, & non pas par un motif de cruauté; il ajoûta que ce procedé l'offensoit lui-même, qui étoit venu de si loin, pour me rendre les devoirs, qui sont ordinaires dans ces sortes d'occasions. Mais au lieu de répondre, Mylord ne fit que repeter ce qu'il avoit dit d'abord, ce qui porta mon Second à lui laisser l'épée qu'il avoit choisie, & à

me

me venir inſtruire du deſſein de mon Ennemi. J'avouë que ſa Réſolution m'irrita extrêmement, non pas tant à cauſe d'elle-même, qu'à cauſe de la maniere odieuſe dont il l'avoit exprimée; j'avois déja dîné, & je ne me ſouviens point d'avoir mangé de ma vie de meilleur appetit; vous ſavez que tous les Chirurgiens ſont du ſentiment, que les bleſſures ſont beaucoup plus dangereuſes quand l'Eſtomac eſt plein, que lors qu'on eſt à jeûn, cependant je priai mon Second d'aller dire à Mylord, que je voulois décider notre querelle dans le moment même, & que s'il le trouvoit bon nous monterions d'abord à cheval accompagnez de nos deux Chirurgiens, qui ſeroient ſans armes. Il accepta le parti, & peu de tems après nous nous mîmes en marche, de maniere pourtant, qu'il y eut entre nous un eſpace d'environ deux cens pas. Après avoir fait ainſi à peu près une demi-lieuë, je ne fus pas le maitre de ma paſſion, qui ne voulut plus ſouffrir le moindre delai. J'étois dans une colere terrible de voir Mylord Bruce, ſi alteré de mon ſang, & ſi ſur du ſuccès de ſon deſſein ſanguinaire, qui ſembloit venir plûtôt d'un deſir outré de vangeance, que d'un gé-

néreux amour pour ſa réputation. Je le priai donc de mettre pied à terre, ce qu'il fit d'un air fort réſolu ; nous entrâmes dans un Pré où nous avions de l'eau juſques par delà la cheville du pied & après avoir quitté nos habits nous commençâmes à nous charger. Nos Chirurgiens étoient à quelque diſtance de nous, conformement à nos ordres, & nous leur avions commandé ſous peine de notre indignation de reſter là, & de nous laiſſer faire ; nous étions très réſolus, Dieu nous le pardonne, de nous dépêcher l'un l'autre, & d'employer tous nos efforts pour y réüſſir. Je portai d'abord une botte à mon Ennemi, mais comme je ne l'avois pas allongée aſſez, j'en fus puni en recevant un bon coup dans le bras droit, dans le tems que je le retirois pour me remettre en garde.

Pour avoir ma revanche, j'avançai de nouveau ſur mon Ennemi, mais je le manquai encore, & en *riſpoſtant* il fut aſſez heureux pour me porter un coup dans la poitrine, & pour me la percer preſque de part en part ; nous nous trouvâmes alors tellement ſous les armes l'un de l'autre, qu'il nous fut impoſſible de nous en ſervir ; là-deſſus

nous

nous nous ſaiſimes mutuellement, & nous lutames pendant quelque tems avec tout l'acharnement poſſible, pour nous diſputer les deux choſes les plus précieuſes l'*honneur* & *la vie*. Pendant cette cette lute, je perdis à peu près un des doigts de la main droite, lequel ne pendoit qu'à une petite peau; cependant il paroît à preſent entiérement remis, & je ne deſeſpére point d'être un jour en état de m'en pouvoir ſervir. Nous trouvant à la fin tous deux preſque également hors d'haleine, nous nous fimes quelques propoſitions de lâcher nos épées; mais quand l'amitié eſt éteinte la confidence ne ſauroit ſubſiſter, & la queſtion étoit qui lâcheroit priſe le premier, ce que nous ne voulumes faire ni l'un ni l'autre; là-deſſus nous commençâmes à faire de nouveaux efforts, & enfin mettant en uſage tout ce qui me reſtoit de force je lui arrachai mon épée par un tour de main; je la lui portai d'abord à la gorge, en reſtant toûjours maître de la ſienne, & je lui demandai, s'il vouloit me demander la vie, ou me rendre les armes; mais malgré ce danger preſſant, il le refuſa avec beaucoup de magnanimité. J'avois trois bleſſures dans le corps, &

je sentois que je commençois à m'affoiblir par la grande perte de mon sang ; je voyois d'ailleurs qu'il persistoit dans son opiniâtre générosité de ne se pas reconnoître pour vaincu, & le triste état où je me voyois, me rappelloit sa cruelle résolution de ne se pas contenter à moins que de m'arracher la vie. Tous ces motifs réunis me firent porter la pointe de mon épée vers son cœur, mais je manquai mon but, parce qu'il fit en même tems un mouvement pour éviter le coup. Cependant je lui passai mon épée au travers du corps, & l'ayant retirée à moi, je le perçai une seconde fois de part en part ; c'est alors qu'il s'écria ; *ah je suis mort* ; & il accompagna ces paroles, d'un dernier effort pour me saisir, & pour me jetter à terre, mais il étoit trop foible pour en venir à bout, & bien-tôt après je le mis sur le dos lui-même ; le tenant ainsi sous moi, je lui proposai de nouveau de me demander la vie ; mais ne voulant pas la conserver à ce prix, il me répondit encore avec intrépidité, *qu'il la méprisoit* ; je vous avouë, Monsieur, que je trouvois dans cette réponse tant de grandeur d'ame, que je n'eus pas le cœur de lui faire quelque nouvelle violence ;

lence, je me contentai ſeulement de le tenir à terre, juſqu'à ce que ſon Chirurgien me cria, qu'il alloit expirer dans l'inſtant, ſi ſes playes n'étoient bandées; je lui demandai alors s'il ſouhaitoit que ſon Chirurgien approchât; il y conſentit, & je voulus m'en aller, ſans avoir la moindre envie de lui prendre ſon épée; perſuadé qu'il y a de l'infamie, à dérober de ſes armes un Ennemi mort, car je le prenois pour tel.

L'Affaire étant finie, je fis quelque pas vers mon Chirurgien, mais la perte de mon ſang me fit tomber entre ſes bras; après y avoir reſté quelque tems immobile, je perdis connoiſſance, & en même tems je crus perdre la vie; mais quelques liqueurs fortes me firent revenir bien-tôt à moi; c'eſt alors que je fus expoſé à un nouveau danger; dans le tems qu'on y ſongeoit le moins, le Chirurgien de Mylord vint ſur moi avec l'épée de ſon Maître, & ſi mon Chirurgien n'avoit ſaiſi la mienne, pour me défendre, j'aurois perdu la vie par une main ſi vile. Quoi que mon généreux Ennemi nageât dans ſon ſang, & qu'à chaque inſtant il attendît la mort, il ne regarda pas cette action d'un œil tranquille; il ſoûtint la nobleſſe de tout

ſon

ſon procédé, & d'une voix pleine d'indignation il cria à cet Aſſaſſin : *Arrête-toi, Maraut.* Voilà tout ce qu'il m'eſt poſſible de vous dire ſur cette funeſte affaire ; je vous proteſte par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que rien au monde n'eſt plus exactement vrai que cette Relation, que je vous conjure de faire tenir avec l'incluſe à Mylord le Grand-Chambellan.

Je ſuis, &c.

EDUARD SACKVILLE.

DISCOURS CXII.

Matronæ præter faciem nil cernere poſſis
Cætera, ni Catia eſt, demiſſa veſte tegentis.
HORACE.

Une Dame Romaïne, à moins qu'elle ne ſoit galante de profeſſion, ne montre jamais que ſon viſage, & couvre le reſte de ſon corps d'une Robbe, qui va juſqu'à terre.

ON ſéme des bruits très deſavantageux de mon Lion, à cauſe que pendant quelques jours il a ſuſpendu ſes rugiſſemens ; un de mes Amis me mande

de de ſa Province, qu'on lui a dit confidemment, que mon Lion eſt réduit au ſilence, par un ordre du Gouvernement. D'autres avancent, qu'on lui a détaché un Huiſſier, qui l'a ſaiſi, avec tous les Papiers qu'il avoit ſur lui; & qu'en les examinant on y a trouvé des choſes très pernicieuſes pour l'Etat.

Il y a encore certaines gens auſſi ennemis du Lion que de ſon Maître, qui debitent dans le monde, qu'il meurt de faim, & qu'à peine il a avalé un ſeul bon morceau en quinze jours de tems. Je déclare ici, que tous ces rapports ſont faux, & ſans aucun fondement; & puiſque j'oſe démentir la Voix publique, je dois encore proteſter au Lecteur, que l'Hiſtoire du Billet de Banque de deux cens livres parvenu juſqu'à moi, par la gueule du Lion, eſt un Conte fait à plaiſir. La véritable raiſon de ſon ſilence eſt celle-ci: Ses *Sifleurs* ne lui ont mis dans la bouche, que de vilaines paroles, qu'il n'auroit pas pu repeter après eux ſans choquer les régles les plus communes de la Politeſſe, & de la Bienſéance. Malgré les ſages avis que j'ai donnez à mes Correſpondans, pluſieurs d'entr'eux lui ont gliſſé dans la gueule un tas d'impertinentes

nentes calomnies; d'autres l'ont bourré d'obſcenitez infames; il y en a qui l'ont rempli juſqu'au nœud de la gorge, de choſes deſtituées de ſens-commun, & en le nourriſſant ainſi de Chardons, ils ſemblent en avoir voulu faire un Ane. Lundi paſſé en l'examinant, je le trouvai un vrai Tory François, & le lendemain c'étoit le *Whig le plus Anti-monarchique* qui ait jamais ſongé à renverſer l'heureuſe forme de nôtre Gouvernement; certaines gens ont porté leur noire malice aſſez loin, pour l'animer contre ſon propre Maître. Mais comme je me ſuis engagé à ne point ſouffrir qu'il attaque la réputation de quique ce ſoit; mes Lecteurs peuvent ſe perſuader que j'aurai grand ſoin, qu'il ne ſe jette pas ſur la mienne.

Pour donner cependant au Public une ſatisfaction auſſi générale, qu'il me ſera poſible; j'ai reſolu de faire, d'une des chambres du Caffé, la Bibliotheque de mon Lion, & d'y placer les differens pacquets de Lettres, qu'on lui addreſſe, ſans que je trouve à propos de les communiquer a mes Lecteurs, ce ſeront des Memoires ſecrets, qui auront leur prix avec le temps, & qui pourront donner de grandes lumiéres aux Hiſtoriens futurs,

turs, qui travailleront à débrouiller les affaires de nôtre Siecle. En voilà assez là-dessus; voyons ce que mon Lion aura de bon à nous dire aujourd'hui; Les Naturalistes nous assurent que ces Animaux ont de grands égards pour la chastete; on a pu le remarquer dans le mien, qui a poussé des rugissements terribles contre les gorges découvertes; si je le connois bien il n'en demeurera point là, & sa voix fera trembler les Dames, jusqu'à ce qu'elles songent tout de bon à réformer cet abus.

Lettre.

MONSIEUR,

Il faut que je vous dise, pour vôtre satisfaction, que vôtre Lion est devenu une espece d'Epouventail pour les Dames de nôtre ville. Quand mon Epouse revient du Jeu à une heure indue, je lui dis à l'oreille d'un ton entre serieux & badin, que je donnerai de ses nouvelles au *Lion*, & je vous assure, que cette menace n'est pas sans effet. Au nom de vôtre amour pour le Genre Humain, ne donnez point repos au beau Sexe, jus-

juſqu'à ce qu'il ſe ſoit réconcilié avec le tour de gorge; n'eſt-il pas certain que les Femmes ſe condamnent elles-mêmes, de s'être trop dépouillées, en donnant le nom de *Piéce modeſte* à une petite bande de Mouſſeline de la largeur d'un doit, foible barriere, que les plus ſages d'entr'elles oppoſent encore à la nudité, qui gagne tous les jours du terrain? Hélas ce *pauvre reſte du tour de gorge* baiſſe continuellement, & qui ſait où il voudra bien s'arreſter à la fin.

Vous ſaurez, Monſieur, que je fais Commerce en Marchandiſes de Turquie, & que j'ai paſſé une bonne partie de ma jeuneſſe dans cet Empire où les Femmes ne montrent abſolument que leurs yeux; vous ne croiriez jamais juſqu'à quel point je fus étonné à mon retour ici de voir mes belles Concitoyennes ſi prodigues de leurs beautez les plus agaçantes, quoique dans ce temps-là elles ne paruſſent qu'à l'ombre d'un *Tour de gorge* d'une raiſonnable largeur. Peu de temps après j'épouſai une tres jolie perſonne, mais qui a le defaut de pouſſer toûjours la mode, juſqu'à la derniere extrémité; j'étois ravi de penſer, que mon titre de Mari, me feroit faire tous les jours chez mon aimable Femme quel-

quelque nouvelle découverte cachée au reſte du monde; mais je me ſuis bien trompé dans mon calcul, & graces à cette abominable mode, les yeux de tous les hommes ſont auſſi familiers avec ſes charmes, que les miens. Je puis vous proteſter, qu'en trois années ſa gorge eſt cruë de huit bons pouces; mais ce qui me fait trembler quand j'y penſe, c'eſt que ſon joli petit pied, & une bonne partie de ſa belle jambe, ſont expoſez aux regards de tout le monde; Beautez, qui ne devroient être que pour les Epoux, & qui me cauſoient des extaſes de joye; lors que je m'en vis l'heureux Proprietaire. Comme le rideau ſe leve de plus en plus, je ſuis ſur qu'un tas de jeunes Débauchés promet déja à leur imagination libertine quelques nouvelles décorations.

Mais voici quelque choſe de bien plus chagrinant pour moi. Au lieu d'être plus familier que tout autre avec les charmes de ma Femme, il ſe trouve que je le ſuis moins. Quand elle eſt au logis, elle eſt aſſublée d'un tas prodigieux de Cornettes, de Mouchoirs & de robbes de Chambres; & ce n'eſt que l'après dînée qu'elle ſe dépouille, pour s'étaler en public. Ce n'eſt qu'à force de

de ſe dépouiller qu'elle s'habille, & elle ſe croit à moitié ajuſtée lors quelle s'eſt debaraſſé des guenilles, qui la dérobboient à ſon mari.

Permettez-moi de vous dire, Monſieur, qu'il y a de vôtre faute à tout cela. Vous vous y êtes mal pris; ce n'étoit pas en decouvrant ce que cette mode a de contraire à la pudeur, que vous deviez ſonger à la réformer. Si vous voulez que les femmes deviennent vos Proſelytes, prouvez leur, que ſi elles veulent attrapper des Maris il ne faut pas qu'elles montrent tous leurs apas, avant le Mariage; je ſuis ſur, que ſi ma Femme avant que je l'euſſe épouſée, avoit été habillée, comme elle l'eſt à preſent, la grande moitié de ma curioſité auroit été ſatisfaite. Bien des gens ont été détournez de dépenſer leur argent à quelque *ſpectacle* par les *tableaux*, qu'ils voyoient devant la porte. J'ai vû plus d'une fois des perſonnes tellement attentives à ces objets, qu'elles pouvoient voir pour rien, qu'à peine prêtoient-elles l'oreille au maitre du jeu, qui s'egoſilloit à crier: *Entrez donc, Meſſieurs, Entrez.*

Je vous ai dit au commencement de ma lettre juſqu'où les Mahometantes portent la modeſtie de leur habillement, & vous

vous nous avez informez des bornes que ſa Sainteté a trouvé bon de preſcrire aux Gorges des Dames Romaines. J'eſpere qu'à la fin nos belles Bretonnes voudront bien auſſi entendre raiſon ſur ce chapitre; il eſt vrai qu'elles ont les plus belles peaux du monde, mais pourtant elles ne feroient pas trop mal de n'en faire voir que ce qui appartient preciſement au vigaſe, aux mains, & à la gorge proprement dite; ſi elles ſont tout à fait belles, il ne s'en ſuit pas, qu'elles doivent être tout à fait nuës.

Vous ſavez, Monſieur, qu'au commencement du dernier ſiecle, il y avoit parmi nous une Secte d'hommes, qui s'appelloient *Adamites*, & qui marchoient dans les ruës ſants habits! Si vous n'y mettez ordre, cette Hereſie pourroit bien s'emparer de l'autre ſexe, puiſque deja nous voyons par tout un ſi grand nombre de Femmes, qui paroiſſent avoir un vif penchant à ſe rendre *Evites*.

Je ſuis.

DIS-

DISCOURS CXIII.

——— ——— ——— mea
Virtute me involvo ——— ———
HOR.

Je m'enveloppe dans ma vertu.

UNe bonne conſcience eſt à l'ame, ce que la ſanté eſt au corps. Elle conſerve au dedans de nous un calme conſtant, uue ſerénité inalterable; Elle nous dédommage avec uſure de toutes les calamitez, & de toutes les afflictions, qui peuvent nous venir de cauſes étrangeres; Rien n'eſt plus dur, & plus inſupportable pour une ame généreuſe, que de perdre l'eſtime du public, par la force d'une Calomnie bien ménagée; mais le ſeul moyen de nous ſoûtenir ſous un poids ſi terrible, c'eſt la conviction, où nous ſommes, que nous ne meritons pas ce malheur.

J'ai été toûjours charmé d'un paſſage de Don Quichotte, où cet agreable extravagant accable d'Eloges un Homme ſpirituel & judicieux, qui fait là-deſſus la reflexion ſuivante, *que la louange eſt agréa-*

agréable à la nature Humaine. Je ne ſaurois m'empêcher de tirer une ſatisfaction ſecrette des Eloges, que je reçois ici, quoique je ſois perſuadé, que c'eſt un fou, qui me les donne. N'eſt-ce pas d'une maniere exactement ſemblable, que nous ſommes ſouvent affligez par les idées qu'ont de nous des gens, qui ne nous connoiſſent pas ſeulement, & qui ne ſont pas en état de démêler le caractere de quelqu'un. C'eſt là ſans contredit une grande foibleſſe; mais c'eſt la foibleſſe des gens les plus vertueux, & les plus éclairez; pour y rémedier, il eſt tres utile de refléchir ſur la conduite des anciens Philoſophes, & ſur la methode, dont ils ſe ſervoient pour ſoûtenir leur ame, contre la malignité, & contre la Calomnie de leurs Ennemis.

Le moyen d'impoſer ſilence à la Calomnie, dit Bias, *c'eſt de ne s'adonner qu'à de choſes, qui ſont louables.* Socrate, après avoir reçeu la ſentence de mort, dit à ſes amis, *qu'il s'étoit accoûtumé à avoir des egards pour la vérité, mais non pas pour l'opinion de hommes, & qu'il ne s'affligoit pas de ſe voir condamné, par ce qu'il étoit convaincu de ſon innocence.*

C'eſt dans les mêmes diſpoſitions, qu'il écouta tranquillement ſes deux ac-

cuſateurs, qui le chargeoient de crimes les plus noirs; *Anyte*, & *Melite*, dit il, *peuvent bien me faire perdre la vie, mais ils ne ſauroient me rendre veritablement malheureux*. Ce grand Philoſophe étoit ſi bien retranché dans ſon innocence, qu'il mepriſoit toutes les attaques de ceux, qui s'étoient liguez pour le perdre; il avoit pour appui une conſcience, qui tenoit bon contre les faux témoignages de ſes adverſaires, & qui l'abſolvoit, dans le temps qu'il fut condamné par ſes Juges. D'autres ſages de l'Antiquité ſe ſont defendus d'une maniere moins noble, & moins glorieuſe; au lieu de deſarmer la calomnie, par le ſentiment interieur de leur innocence, ils l'ont repouſſée par des repliques ingenieuſement malignes. Ils faiſoient ſentir qu'ils ſouffroient, par cela même, qu'ils tâchoient de répandre de l'amertume dans l'ame de ceux, qui les attaquoient injuſtement; telle étoit la réponſe que fit *Ariſtote* à un homme qui le pourſuivoit l'accablant d'invectives. *Vous qui êtes accoûtumé à ſoufrir des reproches, vous avez vos raiſons pour vous divertir à en charger les autres; mais moi, qui ne ſuis pas fait à dire des injures, je n'aime pas auſſi à les entendre.* Diogene punit

en-

encore d'une maniere plus rigoureuſe & plus ſpirituelle un homme, qui diſoit du mal de lui. *Perſonne ne vous croira, ſi vous dites du mal de moi; & je ne ſerois cru de perſonne, ſi je diſois du bien de vous.*

L'amertume de ces ſortes de *reparties* fait voir evidemment le deſordre où étoit l'ame de ceux, qui les lançoient ſur leurs ennemis, & je ne conſeillerois point aux Lecteurs de les prendre pour modelles, quand même ils n'auroient pas le bonheur d'avoir pour ſoûtien une bonne conſcience. Ils feront mieux de ſuivre l'avis d'Epictete: *ſi quelqu'un dit du mal de vous, examinez ſeulement s'il a raiſon; trouvez vous que ſes reproches ſont fondez, corrigez vous, afin de ne plus être expoſé au même afront.* Lors que *Anaximandre* entendit dire, que les petis-garçons mêmes ſe moquoient de ſa maniere de chanter; *Eh bien*, dit il, *il faut donc que j'apprenne à chanter mieux.* Mais de tous les Apophtegmes des Philoſophes ſur ce ſujet, je n'en trouve point, où il y ait autant de bon-ſens, & de grandeur d'ame, que dans les deux ſuivants de *Platon* cet illuſtre diſciple du grand *Socrate*; lorſqu'on l'avertit, qu'il avoit un grand nombre d'ennemis,

qui ne ceſſoient de medire de ſa conduite: *Le mal n'eſt pas grand*, dit il, *je vivrai deſormais d'une telle maniere, que perſonne ne leur ajoutera foy:* Etant informé une autre fois, qu'un de ſes intimes Amis avoit parlé de lui fort deſavantageuſement, *je ſuis ſur*, dit il, *qu'il ne l'auroit pas fait s'il n'y avoit pas été porté par de bonnes raiſons.* C'eſt là la maniere la abregée plus, & la plus noble d'oter l'éguillon à la mediſance; c'eſt la ſeule route de parvenir à une conſcience ſure d'elle-même, ſource inépuiſable de conſolation, contre la calomnie, & contre les injuſtes mépris de la multitude.

J'ai deſtiné tout ce diſcours à faire voir, que la véritable felicité ne manque jamais à celui qui jouit de cette excellente conſtitution de l'ame, & que celui, qui eſt l'heureux poſſeſſeur de cette tranquillité raiſonnable ne ſauroit jamais être réellement malheureux. Comme j'ai réſervé le Samedi pour les matieres pieuſes, je remplirai ce qui me reſte de vuide dans ce cahier, par un paſſage d'un Sermon du celebre Docteur *South.* J'y trouve ce ſujet ſi bien traitté, qu'il faut que tout homme un peu raiſonnable qui voudra bien y preſter attention, *ſente ſon cœur braler au dedans de lui.*

Cet

Cet admirable Auteur après avoir prouvé l'utilité extraordinaire d'une bonne conſcience, quand il s'agit de ſe roidir contre l'adverſité, finit ſon Sermon, en developpant les ſecours puiſſans, qu'on peut tirer de cette heureuſe ſituation, contre le *Roi des Epouvantemens*. Voici comme il s'explique là-deſſus.

„ Le troiſiéme état, dans lequel une
„ pleine confiance en Dieu doit ſe de-
„ velopper avec la plus grande force,
„ c'eſt celui d'un homme qui ſe voit aux
„ priſes avec la mort. C'eſt cette ſi-
„ tuation, ou l'on peut le mieux exami-
„ ner la valeur réelle de chaque prin-
„ cipe, de chaque regle de conduite.
„ C'eſt alors, que l'homme va quitter
„ le théatre de ce monde, qu'il eſt ſur
„ le point de dépouiller ſa mortalité, &
„ qu'il doit ſe préparer à rendre comp-
„ te de ſes actions au ſouverain juge de
„ l'Univers. C'eſt alors que ſa me-
„ moire n'eſt guere capable que de l'éf-
„ frayer, en paſſant en revue toutes les
„ particularitez de ſa vie, & en lui rap-
„ pellant toutes ſes extravagances, qui
„ deſtituées du plaiſir, qui les fardoit au-
„ tre fois, ne retiennent que ce qu'ils ont
„ de criminel. Qu'y à-t-il dans cet état

„ affreux qui puiſſe lui promettre un
„ heureux paſſage dans l'autre monde?
„ qu'y a-t-il qui puiſſe calmer ſon ame,
„ qui ſe repreſente deja devant le thro-
„ ne redoutable de la Divinité offen-
„ ſée? ſeront-ce ſes amis, ſa naiſſance,
„ ſes threſors, ſes dignitez? plaideront-
„ ils ſa cauſe? ſont-ils capables de faire
„ entrer dans ſon ame les douceurs de la
„ conſolation? non; non; Tous ces
„ objets ſont plus propres à redoubler
„ ſes inquietudes, qu'à la tranquilli-
„ ſer.

„ Ce qui augmentera encore ſon mal-
„ heur, c'eſt que le Démon tera ſes
„ derniers efforts pour le tourmenter,
„ & pour en faire ſa proye; c'eſt que
„ la douleur troublera les operations de
„ ſon eſprit, que la néceſſité de regler
„ ſes affaires, le detournera de ſes re-
„ flexions pieuſes, & que tout conſpi-
„ rera à réprandre ſur ſon lit de mort
„ la triſteſſe, & l'horreur. Il n'y au-
„ ra, qu'une ſeule choſe capable de ba-
„ lancer tant de forces reunies contre
„ ſon repos! Il n'y aura qu'une ſeule
„ choſe, qui pourra prononcer au mi-
„ lieu de la mort les *paroles de la vie.*
„ C'eſt *une bonne conſcience.*

„ C'eſt le temoignage de cette con-
ſcien-

„ ſcience, qui forcera les conſolations
„ divines à deſcendre ſur ſa tête acca-
„ blée, comme une rozée rafraichiſſan-
„ te, & comme une douce pluye ſur
„ un terroir alteré. C'eſt elle, qui
„ lui donnera une eſperance vive & un
„ avant-goût delicieux de ſa felicité
„ prochaine ; elle lui ordonnera de
„ ſortir du corps, ſans trembler, &
„ de lever la tête avec confiance de-
„ vant les ſaints, & devant les an-
„ ges. Certainement les ſoulagemens
„ qui ſe repandent alors d'une bonne
„ conſcience, comme d'une ſource
„ feconde ſont quelque choſe d'inex-
„ primable ; ils ſont au deſſus de l'ima-
„ gination d'un homme mortel & ce
„ n'eſt que par le ſentiment, qu'on
„ puiſſe s'en former une idée aſſez
„ forte.

„ Où eſt l'homme convaincu de
„ ces veritez, qui pourra encore ſe
„ reſoudre à s'attacher à des plaiſirs fri-
„ voles & indignes, où nous nous li-
„ vrons d'une maniere ſi inconſide-
„ rée? Qui ne voudra pas ſe ſoûmettre
„ aux plus grandes rigueurs, aux plus
„ grandes auſteritez d'une vie pieuſe,
„ pour s'acquerir cette *bonne conſcience*,
„ qui à l'heure de la mort lui donnera

„ des conſolations ſi touchantes, des
„ ſecours ſi efficaces! Dans le temps,
„ que toutes les liaiſons d'amitié ſeront
„ rompuës, & que toutes les créatures
„ lui tourneront le dos, elle fera reten-
„ tir dans ſon ame ces raviſſantes paro-
„ les: *C'eſt bien fait, Serviteur bon & fi-*
„ *déle, entre dans la joye de ton Sei-*
„ *gneur.*

DISCOURS CXIV.

Noctes atque dies patet atri janua Ditis,

Les portes de la mort ſont ouvertes le jour & la nuit

LEs autheurs moraux, qui aiment à parler ſentence nous diſent, qu'il n'y a qu'une porte pour entrer dans le monde, & qu'il y en a mille & mille pour en ſortir. J'ai vu un Songe effrayant compoſé par un Eſpagnol ingenieux, dans lequel il introduit la Mort, qui comme un autre Protée ſe metamorphoſe dans un nombre prodigieux de formes differentes. Son but eſt de repréſenter par là à l'imagination, de la maniere la plus ſenſible, les maladies,

dies, & les accidens, qui menacent de toutes parts la vie des hommes. D'abord la mort s'offre aux yeux comme un corps de feu, & un moment après, comme un homme de nege ; Enſuite elle ſe roule par la chambre comme un boulet de Canon, & l'inſtant qui ſuit elle s'étale ſur une table, ſous la fiigure d'une pillule dorée. Elle ſe transforme encore ſucceſſivement en Epée, en poignard, en Eguille, en Epingle, & à là fin, elle revet l'apparence d'un ſimple *Cheveu*.

Cette ingenieuſe Allegorie nous fait voir, qu'à peine y a t-il dans toute la nature quelque choſe de ſi mépriſable, & de ſi indigne de notre attention, qui ne ſoit capable de creuſer le tombeau ſous nos pas.

Je me ſouviens d'un paſſage remarquable, qu'on trouve dans les Reflexions de M. Paſcal ſur la Providence. Voici comme il y parle de la mort de nôtre fameux *Cromwel*. *Cet Uſurpateur, qui avoit ruiné la Famille Royale dans ſa propre Nation, qui avoit fait trembler tous les Princes de l'Europe, & qui avoit porté la terreur dans Rome même, fut enfin arraché du monde, par un Accez de Gravelle. Un atome, un grain de ſable, qui*

dans tout autre lieu du monde n'auroit été d'aucune importance, placé dans un certain lieu particulier, fut un Inſtrument entre les mains de la Providence, pour cauſer les plus heureuſes Révolutions; & pour effacer de deſſus la Terre ce Perturbateur du repos du Genre-Humain.

Pour donner en peu de mots une idée des dangers, qui environnent notre vie, il eſt certain, que des *volées de maladies* voltigent continuellement au deſſus de nos têtes. Dans quelque ſituation, que nous puiſſions nous trouver, chez nous, en voyage, aſſis, debout, dormans, éveillez, mille acccidens funeſtes ſont en embuſcade autour de nous, tous les Elemens, tous les Climats, toutes les Saiſons nous tendent des piéges inviſibles; toute la Nature eſt enceinte de la Mort.

Les hommes ſont encore expoſez à plus de périls, que les femmes; ils courent des dangers qui leur appartiennent en propre, dans les Batailles, dans les Voyages de long cours, & dans pluſieurs profeſſions & métiers, qui peuvent leur être funeſtes. J'ai vû un Traité compoſé par un habile Medecin ſur les maladies particuliéres à ceux qui travaillent en marbre, ou en autres pier-

res

res de taille. Auſſi a-t-il été obſervé, qu'il naît dans le monde plus d'Enfans mâles que d'Enfans femelles ; ce qui prouve clairement, que la Divinité attentive à la conſervation de notre eſpéce, ſupplée d'avance à la perte ſupérieure où notre Sexe ne ſauroit qu'être ſujet. Cette obſervation eſt ſi bien fondée, qu'en tout tems je m'offre à parier cinq contre quatre, qu'on verra plus d'Enfans mâles que femelles dans tous les Billets qui nous inſtruiſent chaque Semaine du nombre d'hommes, qui dans cette Ville ſont entrez dans le monde, & qui en ſont ſortis. C'eſt là à mon avis un des argumens les plus forts, pour prouver la réalité de la Providence Divine.

Il y a encore des accidens, & des deſaſtres particuliérement attachez à chaque rang, à chaque maniére de vivre. Cette vérité d'expérience donna un jour occaſion à un de mes amis de dire, qu'il y auroit peut-être quelque choſe de nouveau & de divertiſſant dans un *Billet mortuaire* qui nous informeroit des maladies, dont on meurt dans les Villages. Je communiquai cette idée à un Gentilhomme, qui étoit ſur le point de partir pour ſa Terre ; & je le priai

de faire un recueil de toutes les morts differentes, qui arriveroient dans ſon voiſinage, pendant une année entiere, & de m'envoyer ce recueil dreſſé préciſément comme un des *Billets* en queſtion ; il me le promit, & le Lecteur va voir, qu'il s'eſt parfaitement bien acquitté de ſa promeſſe. Afin de rendre cette Piéce plus curieuſe, il a mêlé aux maladies réelles, quelques accidens imaginaires, auxquels les Villageois ſont accoûtumez d'attribuer la mort de leurs Parens, & de leurs Voiſins. Je n'en veux extraire que les maladies, qui ſont particuliéres à la Campagne, en laiſſant là celles, qu'elle a en commun avec les Villes ; telles ſont les Fiévres, les Apoplexies, les petites Veroles, &c.

De differens accidens à la Chaſſe. 4
De deux Duels ; le premier entre une Fourche, & une Lechefrite, l'autre entre un Pot à Biere, & une Eſcabelle. 2
De Sortilege. 13
D'une mauvaiſe Langue. 9
De s'être caſſé le Col, en volant un Colombier. 1
D'une coupure dans le doit tournée en gangrene par l'onguent d'une

d'une Demoiſelle du Village. 1
D'avoir fait des excès en Lait caillé & en Creme. 2
De Rhumatiſme attrapé en dormant à l'Egliſe. 11
De l'Eau cordiale de Mylady N. 2
D'un coup de bouteille à la tête. 1
De frayeur cauſée par la vûë d'un Chien ſans tête, avec des yeux tout enflammez. 1
De la Biere d'Octobre. 25
D'une veine rompuë à force de crier dans l'Election d'un Membre de la Chambre des Communes. 1
Trois vieilles femmes accuſées de Sortileges, noyées dans l'Epreuve ordinaire, & par là déclarées innocentes. 3
D'une chûte arrivée en voulant dénicher des Oiſeaux. 1
D'avoir mangé de la Chaux & du Fruit vert. 4
D'une chûte dans un Marais cauſée par un feu follet. 1
Morts de peur en faiſant l'exercice militaire avec les Milices de la Campagne. 1
De s'être crevé à manger à des Funerailles. 1

Gueux mordus par le Dogue d'un Gentilhomme de la Paroiſſe. 2
D'un Charlatan. 6
De ſon Jean-Farine. 1
Du Bain froid. 1
De Vieilleſſe. 100
Du mal Ven.. 0

DISCOURS CXV.

——— ——— Sanctus haberi
Juſtitiæque tenax factis, dictiſque mereris?
Agnoſco Procerem.

JUVEN.

Méritez-vous par vos actions, & par vos diſcours les titres d'Homme juſte, d'Homme reſpectable? Vous êtes noble; j'y ſouſcris.

HOrace, Juvenal, Boileau, & preſque tous les plus grands Poëtes de tous les Siécles ont développé avec tout l'eſprit & tout le bon-ſens imaginables le ridicule d'un homme, qui ſe fait un merite de ſes Ancêtres; ils ont fait les plus grands efforts pour prouver, que la Nobleſſe conſiſte dans la Vertu, & qu'elle eſt indépendante de la naiſſance. Cependant, avec tout le reſpect que je dois

dois à des Perſonnages ſi dignes de mon admiration, il me paroît qu'ils ſont allez un peu trop loin ; un principe de gratitude doit, ſelon moi, nous porter à payer quelques hommages à la Poſterité de ceux, qui ont augmenté le bonheur ou la réputation de leur Patrie, & qui par leurs travaux ont contribué à nous rendre nous-mêmes plus fortunez, plus habiles, ou plus vertueux.

D'ailleurs il eſt naturel que la naiſſance ſoit bien ſouvent la cauſe du merite. Il eſt plus raiſonnable d'attendre de grands ſentimens d'un homme, qui ſe ſent deſcendre d'une longue ſuite d'illuſtres Ayeux, que d'un autre, qui ſort d'une Famille baſſe & obſcure. Voilà les raiſons, qui me font croire, qu'un homme de merite, qui ſort d'une Maiſon noble, doit s'attirer plus de reſpect, qu'une perſonne, qui a le même degré de merite, deſtitué d'une gloire héréditaire. J'oſe ſoûtenir même, qu'une perſonne qui ne ſe diſtingue, ni par ſes vertus, ni par ſes vices, & qui n'a rien de conſidérable, que les vertus de ſes Ancêtres, doit s'attirer de nous une certaine vénération, qu'on auroit tort d'accorder à des gens, dont la naiſſance & le caractére ſont également communs.

Après

Après avoir aſſigné de cette maniere le véritable degré de reſpect, qu'il faut payer à la Nobleſſe, je me trouve obligé de reprimer l'orgueil de ces Nobles, qui ne renferment pas, dans de juſtes bornes, les prérogatives de leur naiſſance; ce ſont d'abord ceux, qui ne conçoivent pas aſſez bien que le vice & l'ignorance gâtent le ſang le plus beau, & qu'une conduite lâche les abbaiſſe davantage, qu'ils ne ſont élevez par le merite de leurs Ayeux.

En ſecond lieu, j'ai en vûe ces Nobles, qui ſe mettent dans l'eſprit qu'un *homme nouveau* d'un merite diſtingué ne merite pas de plus grands hommages, qu'un homme ſans caractere, qui compte parmi ſes Ancêtres, un grand nombre de Héros & de Bienfaiteurs de la Patrie. On ne ſauroit imaginer rien de plus déraiſonnable que ces perſonnes, qui regardent d'un œil de mépris, un homme ſemblable aux premiers fondateurs de leurs Maiſons deſquels ſeuls ils empruntent toute leur gloire. On a ſuffiſamment dévoilé le ridicule qu'il y a dans ces deux caractéres; c'eſt pourquoi je m'adreſſerai ſur tout à un troiſiéme genre de Nobles, qui font *ſurnager leur naiſſance* ſur tous leurs diſcours,

cours, & ſur toutes leurs actions. Vous liſez la Genealogie d'un tel homme dans ſes yeux, dans ſes ſoûris, dans ſa démarche, dans tout ſon air; ſa Nobleſſe ſeule donne quelque occupation à ſes penſées; ſans ſa naiſſance ſon ame ſeroit entiérement deſœuvrée. Le rang eſt pour lui la matiére la plus importante; le droit de préſéance fournit à ſes diſcuſſions mille points auſſi curieux qu'intéreſſans. En un mot, un Noble vuide de tout, & uniquement rempli de ſa Nobleſſe, eſt l'homme du monde, dont le commerce eſt le plus deſagréable & le plus fatiguant.

Un Cavalier de ce tour d'eſprit, Membre du Parlement, ſous le Régne de Charles Second, commença un jour une Harangue dans cette illuſtre Aſſemblée, par les paroles ſuivantes: *Meſſieurs, j'eus l'honneur de naître dans un tems....* Là-deſſus un Gentilhomme d'une franchiſe un peu bruſque l'interrompit: *Je ne comprens pas ce que Monſieur veut nous dire: Y a-t-il un ſeul Membre de tout ce Corps, qui n'a pas eu l'honneur de naître, auſſi-bien que lui?*

Le bon-ſens, qui régne dans notre Nation, plus que dans toute autre, a paſſablement réuſſi à bannir cette bizarre

re roideur de la conduite de nos gens de qualité, qui ont vû le monde, & qui ſavent que tous ceux, que nous appellons Gentilshommes, veulent être traitez par les plus grands Seigneurs, ſur un certain pied d'égalité. Mais il y a des gens de diſtinction qui ſont élevez parmi des Femmes, des Vaſſaux, & des Adulateurs, & qui prétendent de tout le monde les mêmes reſpects, où ils ſe ſont accoûtumez. Qu'arrive-t-il? à force d'en exiger d'exceſſifs, on ne leur rend pas même ceux qui leur ſont dûs, & bien ſouvent leur Nobleſſe ne ſert qu'à les tourner en ridicule.

Mylord N. a été tellement bercé de ſon rang & de ſes titres, qu'il ſe conduit dans les circonſtances les plus ordinaires de la vie conformement à un Syſtême de Ceremonies, qu'on lui a fourré dans la tête dès ſon enfance. Chaque mouvement de ſon corps a ſa meſure & ſa régle, dans la qualité de la perſonne, avec laquelle il a affaire; je l'ai vû parcourir ſucceſſivement *tous les degrez de révérences poſſibles*, depuis le ſigne de tête familier juſqu'à l'inclination du corps la plus baſſe & la plus humble. Je me trouvai un jour chez lui avec quatre autres perſonnes, qui connoiſ-

ſoient

ſoient auſſi-bien que moi ſon humeur & ſes manieres; comme il n'étoit pas encore venu nous joindre, un railleur de la troupe nous dit, que nous allions voir une Scene des plus divertiſſantes dans la maniere, dont il nous diſtingueroit, en nous ſaluant. A peine avoit-il lâché ces mots, que voilà notre jeune Seigneur, qui entre, & qui nous parcourt d'un regard circulaire. *Mylord un tel*, dit-il, *je ſuis votre très humble Serviteur*; *Votre humble Serviteur Monſieur le Chevalier*; *Monſieur Mentor, je ſuis fort votre Serviteur. Comment vous portez-vous, Monſieur Duker? Ha! vous voila, l'ami Jaques! Comment va la ſanté?*

Il n'y a rien de plus aiſé que de démêler un homme, dont le cœur eſt tout plein de ſa famille. Le caractere ridicule ſe trouve le plus ſouvent dans ces eſprits foibles, qui ont emprunté tous leurs ſentimens de leur Nourrice; dans des Cadets de Famille, qui dépenſent leur petit revenu dans une molle oiſiveté; & dans certains Vieillards, qui du naufrage de tous leurs plaiſirs, n'ont ſauvé que celui de chatouiller leur imagination par quelques chimeres creuſes.

J'avois autrefois une Tante appellée Ma-

Mademoiſelle Marthe *Ironſide*, qui n'avoit jamais voulu ſe meſallier, & qu'on doit ſuppoſer être morte Fille, dans la quatre-vingtiéme année de ſon âge; c'étoit la Chronique vivante de notre Famille, & elle paſſa les quarante derniéres années de ſa vie à raconter l'antiquité de la Maiſon des *Ironſides*, leurs Exploits, leurs Dignitez, leurs Mariages, & leurs Alliances. Ladite Demoiſelle ne frequentoit, qu'un tas de vieilles Filles, qui ſe piquoient de Nobleſſe, comme elle, & qui avoient maltraité force Galans au commencement du dernier Siécle. La plus humble de ces *vieilles Guenons* étoit du moins auſſi fiere que *Lucifer*; elles ne laiſſoient pas de dire leurs priéres deux fois par jour, & ſans leur Nobleſſe ç'auroient été les meilleurs perſonnes du monde. Si elles voyoient dans l'Egliſe une belle Jupe, elles ne manquoient pas de mettre en capilotade tout l'Arbre Genéalogique de celle, qui la portoit; quand elles trouvoient qu'elle n'étoit que l'arriére petite-Fille d'un honnête Artiſan, elles levoient les yeux vers le Ciel, comme pour l'appeller à témoin de l'inſolence de cette petite Roturiere. Il eſt impoſſible de peindre de couleurs aſſez fortes

fortes leur pieuſe indignation à la vûë d'un homme, qui vivoit noblement d'un Bien, qu'il avoit acquis lui-même par une induſtrie légitime; elles ſe livroient à des tranſports de zele, quand elles entendoient, qu'une Fille entroit dans une Famille illuſtre, uniquement par ſa beauté, par ſon merite, ou par ſon argent. En un mot, il n'y avoit pas une femme à quatre lieuës à la ronde, qui fut en poſſeſſion d'une Montre d'or, d'un tour de Perles, ou d'un bel Habit, qu'elles n'examinaſſent par quel titre elle étoit en droit de s'en orner. Dans ma jeuneſſe ma bonne Tante m'a grondé mille & mille fois, de ce que je m'apprivoiſois trop avec des gens d'une certaine naiſſance, & quand elle ſe trouvoit à quelque Feſtin dans une place au deſſous de ſon rang, elle ſeroit plûtôt morte de faim, que de manger le moindre morceau; elle étoit Fille à me regarder de travers pendant une heure entiére, quand j'étois aſſez lâche pour *céder la place d'honneur* à tout homme, qui ne fut pas du moins *Chevalier Baronnet*. Un jour que je lui parlois d'un riche Bourgeois, dont elle avoit refuſé autrefois la main, elle me déclara en s'enflant d'une noble fierté, qu'elle auroit plû-

plûtôt épouſé un homme de qualité en chemiſe, que le plus riche Marchand de la Bourſe, dans un Caroſſe à ſix chevaux. Elle prétendoit que notre Maiſon fût alliée du côté des femmes à une demi-douzaine de Pairs du Royaume; mais comme aucun de ces Seigneurs n'en ſavoit rien, nous avons toûjours trouvé bon de garder cette particularité par devers nous comme un *ſecret de Famille.*

Peu de tems avant ſa mort elle me fit, comme de coûtume, l'Hiſtoire de mes Ancêtres; mais la voyant s'arrêter fort long-tems ſur le Chevalier *Gilbert Ironſide*, qui eut un cheval tué ſous lui à la Bataille de *Edghill*, je ne pus m'empêcher de lâcher un malheureux *Bon!* & de lui demander, *ce que tout cela me faiſoit à moi?* Là-deſſus elle ſe tût tout court, ſe leva bruſquement, & ſe retira dans ſon Cabinet, où elle s'occupa à écrire pendant plus de quatre heures d'arrache-pied. J'ai ſû dans la ſuite, que juſtement dans ce tems-là elle avoit effacé mon nom de ſon Teſtament, pour laiſſer tout ce qu'elle avoit au monde à ma Sœur une fine Piéce, qui étoit accoûtumée à lui faire depuis le matin

matin juſqu'au ſoir des queſtions ſur ſon Grand-Pere, & ſur ſon Biſayeul.

Elle eſt enterrée à preſent parmi ſes illuſtres Ancêtres les *Ironſides*, ayant ſur ſon Tombeau une large pierre, qui apprend au Lecteur benevole, qu'elle eſt morte Fille, à l'âge de quatre-vingt ans, & qu'elle deſcend de l'ancienne Famille des Ironſides. Au deſſous de cette Inſcription on lit, ſi on le veut bien, ſa *Généalogie*, dreſſée de ſa propre main.

DISCOURS CXVI.

Incenditque animum famæ venientis amore.
VIRG.

Il anime ſon cœur par la gloire, qui couronnera ſes travaux dans les âges futurs.

LA varieté eſt la choſe du monde, où je m'attache le plus, dans le cours de mes Diſſertations quotidiennes. Par là chacun de mes Lecteurs eſt ſûr d'y trouver de tems à autre, quelque ſujet conforme à ſon goût, & à ſes intérêts; par là il n'y a pas un ſeul de mes Diſcours, qui ne trouve pas de l'appui & de la protection auprès de quelque claſſe

ſe particuliére d'hommes. C'eſt cet innocent artifice, qui augmente de jour en jour le debit de mon Ouvrage, qu'une peſante uniformité condamneroit bien-tôt à la priſon perpetuelle d'un Grenier ou d'un Magazin. Je traite mes Lecteurs, comme un homme habile à ordonner un Feſtin régale ſes Convives; il ſait toûjours réveiller leur appetit par quelque entremets ragoûtant, où ils ne s'attendoient pas. Si par cette méthode je réuſſis à faire de tout mon Livre une agréable & utile Rapſodie, je parviens juſtement à la fin que je me ſuis propoſée.

J'ai fait voir dans mon Diſcours de hier, que les belles actions de nos Ancêtres nous ſervent de peu de choſe, ſi elles n'excitent dans notre ame l'amour de tout ce qui eſt grand & vertueux; aujourd'hui je remarquerai que la conſideration de la poſterité doit produire les mêmes effets ſur une ame noble & genereuſe.

Un homme ſenſible à la véritable gloire, aimeroit mieux perdre la vie, que de commettre une action, qui fera rougir ſes deſcendans, lors qu'il ſera réduit en pouſſiere, & qui étendra ſon infamie ſur des perſonnes qui exiſteront plu-

pluſieurs Siécles après ſa mort. Rien au contraire procure une ſatisfaction plus vive, à un homme d'un merite diſtingué, que la certitude, où il eſt, que ſes derniers Neveux ſeront honorez pour l'amour de lui, & que l'éclat de ſa gloire rejaillira ſur ſes deſcendans les plus éloignez.

C'eſt par cette réfléxion, que dans l'Enéide Anchiſe anime ſon Fils à pouſſer avec vigueur ſes nobles entrepriſes; il ouvre devant lui la ſatisfaiſante perſpective des Héros de ſa Race qui jouïront de ſes conquêtes, & qui éguillonnez par ſa gloire, les étendront peu à peu juſques aux bouts de l'Univers: il appuye l'effet que cette raviſſante vûë devoit faire ſur l'ame d'Enée par cette belle réfléxion.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis.

Pourſui donc tes travaux; Quoi! refuſerois-tu D'étendre à tes Neveux ta gloire, & ta vertu.

Puiſque je viens de faire mention de ce paſſage de Virgile, je ne ſaurois m'empêcher d'y développer une beauté particuliére, où je ne croi pas qu'aucun

des Commentateurs de ce grand Poëte ait fait attention.

Ce Catalogue de Héros ſert ici, ſans doute, à faire honneur en général au *nom Romain*; mais il tend ſur-tout à faire le Panegyrique d'Auguſte le Protecteur & l'ami de Virgile. Anchiſe montre à ſon Fils la plûpart de ſes Deſcendans dans le même ordre, où ils devoient paroître dans le monde; ce n'eſt qu'en faveur d'Auguſte, qu'il rompt cette chaîne brillante de grands Hommes; il le tire de pair, dès qu'il a parlé de Romulus, & par là il nous force à le conſidérer comme le Perſonnage le plus illuſtre, qui devoit briller dans l'Empire, dont le Fils de Mars ſeroit le premier Fondateur. Il paroît animé d'une noble impatience, à placer d'abord ſa Poſterité dans ſon plus beau jour, & à la repreſenter élevée au plus haut point de gloire. Pour cet effet, il ſaute une longue ſuite de Conquerans, pour venir tout d'un coup juſques à *Auguſte*, qu'il diſtingue par là d'une maniere auſſi fine que noble, comme le plus grand homme, qui dût faire l'appui & l'ornement d'une Nation maîtreſſe de l'Univers. Par ce tour ingenieux,

nieux, il ne donne pas ſeulement à ſon Empereur la louange la plus magnifique, qu'il ſoit poſſible d'imaginer; mais il détourne encore le Lecteur de faire un Parallele, qui auroit été peu avantageux à Auguſte, s'il avoit été placé dans l'ordre naturel après *Pompée* & *Céſar*, qui le ſurpaſſoient infiniment, par rapport à la gloire des armes.

Quoi qu'on ait dit de plus belles choſes d'Auguſte, que de tout autre mortel; quoi que tous les Beaux-Eſprits de ſon Siécle ſe ſoient diſputé l'honneur de le louer le mieux, il eſt certain que jamais on ne lui a donné un éloge comparable, à celui dont il s'agit ici, pour la delicateſſe du tour & pour la grandeur de la penſée. L'original eſt inimitable, mais on ne laiſſera pas d'en entrevoir la beauté dans une foible traduction.

Ouvre les yeux, mon Fils, à l'éclat de ta gloire
Voi tes Romains par tout ſuivis de la Victoire,
Le digne Sang de Jule, & l'Auguſte Céſar
En triomphe attacher tout le monde à ſon Char.
Le voila ce Heros, ce Céſar admirable
Cent & cent fois promis par le ſort immuable:
Par ſes nobles travaux refleuriront encor
Ces beaux champs où Saturne amena l'âge d'or,

Plus loin doivent voler ſes Aigles triomphantes,
Que les Peuples de l'Inde, & les noirs Garamanthes;
Juſqu'où du grand Atlas le front audacieux
Soûtient les feux brillans, qui roulent dans les Cieux.
Même juſqu'aux Climats que l'œil de la lumiere
Apperçoit au delà de ſa vaſte carriere:
A ſon avenement par les Dieux annoncé
Je vois l'Hyrcanien d'épouvante glacé,
Je vois ſaiſis d'effroi les froids climats de l'Ourſe
Et le Nil étonné s'arrêter dans ſa courſe.
Moins de terres auſſi par ſes Tygres trainé
Courut le Conquerant de Pampre couronné;
Moins en a traverſé le magnanime Alcide
Qui fit ſentir par tout ſa valeur intrepide.
Heros, qui d'Erymanthe aſſura les Forêts
Et vit l'Hydre tomber ſous l'effort de ſes traits.
Peux-tu des champs Latins differer la Conquête?
Ah mon Fils voi l'honneur que le Deſtin t'apprête,
Cours, pourſui tes travaux; quoi! refuſerois-tu
D'étendre à tes Neveux ta gloire, & ta vertu.

Il me ſeroit aiſé de tirer d'autres Poëtes des paſſages, où le Héros du Poëme paſſe, pour ainſi dire, en revûë toute ſa Race future; mais j'aime mieux finir ce Diſcours par une Hiſtoire Rabbinique, qui eſt relevée par un certain goût oriental, & qui a beaucoup de rapport à la fiction de Virgile, de laquelle nous venons de découvrir les beautez differentes.

„ Adam,

„ Adam, quelque tems après ſa créa-
„ tion, eut devant lui la vûë générale
„ de tous les Hommes, qui devoient
„ ſortir de ſes reins, & ſe ſuivre ſur la
„ ſurface de la Terre. Après en avoir
„ contemplé attentivement un grand
„ nombre, il arrêta ſes yeux ſur David.
„ Il fut tellement tranſporté d'une ap-
„ parition ſi belle & ſi frappante, qu'il
„ ne put en détourner ſes regards; mais
„ il apprit avec la plus grande mortifi-
„ cation, qu'une Créature ſi charman-
„ te devoit vivre à peine parmi les
„ hommes l'eſpace d'une année entiere;
„ là-deſſus ne voulant rien negliger,
„ pour procurer une vie plus longue à
„ ce chef-d'œuvre de la Nature, &
„ ſachant de quelle étenduë ſeroit l'âge
„ des hommes du tems de David, il
„ pria qu'on retranchât du ſien ſoixan-
„ te & dix ans. Ses vœux furent ac-
„ complis, & c'eſt pour cette raiſon
„ qu'il manqua juſques aux mille ans
„ deſtinez à faire l'âge d'Adam, l'eſpa-
„ ce de ſoixante-dix années, qu'il avoit
„ cédées à ſon plus illuſtre Deſcen-
„ dant.

Les Rabbins ont inventé ce Conte, pour exprimer la haute vénération, qu'ils ont pour cet *homme ſelon le cœur*

de Dieu, à qui tout le Peuple d'Iſraël a toûjours payé les hommages les plus reſpectueux. Un Prophete ſon Contemporain n'a pas pu le nommer ſeulement ſans un eſpece de tranſport; lors qu'il parle des dernieres productions poëtiques de ce Roi, il l'appelle *David, le Fils de Jeſſé, l'homme qui étoit haut élevé, l'Oint du Dieu de Jacob, le doux Pſalmiſte d'Iſraël.*

DISCOURS CXVII.

—— Quibus incendi jam frigidus ævo
Laomedontiades, vel Neſtoris hernia poſſet.

Des beautez capables de ranimer le vieux Fils de Laomedon, & de rallumer l'amour dans le cœur de Neſtor affoibli par l'âge.

J'Ai reçu, il y a quelque tems, une Lettre d'un fameux Aſtrologue, & je l'ai luë avec un très ſenſible plaiſir. Il obſerve que mon Lion a été érigé dans le Caffé de M. Button, préciſément dans le tems que le Soleil étoit dans le ſigne de Leo. Il dit encore qu'il tire un bon augure du nom de Batême de ce Monſieur, qui s'appelle *Daniel*, &

& qui par là paroît fort propre à loger avec le Lion ſous un même toit. Il ajoûte que dans une converſation, avec ledit Maître du Caffé, il a découvert l'inſtant de l'érection de mon Animal, & que par le moyen d'autres lumieres, qu'il a reçuës, il s'eſt trouvé en état de tirer l'Horoſcope du Lion. J'apprends auſſi par la Lettre de ce miſterieux Philoſophe, que le ſigne de *Leo* précede dans le Zodiac immediatement celui de *Virgo*; ce qui deſigne la tendreſſe naturelle de cette genereuſe bête, non ſeulement pour les Vierges, mais encore pour les Matrones ſages & vertueuſes, dont l'ame conſerve une Virginité éternelle. De là mon Aſtrologue croit pouvoir prognoſtiquer avec certitude, que les rugiſſemens de mon Lion auront de grandes influences ſur les Dames, en réglant leur conduite, en épurant leur cœur, & en réformant leurs manieres. De plus il m'enſeigne, que par les Syſtêmes Aſtrologiques les plus exacts on obſerve, que le Lion influë d'une maniere toute particuliere, ſur les jambes & ſur la gorge, & qu'il tempere le *venin du Scorpion*, dans les parties, qui ſont du reſſort de cette conſtellation dangereuſe. Sur ce fondement il prédit que

mon Lion attaquera avec grand ſuccès les *corps ſans tour de gorge*, auſſi-bien que les Jupes courtes, & que dans quelques mois d'ici on ne verra dans toute la Grande-Bretagne aucune gorge nuë, aucun pied découvert.

Enfin il veut me perſuader qu'il a prévu par les régles de ſon art, il y a déja cinq ans, que préciſément dans ce tems ici le Pape & moi nous unirions nos efforts, & que nous réuſſirions à produire des révolutions ſurprenantes dans l'ajuſtement du Beau-Sexe.

Il m'eſt venu encore une autre Lettre d'une perſonne qui a le genie plus vif, & l'imagination plus feconde. Perſuadé, que les femmes ont un penchant preſque invincible à ſe dépouiller, & qu'il n'eſt preſque pas faiſable de leur arracher cette fantaiſie, il prétend qu'il faudroit capituler avec elles, & trouver un milieu entre l'habillement & la nudité. Conformement à cette idée, il leur propoſe de rappeller la mode de leurs Ayeules les *Bretonnes*, ou les *Pictes*, & de peindre les parties découvertes de leur corps, de telles figures, qu'il leur plaira de choiſir. La gorge d'une Coquette peut briller, ſelon lui, d'un Cupidon, avec un arc à la main tout

prêt

prêt à tirer; celle d'une Prude pourroit se distinguer par une Pallas, qui auroit dans la main droite sa terrible *Ægide*. En un mot, il pense que par cette méthode, les Dames trouveroient les moyens de faire de très ingenieuses découvertes de leur humeur, de leur caractere; & de leurs desseins. Mais avec la permission de mon Correspondant, il m'est impossible d'être de son avis, & de souscrire jamais à un projet qui va tout droit à gâter la peau de mes charmantes Compatriotes; je leur défie de trouver jamais des couleurs, qui leur aillent la moitié si bien, que celles, qu'elles doivent à la Nature. Quand même elles remplaceroient leur vive blancheur par la figure du *Soleil*, que leurs Ancêtres les *Pictes* faisoient peindre sur leur corps, elles perdroient au change, & elles cacheroient quelque chose de moins beau, que ce qu'elles exposeroient aux yeux.

Ces Reflexions dont personne, je croi, ne me contestera la justesse, m'attachent à mon premier dessein de réformer l'ajustement des Dames, par rapport à la gorge, & aux jambes; elles n'ont qu'à hausser leurs Corps, & baisser leurs Jupes, & mon affaire est faite.

Je veux bien pouſſer ma condeſcendance juſqu'à leur donner du tems, pour déliberer la deſſus, & voici la derniere fois que mon Lion rugira ſur ce ſujet pendant cette ſaiſon; je trouve à propos de le declarer publiquement, afin d'épargner à mes correſpondans la peine, qu'ils pourroient ſe donner, d'ici à l'hyver prochain, pour me fournir des informations touchant le *tour de gorge*. Qu'ils ſachent donc, que je ne compte pas de traiter cette matiere ſur nouveau frais, qu'à la fin de l'automne, lorſque la rigueur du tems pourra me procurer de nouvelles raiſons pour pouſſer mon projet. Neanmoins avant d'en ſuſpendre tout à fait l'execution, il eſt naturel que je communique à mes Lecteurs une Lettre que j'ai écrite au Pape ſur un ſujet ſi important, afin de l'animer à vouloir bien continuer dans ſes bonnes intentions, & agir avec moi de concert. Voici la Copie de cette Lettre.

MENTOR IRONSIDE AU PAPE CLEMENT HUIT.

CHER FRERE.

J'ai appris avec une tres grande ſatisfaction, que vous avez defendu à vos Preſtres de confeſſer toute Femme, qui paroitra devant eux, ſans tour de gorge, & j'applaudis fort a un Edict ſi ſage. Je conviens avec vous, qu'il eſt impoſſible à ces bons Religieux de faire leur devoir comme il faut, en preſtant l'oreille à des Penitentes trop aimables, qui découvrent en même temps les ſecrets ſentiments de leurs cœurs, & les ſecrets appas de leur ſein. Je ſuis bien aiſe de vous dire, que de mon côté je travaille de toutes mes forces, à introduire la même reforme chez les belles de nôtre Iſle, & que je ſerois charmé de joindre mes efforts aux votres, pour l'execution d'un deſſein ſi ſalutaire. Afin de pouvoir nous preſter a cet egard des ſecours mutuels, je vous prie de vouloir bien m'envoyer la meſure d'une gorge Romaine, telle qu'elle à frappé vos yeux, avant vôtre dernier Arreſt. Nous

avons ici des Dames, qui ont des gorges d'un pied, & quelques unes mêmes, qui les etendent juſqu'a un pied & demi. J'en connois dont la gorge va juſqu'a la ceinture, & il y en a même un petit nombre qui ſont toutes *gorge*, pour ainſi dire, depuis les pieds juſqu'à la teſte. J'eſpere que dans le temps que vous ſongez a regler les *Corps de Jupe* de vos Dames, vous prêterez encore quelque attention a leurs habillemens d'en-bas, qui remontent de jour en jour, chez nous. On m'avertit que dans une *Diete* de nôtre Beau-Sexe, il à été reſolu que deſormais les jupes n'iroient que juſqu'aux genoux, & que les *corps* deſcendront juſqu'à la cinquiéme côte, pour s'arrêter là, juſqu'à nouvel ordre. Dès que je verrai cette réſolution exécutée, j'aurai ſoin de vous envoyer, comme un échantillon, une *Jupe*, & un *Corps*, en vous précautionant pourtant, contre le jugement deſavantageux, que vous pourriez fonder là-deſſus, par rapport aux tailles de nos Belles. En attendant j'ai prié le Maitre d'un vaiſſeau qui doit relâcher à *Civita vechia*, de vous preſenter de ma part, une certaine machine dont nos Dames ſe ſervent, & dont avec toute vôtre infailli-

faillibilité vous aurez bien de la peine à découvrir l'uſage; pour ne vous pas tenir la deſſus en ſuſpends, je vous dirai que c'eſt ce que nous appellons ici un *Panier* ou une *Jupe de Baleines*. Je vous conjure de me faire ſavoir, ſi vous trouvez parmi les reliques de toutes vos Saintes, quelque ajuſtement de la même nature, & ſur tout, ſi jamais rien de tel à ſervi d'ornement à quelqu'une de vos vingt mille *Vierges Martirs*.

Vôtre &c. juſqu'aux Autels.

J'aurois tort de publier cette lettre, ſans déclarer, comme je l'indique en la ſignant, que je ſuis Fidelle Membre de l'Egliſe Proteſtante. Sans cet avertiſſement il arriveroit peut-être, qu'un certain Auteur d'une rare ſtupidité m'accuſeroit d'avoir des correſpondences criminelles avec le Chef de l'Egliſe Romaine.

Lettre à l'Auteur.

VENERABLE MENTOR.

Tout le monde eſt également char-

mé de la voix de vôtre Lion, & les connoiſſeurs trouvent dans ſes rugiſſements contre le tour de Gorge de la melodie, & même du *Chromatique*. Il faut eſperer que nos Dames les écouteront avec docilité, & qu'elles ſeront trop ſenſées, pour l'agacer davantage. C'eſt un terrible ſire, & vous avez parfaitement bien rémarqué, qu'il n'eſt compoſé que de *Machoires* & de *Griffes*; je vous aſſure, Monſieur, que j'ai un très grand reſpect pour lui, & que depuis longtemps je ſonge à trouver les moyens de donner quelques marques de ma gratitude a ce genereux Animal, qui prend ſi fort a cœur les intérêts de la Patrie. Après maintes deliberations ſur ce ſujet, je me ſuis réſolu à la fin, a compiler à ton honneur & gloire une Hiſtoire de toute ſon eſpece, en recueillant de tous les Auteurs les particularitez qui peuvent lui être avantageuſes. En exécutant ce deſſein je n'aurai pas le moindre egard pour tout ce qu'Eſope à debité ſur la *Gent Lionne*. Je le ſoupçonne fort ce *malin boſſu* d'avoir été un *Whig outré*, & un franc *Républiquain*: le moyen d'en juger autrement, quand on prend garde à la maniere, dont il s'acharne contre le Roi des Bêtes. Il n'y a rien qui me man-

manque, que du temps, pour faire voir, que tout ce que ce *Fabuliſte* nous debité ſur le chapitre de ce noble Animal eſt faux & *controuvé*, & peut-être qu'un jour je procurerai cette ſatisfaction aux juſtes Eſtimateurs du merite.

Les Auteurs de Romans ſont encore des Meſſieurs, pour l'autorité des quels j'aurai fort peu de reſpect. Ils paroiſſent tous nez, avec une antipathie invincible contre les *Lions*, & par tant où ils les rencontrent, ils ne leur donnent pas plus de quartier, qu'aux Geants. Il n'y a pas un ſeul Chevalier de la *Table ronde*, qui n'ayant autre choſe à faire ne rencontre auſſi-tôt, à point nommé, quelque *terrible Lion*, & qui ne le terraſſe dans un tour de main, ſimplement pour amuſer ſa valeur. Il ſemble à entendre parler ces Auteurs, que tout Chevalier errant ſoit en vertu de ſa profeſſion, en état de guerre avec ces bêtes eſtimables, & qu'il les haïſſe plus que choſe au monde, excepté ſeulement les *Dragons*. Pour moi, j'avouë franchement, que je ne crois point du tout toutes ces Hiſtoires là veritables, ſi elles l'etoient, il y auroit long-tems, que toute l'Eſpece des Lions ſeroit entierement detruite. N'ayez pas peur que j'oublie dans le recueil,

cueil, que je promets ici à vous, & au public, l'Hiſtoire d'*Androcle* ce fameux Eſclave fugitif, qui pour un leger bienfait reçut des marques de reconnoiſſance ſi eſſentielles d'un des plus terribles Lions de toute la Numidie.

DISCOURS CXVIII.

Frange, miſer, Calamos, vigilataque prælia dele
Qui facis in parva ſublimia Carmina cella,
Ut dignus venias Hederis, & imagine macra.
JUVEN.

Miſerable Poëte, qui encavé dans un triſte ſouterrain te caſſes la tête, pour en arracher des vers ſublimes, croi moi, jette tes plumes, & efface ces Batailles, qui t'ont coûté tant de veilles. Quel prix en attends tu? Quelques branches de lierre, & peut-être quelque Statue, qui te ſera vivre, quand tu ſeras mort de faim.

COmme l'Eſprit, ſelon l'Evêque de Rocheſter dans un de ſes Sermons, conſiſte dans une vivacité, & dans une étendue peu communes de l'imagination, on ne ſauroit le conſiderer, ſinon comme une qualité excellente, dont nous pou-

pouvons tirer de grands ſecours dans la recherche de la verité. Je donnerai aujourd'hui un peu plus d'étenduë à la reflexion de cet habile homme. Et je ferai voir que l'eſprit peut être d'un fort grand uſage dans le cours ordinaire de la vie. Cette faculté bien menagée eſt ſur tout très propre dans les jeunes gens, à gagner les bonnes graces de certains grands Seigneurs qui aiment l'honneur de leur de Pais, & qui font leurs efforts pour y faire briller une Erudition élegante, & polie. La connoiſſance que j'ai de cette prérogative de *l'Eſprit* me donne beaucoup de compaſſion, pour certains Auteurs naiſſans, qui ſe plaignent de la ſterilité d'un talent ſi agreable, & ſi digne d'être cultivé; comme je les ai pris ſous ma *tutelle*, & que ma fortune ne me permet pas de ſoutenir la leur par de puiſſans ſecours, je tacherai de tirer, du threſor de ma Philoſophie & de mon experience, de quoi corriger la malignité de leur ſort. Incapable de les ſecourir de mon bien, je les aſſiſterai de mes conſeils.

Selon moi un jeune homme, qui ne peut pas compter du moins ſur cinq mille francs de revenu, ne devroit jamais s'aſſervir, pour ainſi dire à *l'Eſprit*;

Il feroit bien de ne l'employer que comme un moien d'affermir ſa fortune. L'Eſprit eſt d'une utilité conſiderable dans toutes ſortes de Profeſſions; mais il faut le regarder comme un *Domeſtique*, & non comme un *Maître*. Qu'on s'en fie à la parole d'un homme, qui à long-tems vécu, & long-tems reflechi; l'ardeur qu'on ſe ſent pour la reputation dans la premiere jeuneſſe, perd ſa vivacité inſenſiblement, & d'ordinaire les idées d'une vie aiſée & commode effacent, dans l'âge viril, les images enchantereſſes de l'honneur & de la gloire. Ceux-là même, qui ont reuſſi egalement du côté de la gloire, & du côté de la fortune, regrettent, dans un certain âge, les badinages ſpirituels de leur jeuneſſe, & ouvrent leur ame à des occupations plus relevées, & plus ſolides. Cette verité eſt admirablement bien exprimée, par un Auteur, à qui, dans mon premier Volume j'ai tâché de rendre juſtice ſur ſes excellentes Paſtorales. Voici comme il parle ſur ce ſujet.

Vivacité d'eſprit agréable coquette
Je cherche loin de toi la ſageſſe diſcrette,

Ravi

Ravi de ſes appas, dans tes bras enchanteurs,
Jeune je poſſedois mille biens ſeducteurs.
Mais la Reflexion vient conduite par l'âge
Elle arrache mon cœur à ce plaiſir peu ſage
La Maitreſſe, *il eſt tems, doit vuider la maiſon*
Je vais me marier *à l'aimable Raiſon.*

Cette maxime de ſageſſe, fut confirmée dans mon eſprit, par une petite avanture, qui m'arriva il y a quelques années. Je rencontrai, en me promenant un de mes Amis, Marchand Drappier, qui ſe diſtingue des gens de ſa ſorte par ſa politeſſe & par ſa Lecture. Dez que nous nous fumes fait les complimens ordinaires, il tira de ſa poche un livre, où il me montra d'un côté pluſieurs *Apophtegmes*, & de l'autre pluſieurs petits *morceaux de Drap* de differentes couleurs. Je louai en homme, qui ſait vivre, les échantillons de l'un & de l'autre ſorte; ce qui lui fit tant de plaiſir, qu'il eut la generoſité de dechirer de ſon Livre, tous les feuillets remplis de *Sentences*, & qu'il m'en fit preſent de la maniere la plus généreuſe; mais avec beaucoup de ſageſſe, & de prudence, il garda ſes *échantillons de Drap*,

Drap, dont il pouvoit tirer une utilité plus ſolide.

Je ſuis perſuadé, que certaines particularitez de mon Hiſtoire ſecrette ne feroient que de foibles impreſſions ſur des jeunes gens trop portez à ſe bercer de magnifiques eſperances. J'aime mieux regaler mes ſpirituels Eleves de l'Hiſtoire d'un ancien Poëte Grec, qui ma été envoyée de la Bibliotheque du Roi de Fez, où elle ſe trouve dans un même Volume avec un vieux Manuſcript d'Homere, qu'un des Monarques de ce pais à ſu faire venir de *Conſtantinople*. J'ai traduit très ſoigneuſement la partie la plus intereſſante de cette Hiſtoire, & je conſeille de la lire avec attention, à tous ceux, qui pretendent vivre du revenu de leur eſprit.

Je ſuis né dans cette délicieuſe pleine, qu'on voit au pied d'une montagne de la Grece appellée le *Parnaſſe*; * Ma Mere lorſqu'elle etoit enceinte de moi ne rêvoit, qu'à des Lauriers, & quand j'étois encore au berceau, tout un Eſſain d'Abeilles ſe jetta ſur mon viſage, ſans me faire le moindre mal; on en augura qu'un jour je ſerois un grand hom-

* C'eſt une Hiſtoire Allegorique de la vie de l'Auteur lui-même.

homme, & les eſpérances que mes Parens fonderent là-deſſus, furent bientôt confirmées, par les marques d'eſprit & de vivacité, que je donnois dez ma premiere Enfance. Il ſeroit inutile d'entrer ici dans un detail des avantures puériles, qui m'arriverent juſqu'à l'âge de vingt ans; je les paſſe ſon ſilence, pour dire, que par venu à cette fleur de la jeuneſſe je commençai à être ſuſceptible de deſirs amoureux. Je conçus une vive tendreſſe pour une jeune beauté, avec la quelle j'avois vecu dans un commerce auſſi familier, qu'innocent, & cette Intrigue fut bientôt le ſujet général de la converſation de tout nôtre Bourg. Cette Paſſion s'empara tellement de toutes les facultez de mon ame, que je negligeai abſolument toutes mes affaires, & même le ſoin de ma fortune; On eut beau m'offrir la fille de (a) *Machaon le Medecim* tres riche Heritiere, & celle d'un (b) *fameux Orateur Grec*, à qui il étoit facile de me faire parvenir aux premieres dignitez, je refuſai ces deux partis conſidérables, & je fis le vœu témeraire & précipité de vivre; & de mou-

(a) *L'Etude de la Medecine.*
(b) *L'Etude du Droit.*

mourir avec la * charmante *Polyhymnie*; c'étoit-là le nom de ma Maitreſſe.

En vain mes Parens me remontrerent que la nobleſſe de cette Fille, qui tiroit ſon origine des Dieux, étoit incapable d'étendre les bornes de ma fortune, & qu'elle ne poſſédoit pas un pied de terre, excepté un joli Jardin & une agréable Cabane faite de branches toujours vertes. En vain me repreſentoient-ils, que quand elle gagneroit un certain Procès touchant le Sommet du Parnaſſe, dont tant d'autres prétendent être les Proprietaires, je n'en ſerois pas plus riche; puiſque c'étoit un terroir auſſi ſterile en fruits que fertile en fleurs; je n'écoutois que ma paſſion pour *Polyhymnie*, & je croyois qu'en la poſſedant je poſſedois l'aſſemblage de tout ce qu'il y a au monde de deſirable! Mon obſtination navra le cœur de ma Mere, & il n'y a que trop d'apparence, qu'elle hâta ſa mort. Mon Pere la ſuivit au tombeau, peu de tems après.

Me voilà en Liberté, &, en dépit d'un grand nombre de Rivaux, Amant favori, & Poſſeſſeur de ma Maîtreſſe. Nos amours étoient répandus par tout le Païs, & tous ceux qui voyoient l'objet

* *Le Bel Eſprit.*

jet de ma tendreſſe, étoient ravis de ſes charmes, & m'envioient le bonheur d'en jouïr; Nous nous mîmes d'abord à vivre d'une maniere ſplendide & magnifique; j'étois perſuadé, que c'étoit-là mon veritable intérêt, & que cette ſomptuoſité étoit néceſſaire pour ſoûtenir ma réputation, & pour conſerver la beauté de ma Maîtreſſe, qui devoit, ſelon moi, m'élever au premier jour à quelque poſte éclatant. Je me flatois encore de voir bien-tôt ma maiſon remplie de preſens conſiderables, que j'attendois de tous les Grands de mon Païs, comme un tribut dû à mon merite; j'étois ſi fier des appas de ma Maîtreſſe, que je me faiſois un plaiſir de l'expoſer aux yeux de tout le monde, & je me rendois même *fâcheux* & importun à mes Amis, en parlant ſans relâche de toutes ſes beautez differentes. Elle avoit elle-même une ſi haute opinion de ſes charmes, & de ſa maniere de les faire valoir, qu'elle ne ceſſoit jamais de demander à toutes ſes Compagnes, ce qu'elles penſoient de ſes attraits, & de ſa parure. Si quelqu'une d'entre elles y trouvoit la moindre choſe à redire, ma Maîtreſſe altiere la traitoit d'abord d'*envieuſe* ou de *Femme ſans goût*, & elle la tour-

tournoit en ridicule dans toutes les Compagnies. Elle brilloit ſur-tout par deux rangées de * dents parfaitement belles, qui ne paroiſſoient jamais mieux à leur avantage, que quand elle étoit en colere; auſſi s'y mettoit-elle fort ſouvent pour les moindres raiſons, ſimplement afin de montrer les dents au premier venu. Par cette conduite imprudente, il arriva non ſeulement, que nous dépenſâmes tout ce que nous avions au monde, mais encore, que nous perdîmes tous nos Amis. Je me trouvai ruïné ſans être plaint d'ame qui vive, & tout le monde diſoit, que je n'avois que ce que je meritois, puiſque j'avois été aſſez inconſideré pour me livrer entierement à une créature ſi impertinente & ſi capricieuſe.

Tous ces diſcours n'étoient pas capables de diminuer la tendreſſe, que j'avois pour elle, & ils ne m'arracherent que des exclamations contre l'injuſtice, & contre l'aveuglement des hommes. D'ailleurs le moyen de rompre avec mon aimable Enchantereſſe! J'avois pluſieurs Enfans d'elle, & je ne pouvois que ſouhaiter d'en avoir davantage; parce que le dernier me paroiſſoit toûjours

* *La Satyre.*

jours le plus beau. J'étois tellement fier de leur prétendu merite, qu'un grand Seigneur m'ayant offert une ſomme conſiderable, pour avoir la ſatisfaction d'être le Parain d'un d'entr'eux, je le refuſai tout net de la maniere la plus dédaigneuſe.

Cependant il falloit vivre, & le vent de l'orgueil n'eſt pas un mets fort nourriſſant. Ce n'eſt pas tout; ma Maîtreſſe ne vouloit pas entendre parler de retrancher la moindre choſe de ſes grands airs, & il falloit un argent terrible pour les ſoûtenir; afin de fournir à tous ces differens beſoins réels & imaginaires, elle me mena à la Ville * d'Athenes, où elle me fit jouer cent perſonnages differens, pour gagner quelque choſe; quelquefois elle m'habilloit à l'antique, me mettoit un Diadême ſur la tête, & me forçoit à amuſer une grande populace par des déclamations pompeuſes, & par un galimathias magnifique, qu'elle appelloit le langage des Dieux; d'autrefois elle me pouſſoit à rouler les yeux, à jetter une épaiſſe fumée de la bouche, & à invoquer les Divinitez du Ciel & de l'Enfer, en un mot à affecter une certaine Freneſie, que les Atheniens

* *Londres.*

nomment le Pindariſme. Souvent encore elle me mettoit une Houlette à la main, & me perſuadoit, que le Galetas, que nous habitions, étoit une Vallée d'Arcadie. Quand elle vit, que tous ces projets ne répondoient point à ſon attente, elle fit courir le bruit tantôt que j'étois un * *vieux Aſtrologue*, tantôt, que j'étois un † *homme muet*, tantôt que j'étois métamorphoſé en § *Lion*, & ces dernieres inventions eurent plus de ſuccès que tout le reſte.

On ſera ſurpris ſans doute d'apprendre que j'aye pu trouver le moyen de m'affranchir d'un eſclavage ſi rude, & de ſecouer un joug, dont je ne connoiſſois pas moi-même la peſanteur. Mais on ceſſera de s'en étonner, quand on ſaura que pendant une de ces trois dernieres métamorphoſes je fus aſſez fortuné pour faire connoiſſance avec une Dame appellée *Sophie*, dont les charmes ſupérieurs me refroidirent tout d'un coup pour mon ancienne Maîtreſſe. Dès qu'on vit que je ne lui faiſois plus ma cour avec mon aſſiduité ordinaire, on publia dans le monde, qu'elle étoit laſſe de moi, & qu'elle m'avoit planté là; mais ces Calomniateurs furent bien-tôt réduits

* *Le Jaſeur.* † *Le Spectateur.* § *Le Mentor.*

réduits au ſilence, & couverts de honte par mon mariage formel avec l'adorable *Sophie*, qui eut aſſez de grandeur d'ame pour n'être jalouſe en aucune maniere de l'ancien objet de ma paſſion. Elle voulut bien ſe ſervir de l'aimable *Polyhymnie* comme de ſa Fille ſuivante, & celle-ci devenuë plus ſage & moins altiere, n'a pas dédaigné depuis ce tems-là d'employer toute ſon adreſſe à habiller mon épouzée, & à relever ſa beauté par une parure ingenieuſe & bien ménagée.

DISCOURS CXIX.

——— Pacis mala: ſævior armis
Luxuria incubuit victumque ulciſcitur.

Ce ſont les ſuites funeſtes de la Paix. La volupté & le luxe nous attaquent, & vangent ceux, que nous avons vaincu.

ME trouvant forcé aujourd'hui de vaquer à quelque affaire domeſtique, je donne un plein-pouvoir à mon Imprimeur, d'ouvrir le treſor de mon *Lion*, & d'en tirer ce qu'il croira le plus utile au Public. M. *Button* eſt autoriſé par celle-ci, à donner à mon dit

Imprimeur un libre accès au dit *Lion*, juſqu'à ce qu'il reçoive de ma part des ordres contraires; & la preſente lui ſervira de décharge.

En vertu de l'ordre ci-deſſus, le Lion a été ſoigneuſement examiné, & les deux papiers ſuivans qu'on a trouvez ſur lui, ont été jugez dignes d'être communiquez au Public.

LETTRE.

MONSIEUR,

Je ſuis Tuteur d'une jeune Heritiere, & je veille ſur ſa conduite avec tout le ſoin imaginable, de peur que le pied ne lui gliſſe dans cet âge ſcabreux. Vous voyez la conformité qu'il y a entre nos Charges & nos ſentimens, & cela ſeul doit être un puiſſant motif pour vous porter à m'écouter favorablement. Par la maniere dont vous parlez de Votre *Brillante* & de vos autres Eleves femelles, il m'eſt facile de juger que vous connoiſſez parfaitement bien les difficultez qu'il y a à détourner une jeune Fille d'un divertiſſement, pour lequel elle ſe ſent une forte inclination; juſqu'ici

je

je l'avouë, ma Pupille a été fort traitable pour une Fille, qui aura bien-tôt quinze ans, & qui ſait qu'elle doit jouïr un jour d'une groſſe fortune; mais depuis deux ou trois jours elle n'eſt pas connoiſſable? Le Chevalier *Furluquet* lui a tellement échauffé l'imagination des Maſquarades du dernier Bal du Duc d'A...d, & ſelon ſa vivacité ordinaire il en a fait une peinture ſi brillante, qu'elle en eſt toute éblouïe, & qu'elle ne ſauroit penſer à autre choſe. Elle brûle d'envie d'y aller, & je ne ſai comment m'y prendre pour réſiſter plus long-tems à l'importunité de ſes ſollicitations. Depuis ce malheureux jour je l'ai ſurpriſe pluſieurs fois occupée à mettre tous ſes habits en piéces, pour en compoſer quelque habillement extraordinaire, & j'ai eu bien de la peine à lui arracher à la fin ſes impitoyables ciſeaux. Cette affaire m'embaraſſe prodigieuſement, mon cher Monſieur, je voudrois tranquilliſer l'eſprit de la pauvre Enfant, & cependant je n'ai aucune envie de la hazarder toute ſeule dans cette mer de tentations. Je n'ai rien négligé de ce que j'ai cru capable de la détourner d'un ſi funeſte deſſein? Je lui ai repreſenté, que c'eſt ſous le maſque,

que le Diable a attaqué la *credulité d'Eve*, & que c'eſt une veritable maſquarade, qui a privé nos premiers Parens de la Félicité du Paradis. Mais elle ſe moque de toutes mes raiſons ; elle n'eſt pas moins dominée de la curioſité que le fut jadis notre premiere Mere, & comme elle, elle hazardera le paquet, ſi je la laiſſe faire. J'en appelle à votre raiſon, & à votre grande expérience, ſage Mentor, à quoi tendent ces Aſſemblées nocturnes, qu'à donner un fort dangereux tour à l'imagination d'une jeune Fille ; déja il eſt certain, que le déguiſement eſt un préſervatif infaillible contre la modeſtie, & contre la honte. Sous le Maſque un Petit-Maître croit pouvoir dire toutes les ſottiſes qui lui viennent dans l'eſprit, & ſous le maſque une Belle s'imagine avoir le privilege d'y prêter l'oreille. Elle avale le poiſon avec autant de plaiſir, que le Galant effronté en trouve à le lui verſer. Il eſt probable d'ailleurs que les Dames ſe perdent elles-mêmes dans leurs ajuſtemens bizarres, & qu'entrant dans un faux caractere, elles ſe permettent, ſans y penſer, des choſes très indignes de leur caractere veritable. Dès qu'une Fille ſe voit Laitiere, elle peut ſans conſéquen-

ſéquence permettre qu'on lui donne la *Cotte-verte*, & quand elle eſt Bergere, rien ne l'empêche de ſe coucher ſur un lit de mouſſe avec un aimable Berger. Malheureuſement dans le tems qu'elle jouë ſon rolle d'une maniere ſi naturelle, elle peut tellement ſe livrer aux ſentimens que lui inſpirent ſes habits Romaneſques & les fleurettes de ſon Paſteur, qu'elle ne ſonge à ce qu'elle eſt réellement, ſinon lors que la Comedie eſt pouſſée juſqu'au dernier Acte.

Conſiderez, je vous conjure, une Fille dont l'imagination eſt encore neuve dans le tumulte brillant d'un Bal de cette ſorte; le feu d'un petillant Vin de Champagne met tous ſes eſprits dans une fermentation extraordinaire. Son cœur s'épanouït, & ſe dilate par la *gayeté attractive*, qui eſt répanduë ſur tout ce qui l'environne; une Muſique touchante, & flateuſe verſe dans ſon ame une douce & tendre langueur; ajoûtez y l'impreſſion, que font ſur elle tant de corps bien faits, qu'un mouvement réglé & agréable place dans les attitudes les plus avantageuſes & les plus variées. Voilà la jeune perſonne toute concentrée dans le plaiſir; elle s'y perd, elle s'y oublie; ſa pudeur, ſa vertu, ſa

raiſon, tout s'endort dans les bras de la volupté; rien ne veille ſur elle; jugez ſi dans ce *moment critique*, les moindres attaques ne ſont pas plus que ſuffiſantes pour triompher d'elle. Ne ſouffrez pas, Monſieur, que nos Belles ſoient plus long-tems expoſées à des dangers ſi terribles, dictez à votre Lion les rugiſſemens les plus épouvantables contre des Aſſemblées ſi pernicieuſes; je crois tout de bon, que c'eſt le ſeul moyen d'en détourner ma pauvre Pupille, qui eſt naturellement fort craintive, & que depuis ſon Enfance on a porté par la peur à faire ſon devoir. Peut-être trouverez-vous auſſi votre propre compte à faire rugir votre Lion le plus fort qu'il pourra contre de pareils deſordres; ſongez que vous avez de jeunes Filles ſous votre Tutelle, qu'elles ſont de la même pâte que les autres, & que ſi elles ne courent pas encore après la nouveauté dangereuſe de ces plaiſirs bruyans, il n'y a pas d'apparence, que leur raiſon tienne long-tems bon contre la curioſité qui eſt ſi naturelle à leur Sexe. Il s'agit ici de travailler à votre propre repos & au mien, de garantir la vertu de tout le beau Sexe, des plus dangereuſes attaques, & de rendre un ſervice

vice important à toutes les Meres vertueuſes.

Je ſuis, &c.

AUTRE LETTRE.

MONSIEUR,

Ayant prevu que la ſecte des *Evites* pourroit bien s'établir dans ce Royaume, & que par conſequent les feuilles de Figuier deviendroient fort à la mode, j'ai loué un petit champ, dont le terroir eſt fort propre pour ces ſortes d'Arbres, & je vois avec plaiſir, qu'ils y croiſſent que c'eſt un charme. Je vous conjure, Monſieur, de favoriſer mon deſſein, & de faire ſavoir aux Dames, qui j'ai un aſſortiment tres curieux de feuilles de Figuier de toûtes ſortes; elles ſont du plus beau vert, qu'on puiſſe s'imaginer, d'un tiſſu délicat, & d'une varieté agréable cauſée par des fibres d'une grande fineſſe, qui les parcourent comme autant de *Meandres*; on voit ſur leurs extremitez comme une eſpece de broderie, qui paroit plûtôt un effet de l'art, que de la nature; en un mot il n'y a rien de

plus charmant. J'en ai d'*Eté* & d'*Hyver*; les premieres ſont extremement fraiches, & ſi minces, qu'elles ſont tout à fait tranſparentes. Les autres ont plus d'épaiſſeur, & par là elles ſont très propres à defendre le beau Sexe contre les injures de l'air. J'en ai encore de fort petites & de fort mignonnes, qui paroiſſent faites exprès, pour les petites filles, de maniere que je me trouve en état de ſatisfaire toutes les Dames de quelque goût, & de quelque condition quelles puiſſent être. Elles n'ont qu'à me venir trouver à l'enſeigne *d'Adam & d'Eve* prez du jardin de Cupidon. Si vous voulez bien avoir la bonté, Monſieur, d'inſerer cet avertiſſement dans vôtre feuille volante, je vous promets de faire preſent à vôtre chere Brillante de ce que j'ai de meilleur & de plus choiſi dans toute ma Boutique; puis qu'elle eſt vôtre favorite, je ne ſaurois mieux faire que de lui offrir les premices de mon Jardin; pour vous, Monſieur, ſi vous pouvez me procurer un bon nombre de Chalands pour mes feuilles, vous pouvez compter que mes figues ſeront à vôtre ſervice.

Je ſuis &c.

P. S. J'aurai bientôt une bonne quantité de belles feuilles de *Patience* enrichies aux extremitez de certains falbalas qui ont fort bon air. Elles conviendroit extremement aux Femmes & aux Filles ſuranées, à cauſe de deux excellentes qualitez qu'elles ont; la premiere eſt de venir le mieux dans un terroir ſec; & l'autre d'être compoſées de pluſieurs peaux veloutées, ce qui les rend extremement douces & chaudes.

DISCOURS CXX.

Quis fuit horrendos primus, qui protulit enſes?
Quam ferus, & vere Ferreus ille fuit.

TIBULL.

Qui eſt-ce qui à le premier fait briller l'Epée?
Il falloit que ce fut un homme bien farouche,
un veritable homme de fer.

QUoi qu'il y ait une pointe aſſez platte dans le ſecond vers du Poëte Latin, le ſujet, qu'il me fournit ne laiſſe pas d'être tres ſerieux & d'une fort grande importance. Je traiterai aujourd'hui un article qui intereſſe le repos, & peut-être bien la vie

d'un grand nombre d'honnêtes gens d'une humeur pacifique, & qui ne demandent, comme l'on dit, *qu'amour & simpleſſe*. Il m'eſt venu des plaintes de tous les CAFFEZ de la ville touchant une race nombreuſe de jeunes gens, qui ont l'inſolence de ſe promener dans nos rues, en plein jour, à la face du Ciel & de la terre, avec des épées d'une longueur ſi exceſſive qu'elles jettent l'epouvante dans l'ame d'un grand nombre de *bons & loyaux* ſujets de ſa Majeſté. Il n'y a même rien de plus incommode pour les gens, qui ne ſont pas ſi faciles à emouvoir, que de rencontrer dans une ruë un peu étroite une demi-douzaine de ces ſortes de *Fanfarons* dont les brettes, quand une fois vous y êtes engagé, vous empêchent également d'aller en avant & de reculer.

Lors que M. Lizard le Theologien quitta pour la premiere fois l'univerſité, pour nous venir voir en ville, il ſe crut obligé en conſcience de laiſſer la *l'Ecolier*, & de ſe donner des airs auſſi Cavaliers qu'il étoit poſſible. Je m'apperçus de ſon noble deſſein, quand il me rendit la premiere viſite, par une barre de fer terrible, qu'il trainoit après lui, & qui le ſuivoit avec un bruit épouvantable

ble, lors qu'il deſcendoit les degrez. Sa Sœur *Annabelle* le guerit bien-tôt de cette fantaiſie, en lui diſant, que ſon épée étoit admirable & d'un grand ſecours quand il vouloit monter un Eſcalier, ou une Colline, mais qu'elle le ſoupçonnoit fort de l'avoir volé dans la Cuiſine de ſon College.

Mais revenons aux plaintes du Public, il eſt fort remarquable, que cette *Confrairie de la brette* ait pris naiſſance, lors de la *Suſpenſion d'Armes* & que ce corps ſe ſoit augmenté conſiderablement du côté du nombre & de la longueur dis épées, depuis la concluſion formelle de la Paix. J'ai entendu dire, que ces gens d'une bravoure mal placée, qui affectent un air militaire, dans la paix, & qui ont la valeur de ſe rendre épouvantables à leurs amis, & à leurs Concitoyens, ont reſolu de former une Societé ſous le nom de la *Cotterie Terrible*. On m'a dit même, qu'ils ſe flattent, d'obtenir la permiſſion de tenir leurs *Diétes* dans le grand Magazin d'Armes de la Tour. Là-deſſus je me ſuis fait une affaire de découvrir toutes les particularitez du projet formé par ces Fierabras, & par le ſecours de mon *Lion* j'ai trouvé

des informations, qui me mettent, à ce que je crois, en état de contreminer leur impertinent deſſein. Ce n'eſt pas tout il m'eſt tombé entre les mains, par un heureux hazard, une Copie de quelques articles fondamentaux de cette ſocieté future, dreſſez par trois de ſes *Matadors*, pour être propoſez à la premiere ſeance, qui ſe tiendra le premier de Janvier, à moins qu'on y mette empêchement; je m'en vais rendre ces articles publics, ſimplement, pour faire voir à ces Meſſieurs, que j'ai l'œil ouvert ſur leur conduite, & qu'ils tâcheront en vain de la derobber à ma vigilance.

1. La Coterie s'aſſemblera à minuit dans le grand Magazin d'Armes, (ſi l'on en peut obtenir la permiſſion,) le premier Mardi de chaque mois.

2. Le Preſident ſera aſſis ſur un tambour, au haut bout de la table, armé d'un Eſpadon, & ayant pour armes défenſives un Caſque, & une veſte de peau de bufle.

3. Le Préſident aura ſoin, que le plat capital ſoit toûjours un Paté de chair de Taureau cuit dans un *Bouclier* approprié exprez à cet uſage.

4. Les Membres de la Coterie ſe ſerviront,

viront, de Bayonettes, pour couper leurs viandes.

5. Chaque membre ſera obligé de manger, ſans quitter ſon Chappeau, ſon épée, & ſes gands.

6. Toute la Liqueur, qu'on boira ſera du *Punch* dont l'eau-de-vie ſera animée par quelques bonnes poignées de poudre à Canon.

7. Cette Liqueur ſera ſervie dans un mortier du premier Calibre.

J'ai vu la Semaine paſſée au caffé de *Button* un certain homme, qui ſelon toutes les apparences eſt un Membre de cette noble Societé. Il étoit aſſis vis à vis du Lion, à qui il paroiſſoit vouloir diſputer l'honneur d'avoir le regard terrible. Sa taille n'étoit pas des plus grandes, mais il avoit dans toute ſon action quelque choſe de ſi vif & de bruſque, qu'à chaque fois qu'il ſe remuoit il ſembloit tomber en convulſion. Il portoit un chapeau large & roide à l'épreuve de la canne la plus forte, enrichi d'un bord d'or de trois pouces tout au moins, & retrouſſé à la dragonne. Ce Chapeau effrayant étoit enfoncé dans une Perruque noire très moderement friſée, & ramaſſée, près des oreilles, dans deux nœuds épais. Son habit étoit court &

tres

tres riche en galon d'or découſu; ſes narines & ſa levre de deſſus étoient couvertes d'une groſſe croute de tabac, qui relevoit merveilleuſement ſon air breteur. J'eſprois d'abord que les amis de ce Cavalier étoient trop ſages, pour lui confier des armes, mais je fus bien-tôt détrompé là-deſſus; en le voulant examiner par en bas je lui vis une *Rapiere* d'une taille furieuſe; Elle lui pendoit negligeamment au deſſous du genouil gauche accompagnée & embellie de deux houpes d'or, qui lui tomboient juſques ſur le Soulier.

J'avouë que la valeur de ces Meſſieurs les *Epouventables* m'eſt terriblement ſuſpecte; je leur demande pardon, ſi je ne ſaurois m'empêcher de croire, qu'une longue épée, & un Chapeau *retrouſſé à la Diable* ſont la livrée ordinaire & le deguiſement favori d'un cœur lâche; ces gens ne veulent faire peur aux autres, que parce qu'ils les craignent; ce n'eſt qu'à cauſe qu'ils tremblent, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour inſpirer de la frayeur à tout ce qui aproche d'eux, & ils ne paroiſſent dangereux, que pour ſe mettre à l'abri du danger. Ils ſont dans l'état de ſimple nature, où chacun doit craindre tout le monde.

Si

Si l'on pouvoit penetrer dans leurs cœurs, on y trouveroit peut-être un grand desir de s'armer de pied en cap, & l'on verroit qu'ils ne s'y hazardent, que de peur de trop faire connoitre leur exceſſive poltronnerie.

Un brave homme ſeroit faché de porter des armes capables de lui donner le moindre avantage ſon ſur prochain, il met ſa gloire à ne point craindre, & à n'être point craint.

Je me ſouviens d'avoir vû dans mes voyages une Comedie, où la rare poltronnerie d'un *Capitan* excitoit mille éclats de rire dans tout le Parterre; mais la ſcene qui paroiſſoit la plus divertiſſante étoit celle, où armé d'une Brette, qui alloit d'un bout du Theatre à l'autre, il fut mis en fuite par un petit homme, qui n'avoit que quatre pieds de hauteur & dont l'Epée étoit à peine longue de deux. Le ſouvenir de cette farce me rappelle à l'eſprit ce que j'ai lu quelque part d'un Roi d'Arabie; ayant montré à ſes Courtizans une très riche épée ils dirent unanimement, qu'elle n'avoit d'autre defaut que d'être trop courte; Mais le fils du Prince ne fut pas de leur avis; il ſoutint que jamais Epée n'étoit trop courte pour un brave homme, puis qu'il

qu'il n'avoit qu'à faire un pas de plus pour la rendre assez longue.

J'ajoûterai à cette remarque qu'il n'y a point d'armes assez longues pour un poltron, qui ne se croira jamais en sûreté tant qu'il verra la pointe de son Ennemi; qu'y a-t-il de plus naturel par conséquent que de conseiller aux gens, qui ne sont courageux qu'à une certaine distance, & qui ne laissent pas d'aimer leur réputation, de réduire leurs rapieres à un volume plus commode, & en même tems plus propre à leur faire honneur.

DISCOURS CXXI.

Sua cuique est animi cogitatio,
Colorque privus. ——— ———

PHÆDRE.

Chacun a son tour d'esprit, & son air particulier.

ON a remarqué que nos Compatriotes de quelque rang, condition, ou profession qu'ils puissent être surpassent en bon-sens, les Sujets de tout autre Etat, qui sont du même rang, de la même condition, & de la même

même profeſſion; je croi que cette obſervation paroîtra auſſi juſte que naturelle, à ceux qui ſans prévention voudront bien nous mettre en parallele avec les autres Peuples. Cependant, quoique notre Nation ſoit en général ſi ſenſée il eſt très certain, qu'à peine voit-on parmi nous un ſeul homme doué de quelque genie, qui n'ait un tour d'eſprit particulier, des manieres qui lui ſoient propres, & une humeur originale; de là vient que nos Comedies ſont enrichies d'une plus grande varieté de caracteres, que celles qui dépeignent les mœurs de tout autre Peuple. Il eſt certain même que dans les Maſquarades, qu'on a vû depuis peu dans cette Ville, quoi que ce fuſſent des nouveautez pour nous, on a remarqué que l'invention a été pouſſée plus loin, qu'on ne la porte d'ordinaire dans les Païs, où l'on eſt accoûtumé à ces ſortes de plaiſirs, dès l'Enfance.

C'eſt dans cette Nation, & dans cette Nation ſeule, qu'on voit le même degré de genie, les mêmes vertus, & les mêmes défauts ſe montrer chez différens individus humains ſous des faces entiérement differentes. De là vient, qu'il eſt auſſi difficile aux Etrangers de par-

parvenir à une exacte connoiſſance du naturel des Anglois, qu'il l'eſt à tous les Peuples de la Terre d'apprendre parfaitement la Langue Chinoiſe, où chaque mot s'écrit dans un Caractere qui lui eſt particulier. Je ne ſaurois mieux donner une idée de cette varieté, qui eſt remarquable dans l'humeur de mes Compatriotes, qu'en la comparant à ce que les François appellent le *Goût* du terroir dans les Vins ; Phraſe par laquelle ils expriment ce goût diſtinctif, que les Vins contractent de la differente nature des terres, quand même le raiſin ſeroit cueilli ſur des rejettons d'une même Vigne. Ce Caractere National ſe fait ſentir chez nous, dans tous les rangs, depuis les perſonnes de la premiére qualité & de la plus grande politeſſe, juſqu'au petit Peuple le plus ignorant, & le plus groſſier. A peine y a-t-il un Artiſan parmi nous, qui par un tour d'eſprit ſingulier, & par quelque humeur, qui lui eſt abſolument propre ne ſe diſtingue des gens de ſon métier, & de toute la multitude, que la Fortune a placée au niveau de lui. Nous avons un revendeur de *Charbon* qui de deux Notes, qui font ſon *cri ordinaire* eſt monté à une connoiſſance par-

parfaite de la Muſique, & qui donne ſouvent des Concerts chez lui, pour divertir ſes amis & ſes voiſins. On découvre chez certaines perſonnes de la plus baſſe populace, que nous appellons les *Chiens à grand collier*, & qui exercent une eſpece d'empire ſur les gens de leur ſorte, un fond inépuiſable de traits railleurs, & de penſées originales. Les Mendians même ont ici leurs biſarreries d'imagination particulieres; il y a quelque tems qu'un de ces éloquens Perſonnages tout en guenilles me ſuivit le long d'une grande ruë, en faiſant tous ſes efforts pour me toucher par ſa Rhetorique; entre autres traits, qu'il décocha contre ma bourſe, il me dit du ton le plus plaiſant; *Un demi-ſol ſeulement Monſieur, un Liard ſeulement, mon très cher Monſieur, & tout pauvre que je ſuis je prendrai la liberté de prier le bon Dieu pour vous.*

Quoi que ce goût ſingulier, qui caracteriſe ici preſque chaque perſonne, nous faſſe conſidérer par les autres Peuples, comme des gens fantaſques, il eſt certain qu'il fournit une grande varieté à nos divertiſſemens, & qu'il diverſifie nos converſations par des agrémens, qu'on chercheroit en vain dans tout autre

autre Païs. M. le Chevalier Temple dans ſon Eſſai ſur la Poëſie tâche de développer les cauſes de cette varieté d'humeurs qu'on remarque chez les Anglois, & voici comme il s'y prend.

„ Elle peut avoir ſa ſource dans la „ fertilité du Païs, dans l'inégalité du „ Climat, & dans la douceur du Gou„ vernement, qui permet à chacun d'a„ dopter les opinions qu'il veut, & de „ ſe déclarer pour la Faction, qui con„ vient le plus avec ſes maximes, ou „ avec ſon intérêt. Je crois bien que „ d'autres Peuples naiſſent avec les mê„ mes diſpoſitions; mais ils les détrui„ ſent à la fin, par la neceſſité, où ils „ ſont de les déguiſer; de toutes ces „ cauſes réunies, nous vient ce nombre „ prodigieux de *gens originaux*, qui „ oſent paroître à découvert ce qu'ils „ ſont. Nous avons plus de caracteres „ differens que les autres Nations, par„ ce que chacun ſuit ici librement ſes „ penchans, & ſes caprices, & qu'il „ s'en fait un plaiſir, & même une „ gloire. Dans d'autres Païs où les „ Habitans ſont généralement pauvres, „ eſclaves, & forcez à un travail rude, „ leurs manieres, & leur conduite ſont, „ pour ainſi dire, tout d'une piéce;

„ ils

„ ils ſuivent les exemples de leurs Maî-
„ tres, auſſi-bien que leurs ordres, ils
„ les imitent dans les manieres avec la
„ même exactitude, dont ils leur obéiſ-
„ ſent par rapport aux Actions. C'eſt
„ par-là qu'il y a de vaſtes Etats, dont
„ tous les Sujets paroiſſent avoir été
„ jettez dans un même moule, ou cou-
„ pez après le même Patron; ils paroiſ-
„ ſent tous régler leur conduite ſur les
„ mêmes maximes; ils ſe reſſemblent
„ tous en habits, en coûtumes, en
„ tour d'eſprit, en expreſſions; s'il y a
„ un moyen de les ranger en deux claſ-
„ ſes differentes, ce ne ſauroit qu'être
„ en ces deux générales, *le Peuple*, &
„ la *Nobleſſe*; mais alors tout ce que
„ j'ai avancé de la Nation en général
„ eſt du moins exactement vrai à l'é-
„ gard de chacun de ces deux *ordres*.
„ Il régne encore une autre ſorte de
„ varieté chez nous, qui vient du Cli-
„ mat, & des diſpoſitions, qui en ſont
„ les effets naturels. Non ſeulement
„ nous differons plus les uns des autres,
„ qu'aucun autre Peuple, nous avons
„ encore une varieté prodigieuſe bor-
„ née dans chaque individu. Nous reſ-
„ ſemblons fort peu à nous-mêmes, ce
„ que nous devons à l'inconſtance de

„ l'air,

„ l'air, que nous reſpirons, & de la-
„ quelle ſeule il faut dériver pluſieurs
„ de nos autres qualitez, bonnes & mau-
„ vaiſes.

Je ne puis que ſouſcrire à l'opinion de ce grand Homme; il eſt ſûr, qu'il n'y a point de Païs dans l'Univers, ou, comme dans le notre, chaque homme, riche ou pauvre, oſe avoir un caractere à part, & le découvrir en toute occaſion. Je ne doute pas que ce ne ſoit cette liberté, & cette maniere de vivre affranchie de tout ce qui peut gêner les hommes, qui contribuent le plus à produire ce grand nombre de Genies diſtinguez, qui brillent parmi nous dans les Arts, & dans les Sciences utiles & agréables. On en doit attendre encore naturellement un autre avantage, qui n'eſt pas moins conſiderable. Cette diſpoſition noble & genereuſe dans un Peuple ne peut que nourrir chez lui une averſion invincible pour la ſervitude, & entourer ſa liberté d'un rempart imprenable. Tant que l'eſprit empruntera chez nous mille goûts differens, de mille humeurs differentes; tant que chacun ſe piquera d'avoir ſa maniere propre de penſer, de parler, & d'agir, il ne faut pas craindre que la Nation ſe ſoû-

ſoûmette à un Prince élevé dans les principes du Deſpotiſme, & beaucoup moins, qu'Elle prenne en échange d'une Religion raiſonnable les abſurditez ridicules du Papiſme.

DISCOURS CXXII.

Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis.
HOR.

Les loix ne ſont pas faites pour lui, ſon droit c'eſt ſon Epée.

PArmi les Lettres que je me ſuis attiré par mon Diſcours ſur les *Brettes*, il y a un Billet, dont je ne ſai que penſer. J'ignore ſi j'y dois trouver le badinage d'un railleur, ou le reſſentiment ſérieux d'un Fat, dont la colere s'évapore d'une maniere impertinente. Dans quelque jour qu'on voudra le conſiderer, il pourra divertir les Lecteurs, & je vai le leur communiquer d'autant plus volontiers, que celui qui me l'écrit fait voir dans un *Poſtſcriptum* qu'il le ſouhaite.

VIEUX PENARD,

VOs cheveux gris vous dérobberont pour cette fois à ma juſte colere, mais ſoyez averti de n'y plus retourner, ſi vous ne voulez pas voir punies avec la derniere rigueur les railleries temeraires, par leſquelles vous oſez deshonorer la dignité des longues Epées. Prenez garde à vous; nous ſavons *atteindre de loin* nous autres ferrailleurs. Et vous êtes aſſez vieux pour ſavoir, *qu'il eſt dangereux de badiner avec des armes*. J'avouë que nous autres *Batteurs de fer* nous ſommes d'aſſez mediocres *railleurs*; mais nous ſuppléons par la *pointe*, à ce qui nous manque du côté de *l'eſprit*. Ceux qui voudront preſcrire des Loix à nos *Rappieres*, & les renfermer dans des bornes, n'ont qu'à prendre garde de ne pas ſervir de foureau à ce qu'ils y trouvent de trop. Je ne vous en dis pas davantage, ſongez que je porte une maitreſſe épée, & tremblez.

THOMAS RODOMONT.

Cette maniere comique d'accabler de menaces un bon vieillard comme moi, me

me paroit ſupportable, tant qu'elle n'ira pas plus loin, & qu'elle paroitra plus propre à divertir mes amis, qu'a m'effrayer. Mais puiſque le ſpirituel Monſieur *Rodomont* m'attaque par des quolibets & par des Proverbes je veux bien faire un petit aſſaut avec lui, & lui pouſſer quelques bottes avec les mêmes armes. *Qu'il ſache donc que tel qui menace a grand peur, que qui menace précautionne*, que les *vieux oiſeaux ſe moquent de l'Epouventail, Beaucoup de bruit & peu de beſoigne, il y a loin de dire à faire.* Ayant donné de cette maniere ſon fait à ce *mangeur de petits Enfants*, je vai montrer au Lecteur *le revers de la medaille*, dans la Lettre que voici.

MONSIEUR.

Je ſuis le plus infortuné de tous les hommes, ſi vôtre puiſſante protection ne me tire d'affaire, Elle eſt bien duë à un homme comme moi, qui depuis ſix mois a fait au peril de ſa vie tous ſes efforts pour mettre les petites épées à la mode par ſon propre exemple; ce n'eſt pas tout, Monſieur, j'ai diminué la mienne de jour en jour, pour gagner

les honnêtes gens *pouce après pouce*, & pour les engager à la fin à quitter les armes tout à fait. Voici le triſte cas où je me trouve; je fus aſſez imprudent hier au ſoir, pour entrer dans un Caffé de Petits Maitres, un peu échauffé de quelques bouteilles de vin, que j'avois aidé mes Amis à vuider. J'y vis un homme attaché à une Epée monſtrueuſe, qui traçoit autour de lui un cercle dans le ſable quand il ſe tournoit. En parlant avec chaleur, je fus aſſez malheureux pour avancer le doit de ſon côté, ſans penſer à mal, je vous le proteſte; cependant, le bourreau pretend que par ce geſte je l'ai affronté, & dans le moment même il vient de m'envoyer un Cartel. Je ſuis malade de peur, Mon cher Monſieur, & je tremble à la ſeule penſée de voir ſortir de ſa gaine cette brette formidable, qui m'a effrayé tout cachée qu'elle étoit dans le fourreau Ce ſanguinaire Maroufle me prie le plus civilement, & le plus obligeamment du monde de lui faire l'honneur de meſurer l'Epée avec lui. Helas, Monſieur, la mienne avec la garde incluſivement n'a pas plus d'un pied & demi. Je prends la liberté de vous l'envoyer dans ma boëte à Perruques, & je vous ſerai infine-

ment

ment obligé, ſi la vue de mes armes *piteuſes* vous inſpire aſſez de compaſſion pour moi, pour vouloir bien négotier mon accommodement avec mon terrible Ennemi. Faites-le, je vous en conjure; dépeignez-lui ſi bien ce qu'il y a de honteux dans ſon deſſein, qu'il rentre en lui-même, & ſauvez du même coup, la vie & la réputation de vôtre tres humble & tres obeiſſant ſerviteur.

JUSTE DE L'EGUILLE.

Réponſe.

MONSIEUR.

Vous verrez par celle-ci que j'ai reçu vôtre lettre, avec vôtre eſpece d'Epée renfermée dans une boëte à Perruque, qui lui ſert de ſecond fourreau. Je vois clairement par les dimenſions de vos armes, que vous ne ſauriez exercer vôtre courage que dans des bornes fort étroites. Feriez vous trop mal d'appareiller vôtre épée, & de donner le choix des deux jumelles à ce Breteur, qui paroit avoir ſi grand envie d'en découdre? Envoyez les lui toutes deux dans la même

boëte, & faites lui dire que vous lui donnez rendez-vous dans vôtre cabinet, & que c'eſt vôtre coûtume de vous battre toûjours *ſous la Clef*, parce que vous n'aimez point que vos petits duels faſſent bruit dans le monde ; peut-être trouverez vous cette propoſition un peu hardie, & vous craindrez d'être pris au mot : voici un autre expedient. Je lui ferai porter vôtre épée par mon Laquais avec ordre de lui dire, que vous avez la vûë un peu courte, que pour cette raiſon vous n'oſez pas vous ſervir d'armes plus longues, & que quelques pouces de vôtre épée dans ſon corps feront vôtre affaire tout auſſi bien qu'une aune entiere. Si cette démarche ne vous ſemble pas encore aſſez prudente, je lui ferai ſavoir de ma part, qu'il s'addreſſe à des épées de la taille de la ſienne, & qu'il s'en ſerve à cheval en guiſe de lance. S'il eſt homme d'honneur, cette raillerie ſuffira pour le rendre raiſonnable ; s'il ne l'eſt point, comme je ſuis aſſez porté à le croire, vous n'avez qu'à vous tranquilliſer fondé ſur la certitude des remarques, que j'ai faites touchant Meſſieurs les *Epouvantables*. Il me vient encore dans l'eſprit un autre biais, qui pourroit fort bien reuſſir ; vous lui enver-

verrez vôtre propre laquais, avec vôtre Epée; & une lettre, où vous lui ferez ſavoir, qu'ayant admiré au Caffé la magnificence, & la grandeur de ſon Epée, vous avez cru que c'étoit une pitié, qu'un Cavalier ſi brave ne fut pas entierement armé à l'Eſpagnolle, & que pour y ſuppléer vous prenez la liberté de lui faire preſent d'un *Poignard*.

DISCOURS CXXIII.

Primus hominum Leonem manu tractare auſus, & oſtendere manſuefactum Hanno & Clariſſimis Pænorum traditur.

PLIN.

On dit que Hannon ſorti d'une des plus-illuſtres maiſons de Carthage eſt le premier, qui s'eſt famliariſé avec des Lions, & qui a trouvé l'art de les apprivoiſer.

LA plûpart de mes Lecteurs ſont charmez de la promeſſe que mon Coreſpondant leur a faite de compiler une Hiſtoire de la *race Lionne*. Deja un grand nombre de gens d'Eſprit lui promettent leur ſecours pour ramaſſer des

materiaux de tous les Magazins d'Erudition tant ancienne que moderne, auſſi bien que des theſors cachez dans les manuſcripts des voyageurs.. Ce n'eſt pas tout; pour faciliter cette entrepriſe, pluſieurs perſonnes opulentes, ont promis de contribuer de tout leur pouvoir à faire imprimer cet ouvrage, par ſouſcription, avec toute la magnificence imaginable. Leur plan eſt de le donner in Folio, ſur du Papier Royal; enrichi d'un grand nombre de tailles douces gravées par les meilleurs maitres. Elles repreſenteront une varieté ſurprenante de Forêts, de Deſerts, de Roches, de Cavernes, & de Lions de toutes les Eſpeces, & dans toutes les differentes attitudes poſſibles. En un mot, le public n'aura jamais rien vû de ſi beau, de ſi bien executé, & de ſi digne d'embellir une Bibliotheque. Le ſujet vaut bien la peine auſſi, qu'on n'épargne rien à l'impreſſion de cette Hiſtoire. On a compoſé un grand nombre de gros volumes ſur des *Inſectes*, & ſur des *Reptiles*, & les Philoſophes ſe ſont engagez dans de grandes peines & dans d'exceſſives dépenſes, pour démêler par des *Microſcopes* la ſtructure, & les qualitez preſque imperceptibles de ces vils animaux;

maux ; n'eſt il pas naturel & raiſonnable, de donner du moins un *in folio du premier calibre* à un animal noble & magnanime, dont la mine Majeſtueuſe ſaute aux yeux ?

Ce ne ſont pas les ſeuls ſavants qui s'intereſſent dans la reuſſite de nôtre projet, voici une Piéce, qu'un Marchand de mes Amis m'envoye, pour être inſerée dans l'Hiſtoire future des Lions.

MONSIEUR.

Puis qu'un de vos Correſpondants s'eſt engagée de nous donner une Hiſtoire des Lions, dans laquelle ſelon toutes les apparences, il y aura un grand nombre de faits curieux & ſurprenants, je me ſens animé d'un déſir ambitieux de contribuer quelque choſe à l'éxecution d'une ſi belle entrepriſe. Si vôtre Auteur a réſolu de ranger les faits ſelon l'ordre des tems, je puis eſperer de fournir de la matiere pour une des dernieres pages, en lui communiquant une Rélation moderne, que j'ai reçûë l'an 1700. de celui-là même, a qui la choſe eſt arrivée.

Il y a environ ſoixante ans que pour éviter la Peſte, qui faiſoit de cruels ravages à Naples, le Chevalier *George Davis* Conſul de la Nation Angloiſe dans cette ville ſe tranſporta à Florence. Il eut un jour la curioſité d'aller voir les Lions du Grand-Duc. On lui en montra un entre autres prodigieuſement grand, & d'un naturel ſi terrible, qu'à peine avoit-on réuſſi, en trois ans de tems, à le domter. Dès que le Chevalier parut devant les grilles, qui entouroient cette Bête feroce, elle s'avança vers lui avec toutes les marques de joye, que le Chien le plus careſſant pourroit donner à ſon Maître. il ſe leva ſur les pates de derriére, & ſe mit à lecher la main du Conſul, qui la lui tendoit à travers de la Grille. Celui, qui gardoit les Lions, effrayé d'une temerité pareille fit tout ce qui lui étoit poſſible pour tirer le Chevalier de là, & il le pria à mains jointes de s'éloigner du plus fier animal qui fut jamais entré dans ce lieu. Il eut beau faire, bien loin de ſe retirer, le Chevalier voulut abſolument qu'on lui ouvrit la porte de la cage, & il pouſſa l'audace juſqu'à y entrer. Le Lion lui jetta d'abord les pieds ſur les épaules

les, & lui lécha le viſage; tantôt il ſe couchoit à ſes pieds, tantôt il ſautoit d'un bout de ſa cage à l'autre, tantôt il ſe mettoit à courir autour de lui, en un mot, il lui faiſoit toutes les careſſes imaginables, au grand étonnement de tous les ſpectateurs. Le Chevalier lui rendit careſſes pour careſſes, & après s'être embraſſez de la maniere la plus tendre, & la plus cordiale, ils ſe ſeparerent les meilleurs amis du monde. Le bruit de cette entrevûë ſe repandit bien-tôt par toute la Ville; & peu s'en fallut que le Chevalier ne paſſât pour un Saint dans l'eſprit de tout le peuple; le Grand-Duc lui-même, ayant entendu parler d'une particularité ſi extraordinaire, voulut voir le Conſul Anglois, & lui donna rendez-vous auprès de la cage même de ſon bon ami le Lion. C'eſt là que Son Alteſſe vit de ſes propres yeux, une choſe qu'il avoit crûë au deſſus de toute vrai-ſemblance; il pria le Chevalier de lui donner quelque éclairciſſement, ſur un Phénomene ſi extraordinaire, & voici comment le Conſul ſatisfit la curioſité de ce Prince.

Le Capitaine d'un Navire qui revenoit de Barbarie me donna ce Lion, lors

qu'il étoit encore fort jeune, & pendant quelques années je le laiſſois courir par la maiſon comme un Chien, dont il repreſentoit parfaitement la douceur & l'humeur careſſante ; mais voyant à la fin qu'il devenoit trop grand pour continuer à lui donner tant de liberté, je lui fis batir une cage dans ma Cour, & je ne lui permis d'en ſortir, que lors que je voulois moi-même le produire à mes Amis, pour leur faire admirer la bonté de ſon naturel. Cependant, il devint inſenſiblement plus féroce, & à l'âge de cinq ans il commençoit à badiner un peu rudement avec differentes perſonnes, qui eurent trop de confiance en lui. Il lui arriva même de faire ſentir ſes griffes à un homme, d'une maniere très ſanglante ; ce qui m'engagea à lui vouloir donner un coup de fuſil par la tête, pour prévenir le malheur d'être coupable moi-même des deſordres, qu'il pourroit cauſer à l'avenir. Je fus pourtant detourné de cette reſolution par un Ami qui dinoit alors avec moi, & qui me pria de lui en faire preſent ; je le voulus bien, & voilà tout ce que j'en ſai. J'ignore abſolument comment il eſt venu ici.

Le

Le Duc de Toſcane là-deſſus lui ayant demandé le nom de cet Ami, lui dit que c'étoit préciſément de ce même Gentilhomme, qu'il avoit reçû le Lion, dont il s'agiſſoit.

Je ſuis.

DISCOURS CXXIV.

Bonum eſt fugienda aſpicere alieno in malo.
PUBL. SYR.

Il eſt utile de voir dans les malheurs d'autrui les maux qu'il faut éviter.

DAns un de mes diſcoûrs precedents, j'ai fait ſentir le ridicule, qu'il y a dans la coûtume de s'ajuſter plus que d'ordinaire, dans les premiers mois qui ſuivent le mariage. Il ne ſera pas inutile à mes Eleves de l'un & de l'autre Sexe, que je donne un peu plus d'étenduë à mes réfléxions ſur la conduite des jeunes Mariez, & que je faſſe voir l'extravagance, dont ils ſe rendent coupables, en donnant tête baiſſée dans une magnificence exceſſive.

Auſſi-tôt que deux perſonnes de quelque rang ſe ſont unis par les nœuds de l'Hymenée, on les voit au *Cours* & dans toutes les Places publiques avec un équipage ſi brillant & ſi gai, qu'on prendroit chacune de leurs *Sorties* pour une Entrée publique. Dans l'eſprit des gens qui ont du bon ſens, & de l'expérience, rien n'eſt plus mal imaginé, que toute cette pompe. Ces Caroſſes à ſix chevaux, ces Livrées magnifiques, ce grand nombre de Domeſtiques inutiles, cette Maiſon ſuperbe, cette Table ſomptueuſe, cette riche Vaiſſelle, ces Habits brodez, ces Jupes de brocard, cette profuſion de Joyaux; toutes les parties de ce pompeux fatras en un mot paſſent chez les perſonnes judicieuſes pour autant de ſymptomes de folie dans les jeunes Mariez, & pour autant de prognoſtics infaillibles de leur miſere future.

Je me ſouviens d'un Gentilhomme, dont la maiſon étoit voiſine des Terres de Mylady Lizard; il jouïſſoit d'un revenu clair & net de cinq cens livres ſterling, & par ſa vie frugale, il avoit ſû amaſſer une bonne ſomme d'argent content. Pour ſon malheur il devint amoureux d'une Demoiſelle, qui étoit

la

la *Beauté par excellence* de tout le quartier; il lui fit la cour, il l'épouſa, & il crut que ſa poſſeſſion le rendoit le plus fortuné de tous les hommes. Pour faire voir à la Dame, juſqu'à quel point il l'aimoit, il voulut bien conſentir à la rendre miſerable auſſi bien que lui, & il donna dans toute l'extravagance, que la mode rend en quelque ſorte néceſſaire aux jeunes Mariez. Il a voulu ſoûtenir les grands airs par leſquels il avoit debuté, & dans l'eſpace de cinq ans il a été réduit à mourir de miſere dans la priſon, où il avoit été mis par ſes Créanciers; pour comble de malheur il a laiſſé une Femme & quatre Enfans, qui ſont devenus les fardeaux de la Paroiſſe.

Mon ami le Chevalier de *Clair-œil*, s'eſt conduit d'une maniere tout oppoſée; & il s'en trouve parfaitement bien. Tandis qu'il a vécu dans le Celibat il a frequenté les meilleures Compagnies, & il n'a rien épargné pour s'y diſtinguer par ſa dépenſe; il avoit quatre Laquais, & une Caleche avec quatre beaux chevaux, outre ſix chevaux de main. Son revenu fourniſſoit à cette maniere de vivre auſſi juſte, qu'il étoit poſſible, mais il étoit trop ſage pour aller

aller au delà ; & pour charger ſes Biens. A-peine eut-il épouſé la belle *Clarinde*, qui étoit une riche Héritiere, qu'il ſongea à réformer ſon train ; il congedia d'abord deux de ſes Laquais, ſon Caroſſe, & quatre de ſes chevaux de main, content de donner à ſa Femme une Chaiſe à Porteur. Avant le Mariage même, il ſe défit de ſes habits brodez & de ſes magnifiques dentelles. Il pouſſa la hardieſſe juſqu'à ſe marier en habit uni, & depuis ce tems il n'a ambitionné dans ſes habits & dans toute ſa maniere de vivre qu'une ſimplicité propre & commode.

Quand quelqu'un de ſes Connoiſſances lui demande la raiſon d'un changement ſi diametralement oppoſé à la mode, voici à peu près ce qu'il répond : *Lors que je vivois dans le Celibat rien ne m'étoit plus aiſé que de faire bien mon compte, & de me précautionner contre ma ruine. Mais la maniere de vivre, où je me trouve engagé à preſent, eſt ſujette à une infinité de cas imprévûs, & elle ouvre devant mes yeux une perſpective d'occaſions, de dépenſes éloignées, mais inévitables. La félicité, ou la miſere de ma poſterité future dépend vrai-ſemblablement de ma bonne ou de ma mauvaiſe œconomie,*

& je ne croirai jamais m'être acquitté des devoirs d'un ſage Pere de Famille, à moins que d'avoir ramaſſé pour trois ou quatre Enfans les moyens de vivre d'une maniere aiſée & honorable. Parbleu, Monſieur, lui répondit un jour un Petit-Maître, vous avez là une belle prudence de ſonger à faire la fortune de vos Enfans avant que de..... *Quand je n'en aurois jamais*, repliqua mon ami en l'interrompant, *il n'importe guéres, un homme de bien ne manque jamais d'Héritiers tant qu'il reſte quelques gens de merite au monde.*

Une maniere ſi circonſpecte de raiſonner, & d'agir, a été pour mon ami & pour ſon Epouſe une ſource inépuiſable de félicité. Le Mariage n'eſt pas un fardeau, qui les accable; ils ſe voyent deux Fils & une Fille, qui dans un grand nombre d'années d'ici ſentiront les heureux effets de la prudence d'un Pere ſi ſage, & ſi tendre.

Je me ſouviens avoir lû quelque part, que dans certains Quartiers de Hollande les Loix ordonnent à tous les Sujets, de planter avant leur Mariage un certain nombre d'Arbres, chacun ſelon ſes moyens, afin que ces Vergers & ces Bois ſoient entre les mains de la Répu-

blique

blique des gages qui l'aſſurent, que leurs Enfans auront de quoi vivre, ſans lui être à charge. Tout honnête homme, tout homme ſage devroit pratiquer quelque choſe d'équivalent, en retranchant à ſes nôces tous les frais exceſſifs, & en ſe roidiſſant contre l'impertinente coûtume de ſacrifier à une vanité ridicule ſon propre bonheur, & celui de ſa race future; j'ignore quelle ſatisfaction des nôces ſomptueuſes peuvent procurer à ceux, qui ſont le grand nombre dans ce qu'on appelle le beaumonde, mais pour moi je n'y aſſiſte jamais ſans la plus vive affliction; peu s'en faut que je ne répande des larmes ameres, quand je vois une Mariée toute glorieuſe de ſa honte ſe perdre dans ſes ajuſtemens, & ſe deshonorer par l'éclat de ces joyaux, qui éblouiſſent les yeux de l'Aſſemblée, aux dépens de ſa malheureuſe poſterité. Dans un ſiécle où cette extravagance eſt ſi généralement ſuivie, on ne ſauroit qu'admirer la ſingularité noble, qui brille dans la conduite de la jeune *Sophie*, dont les ſentimens charment tous ceux, qui ont quelque goût pour le vrai mérite. Peu de jours avant ſon Mariage ſon Amant lui dit, qu'il avoit réſolu d'employer un

un millier de livres ſterling à lui acheter des Joyaux, & qu'il la prioit de lui indiquer comment elle les ſouhaitoit. *Je vous ſuis bien obligée, Monſieur, de vos généreuſes intentions*, lui repliqua la Demoiſelle; *mais j'oſe vous ſupplier de vouloir bien les diriger d'une autre maniere. Ayez la bonté de me donner cette ſomme, & je tâcherai de la placer d'une maniere plus avantageuſe. Je ne ſuis pas fort entêtée de ces précieux Colifichets; leur poſſeſſion ne me rendroit pas plus heureuſe, & je ne croi pas que leur abſence ſoit capable de rien ôter à ma felicité. D'ailleurs j'aurois honte de m'étaler pendant quelques jours aux yeux des hommes avec des ornemens, dont il faudroit peut-être me paſſer dans la ſuite. Je vois même par la ſimplicité de vos propres habits, que le grand ajuſtement ne doit pas vous toucher beaucoup dans une Femme. Je ſerai bien-tôt vôtre Epouſe, & je ne veux m'habiller que pour vous, ſans ſonger jamais à conſulter le goût des autres; vous aimez une ſimplicité propre, & je me ferai une étude de me procurer toûjours un agrément ſi naturel.* Le Cavalier tranſporté de trouver à ſa Mariée un tour d'eſprit ſi excellent & ſi rare, lui preſenta quelques jours après la ſomme en queſtion

en

en eſpeces neuves, & il n'eut pas lieu de ſe repentir de ſa complaiſance. Elle acheta de cet argent une Annuité, du revenu de laquelle elle fait un joli preſent à ſon Epoux à chaque anniverſaire du jour de leurs nôces, pour lui marquer, par cette eſpece d'hommage annuel, la ſatisfaction qu'elle trouve dans leur heureuſe union. Elle en diſtribuë encore une bonne partie parmi ſes voiſins les plus neceſſiteux, & les plus gens de bien ; & du peu qu'il lui en reſte elle fait de petits dons à ſes chers Enfans.

DISCOURS CXXV.

—— Uratur Veſtis amore tuæ.

OVID.

Qu'il devienne amoureux de la beauté de vos ajuſtemens.

DAns un de mes Diſcours précédens j'ai fait tous mes efforts pour développer le Mechaniſme du Poëme Epique, & j'ai donné à mes Lecteurs la Recette ſelon laquelle on peut compoſer des ouvrages de cette importance, ſans que le Genie en ſoit un des ingrediens.

diens. Je traiterai aujourd'hui un ſujet d'une plus grande étenduë, & d'une utilité bien plus generale. Toutes mes reflexions rouleront ſur *l'ajuſtement* mis en paralléle avec la *Poëſie*.

L'*ajuſtement* eſt devenu une matiére tellement conſiderable, qu'on ne ſauroit la négliger, pour peu qu'on ait de la tendreſſe pour ſoi-même; c'eſt cette apparence exterieure, qui nous attire des civilitez & des reſpects; c'eſt elle qui prête du luſtre à chacune de nos actions, c'eſt elle qui nous ſert de *paſſe-par tout*, pour nous introduire dans les meilleures Compagnies, enfin c'eſt elle, qui fait le merite le plus brillant de nôtre Jeuneſſe Britannique.

Autrefois une opinion fort heterodoxe régnoit parmi les Gens de Lettres, qui s'imaginoient, que pour s'établir duëment dans le Caractere de Bel-Eſprit, il étoit d'une néceſſité abſoluë de mépriſer tout ajuſtement. Cette affectation peu judicieuſe affadiſſoit toute leur converſation, elle ôtoit la force à tous les termes, dont ils ſe ſervoient, & les rendoit incapables d'exciter l'attention d'une Compagnie femelle pour les meilleures choſes, qu'ils pouvoient dire. Ils avoient le chagrin de voir qu'à

qu'à leur barbe un Idiot bien habillé s'emparoit des oreilles des Dames auſſi bien que de leurs yeux, & qu'à chaque fadaiſe qu'il prononçoit il étoit honoré d'un ris applaudiſſant, qui le felicitoit de ſavoir ſi bien *ajuſter* ſes penſées.

Avant que d'entrer dans le détail de mon ſujet, je poſerai comme un principe inconteſtable, & appuyé de l'autorité de tous les Siécles, qu'il faut avoir du genie pour ſavoir s'habiller.

Le *genie*, comme l'on ſait, n'eſt point un effet de l'art, mais un don de la Nature. On le voit évidemment à l'égard de l'eſpece de *genie*, dont il eſt queſtion; on en découvre déja quelques rayons dans la premiere enfance. Le *petit Monſieur*, qui ne fait qu'eſſayer encore des paroles mal articulées, ſe met à rire, dès qu'on remuë devant lui les plumes de ſon Bonnet, & il ſe précipite, pour jetter ſes *menottes* dans la Perruque blonde de ſon Papa. La petite Demoiſelle eſt charmée quand on l'ajuſte avec les rubans de ſa Mere, elle regarde avec tranſport les couleurs vives d'un éventail, & elle tend ſon petit bec à un *Cavalier brodé*, pendant qu'elle ſe cache à la vûë du tablier bleu de la Blanchiſſeuſe. A peine a-t-elle trois

trois ans, que l'ajuſtement de ſa Poupée devient ſa grande occupation, & l'on voit ſouvent que ſon goût ſe déploye déja dans ſa maniere d'orner cette Machine.

Nous avons une eſpece *d'eſquiſſe* d'ajuſtement dont l'invention eſt étrangere, auſſi bien que le nom, c'eſt le *deshabillé*; chaque partie de cet ajuſtement eſt miſe d'un air libre négligé, & pour ainſi dire, à tout hazard; mais un certain *genie* ſe découvre pourtant au travers de cette négligence apparente, de la même maniere qu'on découvre l'*habileté* d'un Peintre dans deux ou trois hardis coups de Pinceau.

Il faut rendre cette juſtice à la Nation Françoiſe, qu'elle ſurpaſſe toutes les autres dans l'étenduë, & dans la fecondité de cette branche du *genie*; il n'y a pas une des modes, qui ſoient à preſent en vogue parmi nous, dont nous ne ſoions redevables à l'heureuſe imagination de nos ingenieux Voiſins. Les Dames d'entr'eux déployent toute la force & toute la fertilité de leur eſprit, ſur chaque nouvelle Jupe qu'elles ſongent à donner au Public; celles, qui ſe diſtinguent, ménagent tous les jours quelque nouvel agrément à leur Coëf-

Coëffure, & elles auroient honte de paroître deux fois de ſuite ajuſtées préciſément de la même maniere.

Quoique le Beau Sexe parmi nous ſoit très inferieur à cet égard aux *Françoiſes*, il faut avouër pourtant, qu'il a infiniment plus de genie generalement parlant, que nous autres hommes; on peut dire même, que depuis quelques années nos Dames ont fait des efforts d'invention extraordinaires, & que par là elles ont contribué beaucoup à la *Conſomption* de nos Manufactures; pendant que les hommes ſe ſont contentez d'étendre ou de reſſerrer les bords de leur Chapeau, & de varier un peu la pâte de leurs Poches, nos Belles ont baiſſé leur coëffure, elles ſe ſont renfermées dans le vaſte retranchement des Jupes de Baleine, & elles ont exercé un pouvoir arbitraire ſur les falbalas de toutes ſortes. Le *Corps* a été baiſſé par derriére, pour mieux étaler les beautez du col & de ſes dépendances, & les manches ont pris pluſieurs figures differentes; ſans faire mention ici de certaines delicateſſes d'ajuſtement, qui ſortent des régles generales de la mode, & qui procédent du goût particulier de cértains *genies extraordinaires*. Après ces préam-

préambules je viens au fait; l'*Art Poëtique*, & *l'Art de l'ajuſtement* ont de ſi étroites liaiſons, que les régles de l'un peuvent parfaitement bien être appliquées à l'autre.

Comme dans un Poëme toutes les parties differentes doivent avoir une certaine harmonie avec le tout, il faut pour s'habiller d'une maniere ſymetrique, que l'Habit, la Veſte, & les Culottes ſoient de la même piéce, & ſe ſoûtiennent mutuellement par l'uniformité de la couleur.

Ariſtote preſcrit à tous les Poëtes Dramatiques une obſervation judicieuſe *du Tems*, *du Lieu*, *& de l'Action*. Cette maxime eſt excellente, mais elle ne convient pas moins à ceux, qui s'appliquent à l'étude profonde de l'ajuſtement; commençons par le tems; qu'y a-t-il de plus abſurde que l'habit de velours en Eté? Cependant quoi de plus charmant, en Hyver? Le Manchon & la Palatine de fourure font un ridicule effet au mois de Juin, & ils ſont fort agréablement remplacez par l'Eventail, & par le Fichu de Turquie. En un mot, chaque partie de l'habillement doit ſe rapporter à la Saiſon, & il n'eſt

pas poſſible de s'habiller avec eſprit, ſans s'accommoder au *Tems*.

Il ne faut pas que celui, qui ſe pique de ſavoir ſe mettre, ſoit moins exact obſervateur du *Lieu*; qu'y a-t-il qui donne un air plus aiſé à une Dame le matin à ſa Table à Thé, qu'une Robbe de Chambre ouverte & flottante? N'eſt-il pas ſûr encore que les hommes, qui entendent l'art de s'habiller peuvent ſe montrer aux Bains, ſans choquer les bienſéances, avec de belles Indiennes, ou d'autres Robbes magnifiques.

Pour ce qui regarde *l'action*, c'eſt elle ſans contredit, qui donne l'ame à *l'ajuſtement* auſſi bien qu'à la *Poëſie*. La tête, les bras, les jambes; tout doit conſpirer à répandre le bon air ſur un habit; qu'eſt-ce qui diſtingue le plus la *parure* de la Cour d'avec celle de la Province, c'eſt ſans doute *l'action*; un petit air de tête finement ménagé donne quelquefois tout le merite à une nouvelle garniture de Rubans. Une priſe de Tabac ſaiſie d'une maniere *judicieuſe* peut prêter un nouvel éclat au Diamant qui brille au petit doit d'une Dame, & en raccommodant *ſpirituellement* ſon tour de gorge, elle ſait placer dans ſon plus beau jour une main bien tournée,

&

& un ſein appetiſſant. Pour faire des progrès dans *l'action*, rien ne me paroît plus propre que la Danſe, & je ne croi pas pouvoir trop la recommander. Elle donne un tour aiſé au pied & à la jambe, & elle ménage aux bras un mouvement libre & gracieux.

La maxime d'Ariſtote que je viens de développer dans ſes trois differentes parties, a de telles influences ſur l'art de ſe bien mettre, que je ſuis perſuadé, que ſi on ne l'obſerve pas l'habit le plus riche ſera roide & affecté, & que l'ajuſtement le plus gai, & le plus riant paroîtra capricieux & fantaſque.

Les differens genres de Poëſie demandent de la difference dans le ſtyle; *l'Elegie* doit être tendre & triſte; *l'Ode* vive & brillante; le *Poëme Epique* grand & ſublime, & ainſi du reſte. C'eſt de la même maniére qu'une Veuve doit faire paroître ſa triſteſſe à travers d'un Voile noir qui lui couvre le viſage; qu'une Mariée doit peindre la ſatisfaction de ſon cœur, par le Brocard d'argent; & que *l'Officier* emprunte un air martial de l'écarlate, & du Plumet.

Il y a une autre maniére de s'habiller parmi nos Dames, qui ne ſert que dans certaines occaſions; c'eſt l'Habit de

Chaſſe, ou l'Habit d'Amazone, que d'habiles gens ont nommé d'une maniere aſſez judicieuſe l'*Habillement Hermaphroditique*. Je croi, pour moi que l'Epithete *Pindarique* lui convient tout auſſi bien, non ſeulement parce qu'il s'eſt introduit, aux courſes des Chevaux, mais encore parce qu'on y remarque un compoſé du ſublime du *Poëme Epique*, & de la legereté delicate de *l'Ode*, qui n'admet ni tranſition, ni liaiſon.

Quelquefois il ſe leve chez un Peuple un génie ſuperieur; ſe ſoûtenant par ſes propres forces, il dédaigne de ramper ſous les régles, & de copier les autres. Il invente, il compoſe, c'eſt lui, que l'on ſuit. De ſa propre autorité il hazarde une poche étenduë en long, un parement ouvert, une nouvelle tournure dans les Galons, ou une nouvelle diſpoſition dans la Broderie. Un tel homme ſemblable aux Peintres du premier rang veut avoir ſa *maniere* qui le faſſe connoître aux habiles gens, du premier coup d'œil.

Il y a d'autre côté certains demi Beaux-Eſprits qui n'étalent leur art, que par piéces, & par morceaux, ce qui arrive quelquefois faute de goût, & quel-

quelquefois faute d'argent. Un Maître à danſer du plus bas ordre manque rarement de ſe donner des Bas couleur de feu, & des Souliers à talons rouges; par là il marque des égards particuliers pour ſes pieds & pour ſes jambes, qui lui font gagner ſa vie, tandis qu'il néglige entiérement les parties ſupérieures de ſon corps, auxquelles il n'a pas les mêmes obligations. On peut appliquer à ces ſortes de gens, ce qu'Horace dit de certains Poëtes à *marquetterie*:

Purpureus late qui ſplendeat unus & alter
Aſſuitur pannus.

Ils couſent à leur ouvrage quelques lambeaux d'une étoffe précieuſe, qui éblouiſſent par leur éclat.

Certaines gens, qui ne veulent briller que par la beauté de leur viſage, concentrent tout leur genie dans la Perruque, qui d'ordinaire eſt comme l'enſeigne des ſentimens du cœur, & de la profeſſion de ceux, qui la portent. La *Perruque carrée*, qui jette ſes ondes partagées réguliérement ſur les deux côtez de la poitrine marque un Juriſconſulte, ou un Politique. La *Perruque cavaliere* treſſée par derriére avec des rubans

noirs, caracteriſe un homme de guerre, ou du moins une ame fiere & belliqueuſe; & celui qui ſe charge d'une quantité prodigieuſe de cheveux blonds qui lui deſcendent juſqu'à la ceinture, ſemble déclarer par là, qu'il ne ſonge guéres à embellir le dedans de ſa tête. C'eſt encore d'une maniere exactement ſemblable que chaque Poëte a ſon goût, & ſon ſtile, qui le caracteriſent, & qui font voir, ſouvent malgré lui, ſon humeur, & ſon naturel.

Il arrive qu'une Dame ſpirituelle relevera le goût de toute ſa parure par un ſeul nœud de rubans bien aſſorti, & artiſtement placé; c'eſt ainſi qu'un Poëte donne quelquefois de la vie & de la force à toute une penſée, par une ſeule expreſſion heureuſement employée. Allons plus loin; on voit de jour en jour certains termes vieillir & être bannis de l'uſage, pendant que d'autres naiſſent & enrichiſſent la Langue. Une ſucceſſion ſemblable a lieu dans les differentes parties de la parure. Les franges ſuccédent aux galons, qui à leur tour font place à la broderie; les corps accourciſſent, & étendent la taille en differens tems; les Rubans ſont ſujets à un grand nombre de viciſſitudes, & de révo-

révolutions; chaque année la Coëffure s'abaiſſe & s'éleve à differentes repriſes, & certains obſervateurs curieux de l'ajuſtement prétendent, que dans l'eſpace de cinq années, toute la Femme change entiérement depuis la tête juſqu'aux pieds. De plus, un Poëte ſe hazarde de tems en tems à introduire dans le monde un mot de ſa propre invention; c'eſt de la même maniere qu'une Dame d'un genie ſuperieur oſe quelquefois *en ſon propre & privé nom*, faire quelque innovation dans les modes généralement reçûës. Mais comme Horace avertit les Poëtes de dériver leurs termes nouveaux d'une origine *Grecque*, afin de leur donner une autorité inconteſtable, je conſeille aux Inventeurs des Modes, de rendre toûjours leurs nouvelles inventions *analogiques* au goût François; ſi la *Grece* étoit la ſource des *Belles Lettres*, il eſt certain que la *France* eſt la ſource de la *parure*.

L'habillement peut être encore mis en parallele avec la Poëſie, par la faculté, qui leur eſt commune d'exciter des paſſions. Une experience parfaitement ſoûtenuë prouve, que la parure eſt la cauſe la plus générale de l'amour. J'ai connu une Dame, qui ſe jettoit à la

tête d'un Plumet rouge, & qui n'avoit point la force de refuſer ſa main à un Gand à franges d'or; la vûë ſeule d'un Laquais ruſtique étoit capable de lui donner des vapeurs. Un habit plus beau & plus neuf, que le ſien, ſur le corps d'une autre Femme lui inſpiroit pour elle une haine implacable, & une épingle mal placée la jettoit dans des tranſports de rage contre ſa Femme de Chambre! Quelle Rhetorique ne trouvoit-elle pas dans les *boucles ſeductrices* d'une Perruque blonde! Quelle éloquence irreſiſtible n'avoient pas pour ſon cœur l'*Habit brodé*, la Tabatiere d'or, & la Canne à pomeau d'ambre!

Je mettrai des bornes à ces *régles critiques* par quelques reflexions, ſur la *Coëffeuſe*, ſur la *Couturiere*, & ſur la *Femme de Chambre*, les trois plus grands inſtrumens de la parure des Dames.

La *Coëffeuſe* doit avoir une connoiſſance parfaite de la Phyſionomie; dans le choix des rubans qu'elle employe il faut qu'elle ait de grands égards pour le teint, & elle doit proportionner ſon ouvrage aux differentes dimenſions des viſages, qu'on lui donne à orner; s'il s'agit d'accompagner des joüës larges, & bourſouflées, elle doit avancer la coëf-

coëffure autant que la bienſéance de la mode le peut permettre, que l'ombre de la dentelle éclipſe une partie de cette largeur, qui donne au viſage un air mâle; un petit viſage ovale veut être coëffé en arriére, pour qu'il paroiſſe dans toute ſon étenduë, & il faut que les differens âges ſoient diſtinguez par des coëffures, qui ont une certaine liaiſon avec elles; il faut que la Mere ait l'air plus poſé que la Fille, & qu'une Femme ſurannée ne s'attire point un ridicule inévitable par les ornemens brillans de la Jeuneſſe; chaque âge a, pour ainſi dire, ſa beauté particuliere; & la coëffure ne doit ſervir qu'à accompagner ces differentes ſortes de Beautez, de la maniere, qui leur eſt la plus convenable; la *Coëffeuſe* eſt à un *beau genie* en matiére d'ajuſtement, ce qu'eſt à un habile Poëte l'*étude des Mœurs & des Caracteres*.

La *Couturiere* doit s'entendre en Anatomie, & il eſt bon qu'elle ait un nom François; on ne ſauroit s'imaginer le bon goût, que cette derniere particularité répand ſur un Habit; il faut qu'elle ſache cacher judicieuſement toutes les défectuoſitez d'un corps, & qu'elle ait l'art de ménager ſi bien les

balcines, qu'elle rende, en dépit de la Nature la plus indocile, la taille fine, & droite; il faut qu'elle prenne bien garde pourtant de ne pas ruiner le corps en l'embelliſſant, & de ne lui point donner un air aiſé, en reſſerrant trop les inteſtins, & en ôtant à l'eſtomac la liberté de faire ſes fonctions. La *Couturiere* eſt à un beau genie en matiére de parure, ce qu'eſt à un bon Poëte, le ménagement delicat de l'expreſſion, qui n'expoſe les ſujets que de leur côté avantageux.

La Fille de Chambre doit avoir toutes les qualitez d'un *ſavant Critique* en matiére de Poëſie; ſa parure ſemblable à l'érudition de ces Meſſieurs, ne doit être que de la *ſeconde main.* Il faut qu'elle ait un grand talent pour la *cenſure*, & que ſa langue ſoit faite à avilir les meilleures choſes. Pour donner de la nourriture à l'orgueil, & à la médiſance de ſa Maîtreſſe, il faut qu'elle ſache répandre du ridicule ſur l'air & ſur l'ajuſtement des Femmes les mieux faites, & envelopper même leurs vertus dans leurs habillemens. On a remarqué, que *Meſſieurs les Critiques* ne manquent jamais de faire les Chiens couchans devant leur *Patron*, & qu'ils font tous

tous leurs efforts pour élever ſa réputation ſur la ruïne de celle de tous les autres ; tel doit être le caractere d'une Femme de Chambre ; elle doit animer l'air de ſa Maîtreſſe, en augmentant ſa vanité, & donner de la majeſté à ſa démarche, en lui inſpirant du mépris pour le reſte du Genre-Humain ; elle ne doit point oublier ſur-tout, de lui donner pour ſes adorateurs, des manieres hautaines, & dédaigneuſes, en lui prêtant un grand nombre de Conquêtes chimeriques. Comme il faut qu'un *Critique* ſe charge la mémoire des noms de tous les fameux Auteurs, il faut que la *Suivante* ſache par cœur les noms de tous les petits Maîtres, & de tous les jolis hommes de la Ville ; ſemblable en tout au *Critique en matiere de Belles Lettres*, elle doit ſoûtenir que dans toutes les Sciences la Theorie eſt préférable à la Pratique, & qu'on peut décider parfaitement bien de la parure des autres, ſans qu'on ait le moindre talent de ſe mettre bien ſoi-même. Outre toutes ces qualitez, il faudroit qu'elle fût *ſecrette*, & qu'elle eut la force de ne point trahir ſa Maîtreſſe, & de ne point publier ſous main les défauts, qu'elle lui trouve ; ce don là eſt un peu rare,

& il vaudroit autant exiger d'un *Critique* de ne pas faire confidence à ſes *Collegues* des fautes qu'il trouve réellement dans les productions de ſon Mécenas, quoi qu'il paroiſſe les admirer de la meilleure foi du monde. La Fille de Chambre eſt à une perſonne, qui ſe pique de ſe mettre de bon air, ce qu'eſt à un Poëte *un bon Connoiſſeur de ſes Amis*.

J'oſe eſpérer que ce que je viens d'avancer ici perſuadera à mes Lecteurs qu'il faut abſolument du genie pour ſavoir donner un bon air à ſes habits, comme il en faut dans toutes les Sciences, & ſur-tout dans la Poëſie, excepté ſeulement l'Epopée, qui ne dépend, comme je l'ai démontré avec la derniére évidence, que d'un *pur Méchaniſme*.

DISCOURS CXXVI.

——— Neſcio qua dulcedine læti
Progeniem nidoſque fovent.

VIRGIL.

Un penchant ſecret fait aux Animaux un plaiſir ſenſible du ſoin qu'ils ont de leurs petits.

JE rendis l'autre jour une Viſite à *Eliſe*, qui dans la fleur de ſa Jeuneſſe & de

de ſa beauté, ſe trouve la Mere de pluſieurs Enfans. Elle avoit ſur ſes genoux une aimable petite Fille, qui avec des paroles mal articulées la prioit de *la faire belle*, pour aller ſe promener. Cette Mere indulgente avoit ôté de ſa propre Coëffure des rubans, pour orner les cheveux de cette aimable Enfant, tandis qu'un Garçon beau & folâtre comme l'Amour careſſoit auprès d'elle un *Bichon*, qui eſt le favori de cette Dame parce qu'il amuſe ſon cher Fils. Les charmes d'Eliſe étoient relevez par la joye, qui brilloit dans ſes yeux, pendant qu'elle partageoit avec tant d'égalité ſa converſation & ſes careſſes entre ces deux aimables Cauſeurs, qu'ils en étoient également contens & charmez. Lors qu'elle me vit entrer, elle me dit en rougiſſant, *écoutez donc, Monſieur, vous êtes un vieux Garçon; mais je vous prie pourtant de ne vous pas moquer de la tendreſſe, que j'ai pour ma petite Famille.* Il n'eſt pas néceſſaire que je repete ici les choſes obligeantes, que je répondis à cette Dame, dont réellement la conduite à l'égard de ſes Enfans me donna la ſatisfaction la plus vive. Je n'en fais point miſtere; j'aime moi-même les Enfans à la folie, &

d'ordinaire j'ai mes poches pleines de ſucreries, pour être en état de faire ma cour à ces Créatures amuſantes.

D'où vient, me dis-je à moi-même, dès que je me fus retiré, d'où vient que les Peres & les Meres ont une tendreſſe ſi vive pour ceux à qui ils ont donné la vie? Eſt-ce parce que d'ordinaire ils trouvent de la reſſemblance entre eux & leurs Enfans, & que ſe voyant comme renouvellez dans eux, ils ſe flatent de revivre un jour dans ces copies de leur figure, & de leurs traits? Ou bien ſe croyent-ils obligez par un principe d'humanité la plus naturelle de prodiguer leurs ſoins, à des Créatures, que la Providence place ſous leur protection d'une maniére ſi directe, & qui ſont entrées, par leur moyen, dans le monde le théatre du beſoin & de la miſére? Ces raiſons ſont bonnes, mais elles ne ſont pas aſſez fortes, pour produire un effet ſi conſtant & ſi étendu; ne faudroit-il pas le rapporter à la Providence de cet Etre, qui protége & qui chérit dans le plus haut degré tout le Genre-Humain, dont il eſt le Créateur & le Pere? Certainement il n'y a que cette derniére idée qui puiſſe répandre du jour ſur ce ſujet; ſans elle, il n'eſt pas poſſi-

ble

ble de rendre raiſon de ce *penchant naturel*, qui eſt répandu ſur toutes les differentes eſpeces d'Animaux, & qui eſt ſeul capable de les conſerver dans l'Univers; on voit tant d'exemples marquez de cette tendreſſe dans les Bêtes les plus féroces & les plus cruelles, qu'on ſeroit embaraſſé du choix, en voulant en rapporter quelques-uns.

Si en prêtant attention aux Enfans, qui ne nous touchent en rien, nous ſommes charmez de découvrir en eux la premiére Aube de la Raiſon; ſi nos oreilles ſont ravies du ſon de leurs paroles à demi formées; ſi nous voyons avec le plaiſir le plus vif leurs petites ſingeries, & ſi nous écoutons avec tranſport, les ſaillies d'eſprit, qui ſortent à l'improviſte de ces hommes en mignature, quelle ſatisfaction inexprimable tout cela ne doit-il pas verſer dans l'ame de ceux, qu'un inſtinct auſſi naturel qu'invincible porte à les cherir avec la plus forte tendreſſe? Combien cette foibleſſe n'eſt-elle pas aimable dans le cœur des hommes, ou plûtôt quelle indigne foibleſſe n'eſt-ce pas de donner un nom ſi injurieux à la noble *humanité?* Il me ſemble que la ſeule conſideration de cette tendreſſe paternelle, en faiſant même ab-

abſtraction aux avantages qu'elle nous procure, devroit exciter dans le cœur des Enfans, plus de reconnoiſſance qu'on n'y en découvre d'ordinaire. Quand même les Loix de Dieu ne nous obligeroient pas à cette gratitude, une ſimple attention à la voix de la Nature, devroit nous y porter de la maniere la plus efficace.

Quelquefois cette voix de la Nature a été d'une force merveilleuſe, dans des perſonnes qui en ignoroient abſolument la cauſe. On voit dans les Hiſtoires pluſieurs exemples remarquables de la plus étroite amitié contractée par des perſonnes qui étoient liées par le ſang, mais qui ne ſavoient rien de cette union naturelle. Ces ſortes de faits m'affermiſſent dans l'opinion, que j'ai euë depuis long-tems, qu'il y a une certaine ſimpathie entre les ames, qu'on ne ſauroit expliquer en l'attribuant aux préjugez de l'éducation, au ſentiment du devoir, ni à aucune autre cauſe ſemblable.

Les Mémoires d'un Cavalier François, qui ſont à l'heure que j'écris ceci ſur ma table, me fourniſſent un exemple fort touchant de cette *attraction ſpirituelle*, que la Providence a trouvé bon de

de mettre dans les ames humaines. Avant que de rapporter cette particularité, il ſera bon de donner au Lecteur le caractere du Héros de la Piéce; c'étoit un homme de qualité d'un naturel romaneſque, & qui aimoit à courir le monde; d'ailleurs il avoit un penchant prodigieux pour l'amour, & il s'embaraſſoit dans un labyrinthe d'amourettes, & de galanteries continuelles. Encore jeune il avoit conduit en Pologne une Princeſſe Françoiſe, qui devoit en devenir la Reine, & le Roi, qui l'avoit retenu à ſa Cour, l'avoit marié à une Dame Polonoiſe du premier rang; après la mort de cette Epouſe, il étoit retourné dans ſa Patrie; où ayant perdu tout ſon bien par des malheurs, & par les frais, où l'engageoient ſes intrigues amoureuſes, il prit enfin la réſolution de ſe retirer de nouveau dans la Pologne, pour y vivre des grands biens que ſa Femme lui avoit laiſſez; dans ſon voyage il avoit été volé avant que d'arriver à Varſovie, où il tomba malade de la fiévre. C'eſt dans cet état qu'il eût l'avanture en queſtion, qu'il raconte lui-même de la maniere ſuivante.

„ J'avois été dans cet état pendant „ quatre jours, lors que la Comteſſe de

Ve-

„ *Venoski* paſſa par là. Elle avoit en-
„ tendu dire que dans cet endroit un
„ Etranger de bonne façon étoit tom-
„ bé malade, & ſa charité l'engagea à
„ me venir voir; je la reconnus parce
„ que je l'avois vûë ſouvent chez mon
„ Epouſe, dont elle étoit proche Pa-
„ rente, mais quand je vis qu'elle me
„ méconnut, je trouvai à propos de
„ lui cacher mon nom; je lui dis que
„ j'étois Allemand, que j'avois été vo-
„ lé, & que ſi elle vouloit bien avoir
„ la bonté de me faire conduire à *Var-*
„ *ſovie*, la Reine dont j'avois l'honneur
„ d'être connu, lui en ſauroit gré. La
„ Comteſſe fut aſſez bonne pour avoir
„ pitié de moi; elle donna ordre qu'on
„ me mit dans une Litiere, & elle me
„ mena avec elle à *Varſovie* où je lo-
„ geai dans ſa maiſon, pendant tout le
„ tems que ma ſanté ne me permit pas
„ d'aller rendre mes reſpects à la Rei-
„ ne.

„ Après le voyage ma fievre s'aug-
„ menta conſiderablement, & je fus
„ obligé de garder le lit quinze jours de
„ ſuite; dans la premiere viſite, que me
„ rendit la Comteſſe, elle avoit avec
„ elle une jeune Demoiſelle de dix-huit
„ ans, plus grande, & mieux faite que

„ ne

„ ne le ſont d'ordinaire les Polonnoiſes;
„ Elle étoit blonde, ſa peau étoit d'une
„ fineſſe extraordinaire, & elle avoit
„ dans l'air & dans la taille des graces
„ inexprimables. Je n'étois pas ſi ma-
„ lade, que je ne jettaſſe quelques re-
„ gards ſur cette jeune beauté, & la
„ premiere fois que je la vis elle excita
„ dans mon cœur de ſi terribles émo-
„ tions, que je craignis fort que tous
„ mes deſaſtres ne m'euſſent pas ſuffiſam-
„ ment muni contre les charmes du
„ Beau-Sexe. Cette aimable perſonne
„ parut touchée de ma maladie, & la
„ maniere, dont elle s'intereſſoit pour
„ moi ne fit que donner de nouvelles for-
„ ces au vif penchant, que je me ſentois
„ pour elle. Elle venoit tous les jours
„ dans ma chambre, pour s'informer
„ de l'Etat de ma ſanté, & lors que je
„ lui demandai, qui elle étoit, elle me
„ répondit qu'elle étoit Niéce de la
„ Comteſſe *Venoski*.

„ Je croi certainement que la vûë de
„ cette charmante Fille, & le plaiſir
„ que me firent les ſoins, qu'elle avoit
„ pour moi contribuerent d'avantage
„ à mon rétabliſſement, que tous les
„ remedes, que me donnerent les Me-
„ decins. La fiévre m'abandonna &

„ j'eus

„ j'eus la ſatisfaction de voir cette aí-
„ mable perſonne ravie de ma gueriſon.
„ Pendant ma Convaleſcence elle me
„ vint voir plus ſouvent que jamais ;
„ deja je ſentois pour elle une paſſion
„ plus violente, & plus tendre, que
„ tous les ſentimens, qui m'avoient ja-
„ mais été inſpirez par quelque Femme
„ que ce fût, quand je m'apperçus
„ que les viſites, qu'elle me rendoit
„ n'étoient que des prétextes, dont el-
„ le ſe ſervoit pour voir un jeune Polo-
„ nois, que je pris pour ſon Amant.
„ Il paroiſſoit à peu près du même âge ;
„ c'étoit un beau Brun, grand, &
„ parfaitement bien fait ; auſſi ſouvent
„ qu'elle entroit dans la Chambre, il
„ venoit l'y trouver, & d'ordinaire ils
„ ſe retiroient enſemble dans un coin,
„ où ils ſembloient s'entretenir avec
„ beaucoup de chaleur. Ce jeune hom-
„ me me plaiſoit extraordinairement,
„ & ſi je ne l'avois pas ſoupçonné d'ê-
„ tre mon Rival, j'aurois fait grand
„ cas de ſa perſonne & de ſon amitié.

„ Un jour ils me demanderent tous
„ deux s'il étoit bien vrai que je fuſſe
„ Allemand, & lors que je leur répon-
„ dis qu'oüi, ils en parurent fort affli-
„ gez. Je remarquai qu'enſuite ils ſe

„ reti-

„ retirerent enſemble vers une fenêtre,
„ & qu'ils ſe mirent à examiner un Ta-
„ bleau avec une grande attention; de
„ tems en tems ils en détournoient les
„ yeux, pour les jetter ſur mon viſa-
„ ge, comme s'ils trouvoient quelque
„ reſſemblance entre ce Portrait &
„ moi. Je ne pus m'empêcher de leur
„ en demander la raiſon, & la Demoi-
„ ſelle me répondit, que ſi j'avois été
„ François, elle m'auroit pris pour
„ l'original de ce *Tableau*, qui repre-
„ ſentoit tous mes traits de la maniere
„ la plus parfaite; j'eus envie d'en ju-
„ ger par mes propres yeux, mais quel-
„ le fut ma ſurpriſe, quand je vis que
„ c'étoit le même Portrait, que j'a-
„ vois envoyé à la Reine, il y avoit
„ cinq ans, & que j'avois fait peindre
„ exprès par ſes ordres, pour être don-
„ né à mes Enfans; après avoir bien
„ examiné cette Piéce, je jettai mes
„ regards tantôt ſur la jeune Demoiſel-
„ le, & tantôt ſur celui que j'avois cru
„ ſon Amant; je ſentis un battement
„ de cœur extraordinaire, & une émo-
„ tion ſecrette, dont je me demandois
„ en vain la cauſe; il me ſembloit pour-
„ tant, que je découvrois dans ces jeu-
„ nes perſonnes quelques-uns de mes

„ traits,

„ traits, & tout d'un coup, je me dis
„ à moi-même, ne ſeroit-ce pas là
„ mes Enfans; là-deſſus les larmes me
„ vinrent aux yeux, & je fus ſur le
„ point de courir les embraſſer; je me
„ retins pourtant, mais avec peine;
„ & je leur demandai, qui étoit l'ori-
„ ginal de ce Portrait; la Demoiſelle
„ voyant que mes pleurs interrom-
„ poient mes paroles, ſe mit à répan-
„ dre un ruiſſeau de larmes, qui me
„ confirmerent dans mon opinion; je
„ la pris tendrement entre mes bras;
„ ah! ma chere Fille, lui dis-je, oüi
„ certainement, je ſuis votre Pere; je
„ n'en pus pas dire davantage. Le jeu-
„ ne homme là-deſſus me ſaiſit les
„ mains, les baiſa, & ſe mit à les bai-
„ gner de ſes pleurs. Pendant toute
„ ma vie je n'ai ſenti une joye ſembla-
„ ble, & il faut que j'avoüe, que la
„ Nature inſpire des mouvemens plus
„ vifs & plus ſatisfaiſants, que tous
„ ceux, qui peuvent être excitez en
„ nous par les paſſions les plus violen-
„ tes.

DISCOURS CXXVII.

Accipiat ſane mercedem ſanguinis, & ſic
Palleat, ut nudis preſſit qui calcibus anguem.

JUVEN.

Que la récompenſe de ſes débauches, ſoit une paleur ſemblable à celle d'un homme, qui a marché nuds pieds ſur un Serpent.

LETTRE.

MONSIEUR,

Je croi que vous me ſurpaſſez encore plus en lumiéres, qu'en âge; je ſuis ſûr que vous meritez toute la réputation, que vous vous êtes attirée, & c'eſt dans cette perſuaſion, que j'implore votre ſecours, pour corriger la conduite d'un Fils indocile, qui aimera mieux peut-être prêter l'oreille à vos ſages leçons qu'aux reprimandes ſeveres de l'Auteur de ſa vie.

Vous ſaurez, Monſieur, qu'il y a deux ans que j'envoyai à Londres mon Fils aîné, & par conſéquent l'Héritier de

de mes Biens, pour être mis au *Temple*, moins dans le deſſein de lui faire apprendre le Droit, que dans la vûë de le former aux manieres du monde. Je ne pris ce parti que par pure complaiſance pour une de ſes Couſines, une Dame à grands airs, qui me fatiguoit, à force de me repreſenter, que mon Fils deviendroit un véritable Campagnard, ſi on ne lui donnoit pas l'occaſion de voir un peu le monde. Elle a été elle-même élevée dans la Ville, & depuis qu'elle s'eſt mariée dans la Province, elle s'opiniâtre à differer de toutes ſes voiſines, en air, en parure, & en manieres de parler, ce qui la rend l'admiration de tout le monde, excepté de ſon Mari.

Vers la fin du mois paſſé une affaire importante m'ayant appellé à Londres, la premiére choſe, que je crus devoir faire, fut de rendre une viſite à mon Fils; je me tranſportai à ſon appartement environ à dix heures du matin, mais lors que je heurtai à ſa chambre, je fus arrêté, par la Servante, qui fait ſon lit; Elle me dit, que ſon Maître ne ſe levoit d'ordinaire qu'à midi, & que ſi je voulois bien revenir à une heure, je pouvois compter de le trouver alors

alors occupé à prendre ſon Thé. Je lui impoſai ſilence d'une maniere un peu rude, & je lui ordonnai d'ouvrir la porte au plus vîte. En entrant dans ſa chambre, je jettai par hazard mes yeux ſur ſa table, & le premier objet qui les frappa fut un Livre intitulé, *les Amours ſecrets de .....*; ce bel Ouvrage étoit placé à côté d'une boëte pleine de pillules. Sur un fauteuil à côté de ſon lit je vis & une Tabatiere, avec un Eventail rompu, &, près de là, la terre étoit couverte de pluſieurs Jeux de Carte. Comme j'avois fait quelque bruit en entrant mon Gentilhomme s'éveilla, & ſe mit à jurer fort doctement contre la Servante, qui, comme il s'imaginoit, troubloit ſon repos de ſi bonne heure; après avoir évaporé ſa colere dans ces Phraſes édifiantes, il ſe tourna de l'autre côté, pour ſe rendormir, & me découvrit un viſage ſi pâle, ſi maigr, & ſi défait, que ſi je n'avois pas reconnu ſa voix, je n'aurois jamais cru que ç'eût été mon Fils; quelle difference entre l'air, que je lui trouvai, & cette figure ſaine, robuſte & vigoureuſe, qu'il avoit en quittant la Province! Après que je l'eus réveillé un peu bruſquement, il me fit entendre, qu'il

ne venoit que de ſe rétablir d'une fiévre violente, & qu'il ne m'en avoit rien écrit, de peur que cette triſte nouvelle ne cauſât de trop grandes allarmes dans la Famille. Pour faire court, Venerable Mentor, je trouvai à propos de tirer mon Fils de là, & de le ramener avec moi à la campagne, où je m'occupe à preſent à l'engraiſſer, afin que ſa triſte figure ne deshonore point une race, qui s'eſt toûjours diſtinguée par ſa vigoureuſe ſanté. Je puis vous aſſurer, Monſieur, qu'il n'eſt pas arrivé de mémoire d'homme, qu'aucune perſonne de ma Famille ait été attaquée de la conſomption, excepté une certaine Demoiſelle *Dorothée*, qui mourut Fille à l'âge de quarante-cinq ans. Je n'ai garde de ſouffrir, que mon Fils ſuive un ſi mauvais exemple, & je ne neglige rien pour le ramener à la taille de ſes Ancêtres. Je l'envoye au lit à dix heures du ſoir, & je le fais lever à cinq & demie, & quand il crie pour du Thé, & pour du Lait, je mets devant lui un morceau de Bœuf froid, ou un Jambon bien ſaupoudré de poivre, & je lui ordonne de manger & de ſe porter bien; quand il a déjeûné à fond, je le mene avec moi dans les champs pour avoir

l'œil

l'œil ſur les Laboureurs; & je le fais marcher de côté & d'autre pendant quelques heures. Tout le monde ſe chagrine de le voir bâti comme il eſt, excepté ſon impertinente Couſine qui lui donne bonne opinion de lui-même, en lui perſuadant qu'il eſt devenu joli, & qu'il a la taille fort dégagée: mais mes bons Fermiers hauſſent les épaules en le voyant, *hé bon Dieu!* ſe diſent-ils les uns autres, *voyez donc comment notre pauvre jeune Maître eſt devenu malingre.* Lors que je lui parlai l'autre jour de la compaſſion que ces honnêtes gens ont pour lui, il eut l'impudence de me repliquer, *Hé, Monſieur, j'eſpére du moins, que vous ne me voudriez pas auſſi gros que Monſieur de la Barique notre voiſin; comme les Dames ſiffleroient une figure ſi monſtrueuſe?. Ciel! que deviendrois-je avec une ſemblable bedaine.*

Si vous êtes véritablement, comme votre titre nous le promet, le Gouverneur de vos Compatriotes, conſiderez je vous prie, quelle Poſterité nous pouvons attendre de ces Damoiſeaux de la Ville, qui pour la plûpart s'accoûtument, dès leur premiere jeuneſſe à la vie la plus molle. Un de mes amis prononça devant moi, il y a quelque tems

des Vers que j'ai copiez, & que je trouve fort applicables à ce triſte ſujet ; il me dit, ſi je m'en ſouviens bien, qu'ils étoient traduits d'un Poëte Latin, qui étoit un fort habile homme.

Oh que d'un autre Hymen ſortit cette jeuneſſe
Qui du ſang de Carthage a fait rougir les flots,
Qui domtant la Syrie, & l'Afrique, & la Grece
Au bonheur de l'Empire immola ſon repos.
Race des vieux Romains elle ſoûtint la Gloire
De ces Soldats formez par de doubles leçons.
Qui de la même main, qu'ils forçoient la Victoire
Hâtoient par leurs travaux les tardives Moiſſons.
Quand ſortant des ſillons, qu'ils rendoient plus fertiles
Leurs Bœufs quitoient le joug au coucher du Soleil,
Ils revenoient courbez ſous des fardeaux utiles
S'apprêtant par la peine un tranquille Sommeil.
Mais que n'alterent point les tems impitoyables
Nos Peres plus méchans, que n'étoient nos Ayeux,
Ont eu pour Succeſſeurs des Enfans plus coupables
Qui ſeront remplacez par de pires Neveux.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

JONATHAN COURBOIS.

P. S. En paſſant par l'Antichambre de Monſieur mon Fils, j'y trouvai ſur une Table ce Billet extraordinaire.

	Livr. Schel. Sols.
Livré à Monſieur Courbois une Coëffure de Mouſſeline avec des Engageantes de Dentelle de France.	1 - 18 - 6
Six paires de Gands de Chevre pour Mademoiſelle Liſette.	0 - 14 - 0
Trois Fichus pour la même Demoiſelle.	0 - 15 - 0

Le Compte de ſon Cordonnier n'eſt pas moins curieux; le voici:

Pour Monſieur Courbois Trois paires de Souliers brodez.	3 - 00 - 0

J'eus encore le bonheur de m'emparer d'une eſpece de *Billet doux* fort aimable, que vous ſerez bien-aiſe de voir.

MONSIEUR,

Si vous êtes assez campagnard pour oublier l'usage, & le soin de votre Tabattiere, je suis bien-aise de vous dire, que cette négligence ne vous donne pas le droit de vous mettre dans l'esprit, que je l'ai volée; c'est tout ce que j'ai à vous dire; épargnez-vous desormais la peine de me voir.

SARA GALOP.

Sous ces belles paroles mon digne Héritier avoit écrit les suivantes: *Nota bene. Il faut lui faire dire que j'ai trouvé ma Boëte, quoi que je sois sûr qu'elle l'a.*

DISCOURS CXXVIII.

Quin potius Pacem æternam, pactosque Hymenæos
Exercimus. VIRG.

Faisons plûtôt une Paix éternelle, & confirmons la par l'Hymenée, dont nous sommes convenus.

IL n'y a point de maxime dans Longin, que j'admire davantage, que celle

celle qui preſcrit à tout Auteur, qui prétend travailler pour l'éternité, de conſiderer pendant qu'il compoſe, ce que Platon, Homere, ou quelque autre grand homme de l'Antiquité auroit pu dire ſur le ſujet en queſtion. J'ai mis fort ſouvent cette régle en pratique, en rappellant à mon eſprit non ſeulement l'idée des plus fameux Auteurs anciens, mais encore le genie ſuperieur de quelques Ecrivains modernes. Ce n'eſt pas à moi à juger juſqu'à quel point j'ai réuſſi par cette méthode; mais j'oſe dire, à l'exemple de M. *Dryden*, imitateur du ſtile du celebre *Shakeſpear*, que toutes les fois que j'ai pris de grands hommes pour modeles, j'ai trouvé le moyen de me ſurpaſſer moi-même.

Par ce même moyen j'ai reſſuſcité, pour ainſi dire, differens genres d'écrire, qui, quoi que amuſans & inſtructifs, avoient été négligez, & preſque oubliez dans notre Siécle. Tels ſont, par exemple, ces *Allegories*, où les vertus, les vices, & les paſſions ſont perſonaliſées, & revêtues d'une figure humaine. Ces ſortes de fictions ont été familiaires aux plus grands Genies de l'Antiquité, mais dans ce Royaume

Spencer a été le dernier Auteur de quelque réputation, qui ait orné *des Véritez utiles, de cet habit tranſparent.*

Pour qu'une Allegorie ſoit en même tems utile & divertiſſante, il faut en premier lieu que rien ne cloche dans la Fable, & qu'elle ſoit embellie d'une varieté d'incidens propres à ſurprendre l'imagination. Secondement, il faut que les véritez morales qu'elle enveloppe ſoient importantes, & qu'elles reçoivent un ſurcroît de merite par le tour nouveau qu'on y donne, & par l'effort de genie, qu'il a fallu faire, pour les renfermer dans une Embleme bien ſoûtenuë.

Je projettai un jour de compoſer tout un *Chant* dans le goût de notre *Spencer*, & je commençai d'abord par dreſſer le plan de ma fiction. Elle avoit pour ſujet la diſpute touchant la ſuperiorité de merite dans les deux Sexes, qui ont trouvé l'un & l'autre un grand nombre d'Avocats parmi les Gens de Lettres. Comme je n'ai pas eu le tems d'executer ce deſſein, je veux bien communiquer ici à mes Lecteurs ma Fable, dans toute ſa nudité, en réſervant pour une occaſion plus favorable les ornemens de la

la Poëſie, dont elle peut être ſuſceptible.

Autrefois les deux Sexes s'opiniâtrant chacun à s'attribuer la ſuperiorité du merite en vinrent à une Guerre ouverte, qui fut ſur tout pouſſée avec beaucoup de vigueur par les Forces Auxiliaires de l'un & de l'autre Parti. Les deux Armées ſe rencontrerent dans une Campagne ſpacieuſe, où elles ſe rangerent en bataille, en laiſſant entre deux un grand vuide, où leur valeur pouvoit ſe déployer, ſans le moindre embarras.

A chaque extrêmité de cet eſpace il y avoit pluſieurs Corps de *Troupes neutres*, qui attendoient l'événement du Combat, pour ſe déclarer, & pour prendre le parti le plus convenable. Le Corps d'Armée du côté des Hommes étoit commandé par *Courage*, & celui des Femmes par *Beauté*.

Courage entama la Bataille, & ſe jetta ſur *Beauté* avec toute l'intrepidité poſſible; mais il trouva pour ſon malheur dans les yeux de ſon Ennemi un charme ſi ſubtil, & ſi irreſiſtible, que toute ſa vigueur l'abandonna. Mille ſouris fins, mille regards enchanteurs, le percerent comme autant de flêches; il chancelle, les armes lui tombent des mains.

C'en étoit fait de ce Heros, & il auroit été forcé à ſe rendre au vainqueur, ſans le ſecours du Général *Sageſſe*. Il commandoit l'aîle droite des mâles, & certainement il auroit décidé du ſort des Combatans, ſi on ne lui avoit pas oppoſé à tems le Capitaine *Ruſe*, qui étoit à la tête de l'aîle gauche des Femmes. C'étoit l'Ingenieur en Chef de cette Armée brillante, où il n'y avoit perſonne auſſi capable, que lui, d'éluder tous les efforts de *Sageſſe*. C'étoit quelque choſe de fort amuſant de voir le combat de ces deux guerriers, & d'examiner la *Conduite* de l'un, & les *Stratagemes* de l'autre. Jamais Combat ne fut plus opiniâtre; & jamais victoire ne fut mieux diſputée; il étoit preſque impoſſible aux ſpectateurs de deviner l'evenement, quoique la plûpart fuſſent du ſentiment que l'avantage ſeroit à la fin du côte du *Champion* des Femmes.

Dans le même tems la Bataile s'étoit fort échauffée à l'aîle gauche, où la victoire penchoit beaucoup vers les hommes. Ils étoient commandez dans cet endroit par *Patience* un vieux Soldat tres exprimenté contre lequel l'armée des Femmes avoient fait avancer un Général qui s'eſt fait connoître dans le mon-

monde par le nom de *Dedain.* Celui-ci combattoit à la maniere des Parthes, toûjours en fuiant, & par là il mit tout l'avantage de ſon côté pendant pluſieurs heures, mais à la fin haraſſé par les attaques toûjours recommencées & par la pourſuite opiniâtre de ſon ennemi, qui cent fois repouſſé avoit cent fois rallié ſes forces, il ſongea à demander quartier, lors que tout d'un coup un des corps neutres s'ébranla. Celui qui le commandoit inſpiroit la terreur, par ſa figure giganteſque, & par ſes affreux regards. Son nom étoit *Volupté.* Il ſe conduiſit comme un Roland furieux, faiſant un ravage égal dans les deux armées ſans diſtinguer entre amis & ennemis. Les Femmes firent marcher contre lui un corps de troupes choiſies conduit par un jeune Officier, qui avoit l'air d'un Cherubin; il s'appelloit *Modeſtie.* Cet aimable Heros étoit ſoutenu par un guerrier d'une mine plus haute & plus fiere; Les hommes le nomment *Honneur*, & les Dieux *Orgueil.* Il ſe défendit longtems avec toute la valeur poſſible, & repouſſa l'ennemi à differentes repriſes, mais à la fin il fut forcé de ſe rendre à Diſcretion.

Ce Monſtre après avoir fait mordre

la pouſſiere dans l'Armée des Femmes, à des bataillons entiers, ſe jetta avec la même rage ſur les troupes des hommes, où il fit un carnage encore plus horrible. Il fut arrêté enfin par *Raiſon*, qui ramaſſant toutes ſes forces contre lui, tint pendant une demi-heure la victoire en ſuſpens, mais qui enfin fut obligé de ceder le Champ de Battaille à un ſi redoutable ennemi.

Après avoir fait un ravage afreux dans les deux Armées, elles convinrent d'unir toutes leurs forces contre lui ſeul, & pour le faire avec ſuccès, elles choiſirent de tous leurs guerriers une troupe petite mais invincible, quelles confierent à un Heros nommé *Vertu*; ce Guerrier, qu'on peut conſiderer comme la ſource de la veritable valeur, attaque le Heros monſtrueux avec une intrepidité ſi ſagement conduite, qu'en peu de moments, il l'arrête, le pouſſe, le deſarme, & l'oblige à une fuite honteuſe.

Dans le tems, qu'on ſe réjouiſſoit par tout de cet heureux evenement, on vit s'avancer entre les deux Armées un autre Général neutre, dont le nom étoit *Amour*. Il étoit à la tête de dix mille Garçons aîlez, qui répandoient une

une nuée de dards & de flêches ſur les deux Armées. Les bleſſures que leurs Armes donnerent, n'étoient point des coups qui ſembloient partir d'une main ennemie: Ils plaiſoient à ceux, qui en ſentoient l'atteinte, & l'effet en étoit ſi extraordinaire, qu'il produiſit egalement dans les deux ſexes un eſprit de reconciliation, damitié & de bienveillance. Bientôt les deux Armées animées d'une tendreſſe ſincere l'une pour l'autre ſe tendirent les mains, en repandant des larmes de joye, & coururent oublier leurs animoſitez, dans des embraſſemens mutuels.

La derniere brigade de troupes neutres, qui parut ſur le champ de bataille fut commandée par *Hymen*, qui marchant ſur les pas d'*Amour*, affermit ſon heureux ouvrage, en portant les deux Sexes à joindre les mains, en ſigne d'une paix ſtable, & d'une union deſormais indiſſoluble. L'Amour l'accompagnoit par tout, & recommandoit les differents couples à ſa bienveillance officieuſe.

Mais comme il eſt aſſez ordinaire à des gens de peu de valeur d'affecter les airs d'un guerrier de diſtinction, il arriva ici que l'*ambition* & l'*avarice* avoient

osé prendre des habits semblables à celui du Général *Amour*. Dans cet equipage, il se glisserent plusieurs fois fort adroitement entre ces deux Capitaines, pour presenter à *Hymen* de couples qu'il n'auroient jamais unis, s'il n'avoit pas eté trompé par les ruses de ces deux Imposteurs.

DISCOURS CXXIX.

Admiranda tibi levium spectacula rerum.

VIRG.

Les Choses les moins importantes excitent l'admiration des pauvres humains.

L'Orgueil est de toutes les passions celle qui se glisse dans le cœur de la maniere la plus imperceptible, & qui se derobbe à nos recherches sous une plus grande varieté de deguisemens. Je ne sai si je me trompe, mais en m'examinant avec toute l'attention possible je trouve que si je suis exempt de quelque vice, c'est de l'orgueil, qui est la honte de la Nature humaine; peut-être ce jugement que j'ose former de moi, est lui

lui même un tour, que me jouë cette paſſion preſque impenetrable.

J'ai été toûjours charmé de cette Maxime de l'Ecriture Sainte, *l'Orgueil n'étoit point fait pour l'homme.* Il eſt certain que dans quelque jour que l'on conſidere la Nature humaine, telle qu'elle eſt ſur cette terre, on n'y trouvera rien, qui ne ſoit capable d'étouffer toutes les ſemences de l'orgueil, & de reduire l'ame à ce profond abaiſſement qu'on appelle *le renoncement à ſoi-même : l'orgueil n'étoit pas fait pour l'homme*, parce qu'il eſt une *créature criminelle*, *une créature ignorante*, *une créature miſerable.* Il n'y a rien dans ſon entendement, dans ſa volonté, ou dans ſa condition préſente, qui ſoit propre, par ſa propre nature, à nourir la vanité dans un être, qui ſait faire uſage de ſon bon ſens.

Cependant ces trois raiſons, qui lui interdiſent l'orgueil, ne laiſſent pas d'être preciſement, les motifs, qui l'y conduiſent. S'il n'étoit pas une *créature pécheresſe* il ne ſeroit pas ſuſceptible d'une paſſion, qui n'a d'autre ſource que ſa nature corrompue. S'il n'étoit pas une *créature ignorante*, il connoitroit la veritable valeur des objets, & il verroit tout ce qu'il y a de vil & de mepriſable dans

les

les cauſes de ſa vanité, enfin ſi toute l'eſpece humaine *n'étoit pas miſerable*, il n'auroit pas devant les yeux, ce grand nombre d'infortunez, dont l'etat comparé au ſien lui inſpire des penſées ſi hautaines, & ſi dédaigneuſes.

Un homme veritablement ſage ſe contente de penſer que la *Gloire* s'attachera à ſa condition, lors qu'il ſera veritablement *glorifié*; lors que ſes lumieres auront de la clarté & de l'étenduë, ſa volonté, une parfaite droiture, & ſon bonheur, de la certitude & de la fermeté. Il differe à ſe croire grand, juſqu'à ce que il ne ſera ni *pecheur*, ni *ignorant*, ni *miſerable*.

S'il y a quelque choſe qui doive rendre la Nature humaine riducule aux yeux des Intelligences ſuperieures, c'eſt ſans doute l'orgueil. Ils ont une connoiſſance parfaite de la vanité de ces perfections imaginaires, & chimeriques, qui enflent le cœur de l'homme, & qu'il cherche dans la *naiſſance*, dans la *fortune*, & dans le *rang*, frêles avantages, qui n'ont rien à démêler avec ce qu'il eſt réellement, & qui l'éngagent pourtant à s'élever au deſſus des autres; nôtre *Foible* par conſequent, ſi propre à les divertir, doit du moins les étonner extré-

extrêmement ; quelle Scene pour eux qu'un pauvre mortel, qui ſe gonfle de rien, & qui ſe place hardiment au deſſus de ſes ſemblables, monté ſur des avantages qui ſont étrangers à ſa nature, & qui ne l'exemtent pas des miſeres & de la baſſeſſe, qui ſont eſſentiellement propres à toute ſon eſpece ! Donnons du jour à cette idée par une Allegorie.

Jettons les yeux ſur une eſpece de Colline, qu'une Taupe a élevée dans une Prairie ; imaginons-nous que ce petit *tertre* eſt habité par des Fourmis, & prêtons leur notre tour d'eſprit & nos paſſions ; quelle pitié ne nous feroient pas ces vils Inſectes, en parlant de leurs genealogies, de leurs treſors, & de leurs titres. Remarquez-vous ce mâle quarré, & replet, qui traîne pourtant ſa groſſe figure d'un air aſſez délibéré ! C'eſt l'Inſecte le plus riche de tout le côté meridional de ce Royaume ; il poſſede en propre dans la Vallée une Terre d'une demi-aune en long, & de ſix pouces en large ; de plus, il a un Magazin rempli de douze grains de Froment, & de trente grains de Millet.

En voici un autre dont la démarche eſt grave & majeſtueuſe ; le hazard lui a mis autour du col un petit brin de ſoye

ſoye bleuë, dont il tire toute ſa gloire; il ne la donneroit pas pour toute la richeſſe du Crœſus, qui vient de paſſer.

Examinons un peu les Belles de cette Colonie; en voila une qui eſt coquette; voyez vous cette démarche vive & bruſque, cette tête à l'évent. Une foule d'Adorateurs l'environne de tous côtez; tantôt elle s'approche de l'un, tantôt de l'autre, & tous enſemble ils paroiſſent également ſatisfaits de ſes manieres; chacun ſe croit le ſeul favoriſé.

N'admirez-vous pas les airs panchez de cette autre; un petit *Inſecte* d'une taille fine & déliée l'accompagne d'un air ſoûmis; il lui conte qu'elle eſt une *Déeſſe*, que ſes yeux ſont plus brillans que le Soleil, & qu'ils ſont les arbitres de la mort, & de la vie; la petite folle l'en croit ſur ſa parole, & ſe donne là-deſſus mille petits airs importans. Je découvre encore au haut de cette petite éminence une fourmi femelle toute deſechée par l'âge; elle eſt pourtant bien plus fiere qu'aucune de ſes voiſines. Elle voit au deſſous d'elle cinquante Laboureurs, qui ſe tuent à travailler pour l'enrichir, & qu'elle traite avec la derniere hauteur, quoique, à les voir, ils la vaillent au centuple; elle tire tout

ſon

ſon orgueil de ſa naiſſance : il n'y a pas un ſeul Inſecte de toute la Troupe, qui ait dans ſes veines un auſſi beau ſang qu'elle; depuis ſa jeuneſſe elle s'eſt endormie dans une lâche indolence, qui l'a jettée dans une vieilleſſe prématurée. Elle s'eſt toûjours cruë en droit de ne rien faire, parce qu'elle deſcend de cette *noble race de Fourmis, à qui Salomon envoya autrefois les Pareſſeux.*

Malheureuſement, voila cet agréable ſpectacle qui ſe dérobe à nos yeux: Un Oiſeau ſe précipite ſur tout ce Peuple; il en avale tous les membres ſans avoir le moindre égard, pour le merite & pour le rang; la vieille de qualité eſt croquée avec ſes Laboureurs, les flatteurs paſſent le pas avec leur Crœſus, & le ſort de la coquette eſt confondu avec celui des Dupes de ſes petits airs, & de ſes cajolleries.

N'eſt-il pas permis de s'imaginer, que des Intelligences pures regardent du même œil toutes les marques de vanité qui deshonorent le Genre-Humain, & qu'ils ont pitié de notre petiteſſe, lors qu'ils jettent un œil attentif ſur les Habitans de la Terre, ſur ces pauvres fourmis qui peuplent un petit tas de bouë,

que

que leur vanité a distingué en Provinces, & en Empires.

DISCOURS CXXX.

Omnia transformant sese in miracula.
VIRG.

Ils revêtent toutes sortes de figures prodigieuses.

JE ne doute point que la Lettre suivante n'amuse agréablement ceux, qui ont été au dernier Bal de l'Ambassadeur de France, en rappellant à leur esprit plusieurs agréables particularitez, dont ils ont été témoins oculaires; elle ne fera pas moins de plaisir apparemment, à ceux, qui ne s'y sont pas encore trouvez, & qui pourront puiser dans cette Relation l'idée nette d'un divertissement, qui est si fort à la mode.

MONSIEUR.

Depuis quelque tems je ne me suis trouvé dans aucune Compagnie, où je n'aye entendu parler de Monsieur l'*Ambassa-*

baſſadeur, de la politeſſe des divertiſſemens, qu'il donne, de l'excellence de ſes Vins de Champagne, & de Bourgogne, & de la gayeté variée de ſes Bals embellis de mille habits de maſque les plus ſurprenans & les plus extraordinaires. Le bruit que font ces divertiſſemens par toute la Ville excita à la fin ma curioſité, & je pris la réſolution d'en juger par mes propres yeux, d'autant plus que j'y étois excité, par une Dame à qui je faiſois la cour, & qui graces à la vivacité de ſon imagination, eſt extrêmement entêtée de ces ſortes de plaiſirs nouveaux.

Pour executer ce deſſein, je fis faire mon habit de maſque au plus vîte, & le Tailleur ſeconda ſi bien l'impatience, où j'étois d'être initié dans ces miſteres, que j'eus chez moi tout ce qu'il me falloit, huit jours avant que de m'en ſervir. Ma précipitation ne me fut pas inutile pourtant; pendant toute la Semaine, qui préceda le Bal, je mettois mon habit tous les matins, pour étudier mon rôle devant un grand Miroir; & j'oſe dire que cet exercice me rendit auſſi habile, que ceux qui ont ſouvent paru ſur cette agréable Scene. Vous ſaurez, Monſieur, que j'avois choiſi le per-

perſonnage d'un Diable, fondé, ce me ſemble, ſur de très bonnes raiſons; ayant l'apparence d'un membre de cette Societé infernale, je m'attendois à une très favorable reception de ce qu'il devoit y avoir de plus poli, & de mieux élevé dans cette Aſſemblée; d'ailleurs le frequent commerce, que ces noirs Meſſieurs ont avec les hommes, leur a procuré le titre d'Eſprits-familiers, & je crus pouvoir inferer de là qu'en jouant ce rôle je pourrois prendre mille petites libertez, & entrer ſans façon dans tout le ſecret de ces Maſquarades. Pour augmenter encore mes droits, je fis attacher à mon habit une très longue queuë, afin de me donner par. là l'air d'un Diable de diſtinction. Pour vous parler plus ſerieuſement; ce qui m'avoit ſur tout engagé à me déguiſer de cette maniere, c'eſt que j'avois entendu dire à une Dame fort entenduë dans ces matieres, que ceux qui choiſiſſoient ce déguiſement étoient le plus ſouvent des drôles qui ne ſe mouchoient pas du pied. Toute une grande compagnies de Dames ſouſcrivit à ſa déciſion, & en voila plus qu'il n'en falloit pour me déterminer à ce choix. Enfin le jour qui devoit ouvrir à mes yeux ce vaſte

vaſte theatre de plaiſirs, arriva, & je me tranſportai à dix heures du ſoir vers le Palais, qui devoit être le ſejour de tant de merveilles. C'eſt là que je trouvai toute la Nature ſans deſſus deſſous. C'étoient des femmes transformées en hommes, & des hommes en femmes, des Enfans à la bavette hauts de ſept bons pieds, des Courtiſans devenus Villageois, des Demoiſelles du Parc changées en Saintes, enfin des gens de la premiere qualité metamorphoſez en Bêtes brutes, ou bien en Dieux & en Déeſſes. Il y en avoit encore, qui ne reſſembloient à rien de réel, & qui repreſentoient ces monſtres, dont la fabuleuſe Antiquité nous a donné des deſcriptions ſi étonnantes. Dans une des chambres je rencontrai d'abord un homme couvert d'un Drap mortuaire, ce qui me fit penſer à la coûtume des Egyptiens de l'Antiquité, qui dans leurs plus grands Feſtins plaçoient toûjours une tête de mort ſur un des endroits de la table; je vous avouë, Monſieur, qu'un déguiſement ſi étrange me fit de la peine, & que je ne pus m'empêcher de demander à ce maſque la raiſon d'un choix ſi bizarre; *ce n'eſt que par un eſprit de ménage, Monſieur*, me dit-il; *il faudra*

faudra bien que cet habillement me ſerve un jour, & en voila la dépenſe toute faite comme vous le voyez. Près de ce Cadavre animé je vis une femme d'une taille giganteſque, coëffée d'une fontange, qui s'élevoit comme un clocher au deſſus des têtes de toute l'Aſſemblée. Dans le tems que j'admirois cette figure j'eus le malheur de marcher ſur les pieds d'une perſonne, qui avoit tout l'air d'une *Quaquereſſe*. Mais je fus bien ſurpris de lui entendre lâcher des diſcours qui démentoient entierement ſon Caractere emprunté, *que le Diable vous emporte, que la Peſte vous creve, double maraut*, me dit-elle, avec tout l'emportement imaginable. J'oubliai auſſi mon rôle pour ce coup, & je me mis à lui faire une ſevere reprimande ſur un diſcours ſi contraire à la bienſéance; *tu as raiſon, mon Frere*, me répondit-elle d'un ton radouci, *je me ſuis laiſſée aller à un reſte de corruption, mais auſſi tu m'avois attaqué rudement du côté de la chair*; quelques momens après je courus grand riſque d'être aſſommé par une Bergere, à qui par hazard j'avois donné un peu vivement du coude dans l'eſtomac; elle juroit comme un Dragon, & vomit mille injures, & autant de menaces contre

tre moi, d'un ton de voix des plus mâles. Je lui aurois peut-être répondu dans des termes, qui auroient fait paroli aux ſiens, ſi je n'en avois pas été détourné par un *Miniſtre Presbyterien*, qui me dit avec un *naſillonement* fort dévot, qu'il me croyoit un fort aimable Garçon, & qu'il ſouhaitoit fort avoir une petite Conference avec moi, dans un certain Jardin fort propre aux miſteres de l'Amour. Notre converſation fut interrompuë par un *Ramoneur de Cheminée*, habillé de crêpe noir & de velours, & tenant dans la bouche un des plus gros Diamans que j'aye jamais vûs; il étoit fort occupé à compter fleurettes à un fort joli *Papillon*. Je me trouvai enſuite envelopé dans une grande troupe de *Chathuants*, de *Chauve-Souris*, & d'*Avocats*, mais ce qui me frappoit le plus dans toute cette bande, étoit une figure toute couverte de plumes blanches, & repreſentant parfaitement bien un Cigne. Cet animal avoit grande envie de trouver une certaine *Leda* parmi les Dames, mais il n'y en eut point, qui ſemblât ſe plaire à cette Metamorphoſe, & je puis dire que notre Cigne étoit le plus malheureux Oiſeau de toute la Compagnie. Dans ce

tems-là j'avois lié converſation avec un *Coureur*, & comme je le traitois ſur le pied de ce qu'il paroiſſoit être, je fus joint par un *Sultan Turc*, qui me pria d'agir avec ſon Seigneur & Maître d'une maniere un peu plus honnête. A peine m'eut-il dit ces paroles à l'oreille, que mes yeux furent frappez par une grande figure de femme toute couverte de petites glaces de Miroir; une foule de gens l'environnoit & la ſuivoit par tout, mais elle auroit eu grand tort de s'enorgueillir, puis qu'on ne l'accompagnoit pas tant pour la contempler, que pour ſe voir ſoi-même. Cette apparition s'étant évanouïe je me trouvai par hazard auprès d'une *Religieuſe*, qui donnoit un rendez-vous à un *Dieu Payen*, car je leur entendis nommer pluſieurs lieux des plus ſuſpects. J'avois cependant un chaud terrible, & j'étois extrêmement alteré, en ſorte que je fis tous mes efforts pour approcher du Buffet où l'on prodiguoit le Vin à tous ceux qui en demandoient; dès que je me trouvai à portée, un *Magicien*, qui étoit à mon côté ſe mit à faire un grand cercle autour de moi, & à me faire de grandes reverences, comme pour me rendre hommage. Cette

te Ceremonie fut d'un assez heureux effet pour m'attirer l'attention des Domestiques de l'Ambassadeur, & pour me procurer un bon verre d'un excellent Vin de Champagne. Lors que je l'eus vuidé l'Enchanteur dit, qu'il me reconnoissoit pour un esprit d'une nature chaude & seche, & qu'on ne feroit pas mal de me donner un second verre d'un plus grand calibre rempli de la même liqueur; je l'eus dans le moment, & l'ayant vuidé à la santé de cet honnête Enchanteur, je me trouvai par là un tel surcroît de gayeté, que je pris mon Camarade par la main, & que je fus danser avec lui un Rigodon dans une autre Chambre; tout en dansant une espece d'Arlequin vint me donner de son épée sur les oreilles, en me criant de toutes ses forces, *arriére de moi, Satan.* Je trouvai cette maniere d'agir assez cavaliere, mais dans le tems que je me consultois moi-même pour savoir si je devois me vanger de cette action comme d'un affront, je fus arraché à mes pensées vindicatives par une figure parfaitement bien tournée, dans l'équipage d'un de ces Officiers Subalternes, qui pendant la nuit font l'Office d'un Orloge ambulant. Pour bien faire ce personnage el-

le ſe mit à crier à haute voix, *qu'il étoit minuit paſſé.* Ces paroles me firent ſonger qu'il étoit tard, & que je ne ferois pas mal de m'aller coucher. Conformement à cette penſée, je fis tous mes efforts pour percer juſqu'à la porte, mais dans le tems même que je voulus ſortir je fus arrêté par un *Roi Indien*; c'étoit un homme aſſez grand & d'une taille fort dégagée, tout habillé de plumes de cent differentes couleurs. Après m'avoir examiné attentivement il me demanda, *qui je venois de tenter.* Dès que j'entendis cette voix, il ſe fit dans mon cœur une eſpece de remu-menage, dont je ne comprenois pas la cauſe, & à meſure qu'il me parloit ce deſordre devenoit plus grand. Pour ne vous pas amuſer plus long-tems, je vous dirai, que je découvris à la fin que Sa *Majeſté Indienne* n'étoit autre choſe que ma chere *Leonore* qui ayant ſû la maniere dont je devois être déguiſé n'avoit pas voulu me laiſſer ſortir, ſans me faire voir qu'elle me reconnoiſſoit. Le croiriez-vous, Monſieur? le bonheur de la rencontrer au Bal fit plus pour moi qu'une année entiere d'aſſiduité, & celle qui s'étoit refuſée pendant douze mois à un Cavalier bien mis, ſe donna alors

alors au Diable en moins de rien ; la tendreſſe que je lui inſpirai fut ſi vive, & ſi impatiente, qu'elle a bien voulu m'épouſer le lendemain matin : ſi ce n'eſt pas une affaire un peu ſcabreuſe de prendre une femme au ſortir du Bal, c'eſt ce que je ne ſaurois vous dire ; j'eſpere pourtant que tout ira bien, puis que Leonore m'a aſſuré que c'étoit la premiere fois qu'elle s'étoit trouvée à pareille fête, & que ce ſeroit la derniere.

Après vous avoir donné une Relation ſi étenduë de cette ſoirée, qui reſte dans ma mémoire plûtôt comme un Songe, que comme une réalité, j'oſe vous prier, Monſieur, de vouloir bien régaler le Public d'une petite Diſſertation ſur ces ſortes de divertiſſemens ; pluſieurs perſonnes de merite ſeroient ravis de ſavoir, juſqu'à quel point ils ſont avantageux à la Societé, & quelle eſt l'idée, que la raiſon veut qu'on s'en forme.

Je ne ſaurois finir ſans vous parler de quelques avantures très burleſques, où l'on m'a aſſuré que ces Bals ont donné occaſion. Un *Avocat* au ſortir du premier de ces divertiſſemens alla coucher, avec une *Veſtale*, & à l'heure qu'il eſt

il ſe trouve enceint ; ce qu'il y a de plus curieux encore, c'eſt qu'un Vieillard avec une grande barbe griſe eſt ſur le point de devenir Mere, par les œuvres d'une jeune Villageoiſe. Je ne ſai ſi ces Hiſtoires ſcandaleuſes ſont bien veritables, mais il eſt certain qu'elles ne manquent pas de vrai-ſemblance ; quels prodiges ne peut-on pas attendre d'une pareille confuſion de Sexes, d'âges, & de rangs ! Encore un coup, vous ne ſauriez nous rendre un plus grand ſervice, qu'en rectifiant nos idées ſur ces Fêtes brillantes.

Je ſuis.

DISCOURS CXXXI.

——— Libelli ſtoici inter ſericos
Jacere pulvillos amant.

HOR.

Les livres de morale ſont fort bien placez parmi les ouvrages de ſoye.

JE me ſuis ſouvent étonné de ce qu'on s'obſtine à bannir le ſavoir de l'Education d'une fille de qualité. Puiſque les Femmes ont auſſi bien que nous, des ames

ames propres à être enrichies d'utiles connoiſſances, par quelle raiſon ne ſonge-t-on pas à leur communiquer ces treſors? Pourquoi faut-il laiſſer l'eſprit en friche dans l'une moitié du Genre-Humain, tandis qu'on la cultive avec tant de ſoin dans l'autre.

Il y a des raiſons très plauſibles, qui me font croire, qu'à pluſieurs egards l'Erudition eſt plus du reſſort des Femmes, que des hommes. D'abord elles ont plus de tems de reſte que nous & elles menent une vie plus ſedentaire, leurs affaires les retiennent generalement parlant dans leurs maiſons, & elles ne ſe mêlent point de ces occupations turbulentes, qui ſont incompatibles avec la tranquillité, que demandent les Etudes. Mylady Lizard, dont on ne ſauroit aſſez admirer toute la conduite, a meublé, avec ſes Filles, dans l'eſpace d'un ſeul Eté, toute une galerie, de Chaiſes & de Fauteuils de Tapiſſerie, & dans le même tems elle à entendu lire deux fois tous les Sermons de l'Illuſtre Docteur Tillotſon. C'eſt une coûtume conſtante dans cette maiſon, qu'une des Filles lit pendant que les autres travaillent, & c'eſt ainſi que l'inſtruction de la Famille ne nuit jamais à ſes

Manufactures. J'étois charmé l'autre jour de les voir toutes occupées à faire des Confitures, autour de ma chere Brillante, qui aſſiſe au milieu de ſes Sœurs liſoit la pluralité des Mondes de M. Fontenelles. Rien n'étoit plus amuſant que de les entendre partager leurs reflexions entre des *Gelées*, & des *étoiles*, & de faire des tranſitions d'un *Abricot* au *Soleil*, & du *Syſtême de Copernic* à une *Marmelade de Coins*.

Une autre raiſon, pourquoi les Femmes devroient ſe faire une utile proviſion de Sciences, préferablement aux hommes, c'eſt qu'elles ont dans un plus haut degré, que nous, le don naturel de s'exprimer; Elles ont un talent admirable pour trouver ſans peine une abondance de termes propres & expreſſifs; n'eſt-ce pas une pitié, de voir qu'on ne les forme pas à en faire un heureux uſage? S'il faut que la langue d'une Femme ſoit dans un mouvement perpetuel, pourquoi ne pas faire en ſorte, que cette activité ſoit avantageuſe à elle-même, & aux autres? Si elles ſavoient parler comme il faut, des *taches du Soleil*, peut-être ſongeroient-elles moins à faire des réfléxions malignes ſur les *taches*, qu'elles trouvent dans la conduite

duite de leur prochain. Leur eſprit attaché aux aſpects & aux conjonctions des Planetes n'auroit pas le loiſir, de faire des Commentaires ſur les regards coquets de leurs voiſines, ni ſur leurs Mariages clandeſtins. En un mot, ſi leur cerveau étoit rempli de matieres tirées des Arts & des Sciences, elles puiſeroient leurs diſcours dans leur memoire, & non dans leur invention.

Un troiſiéme motif devroit porter encore les Dames de qualité à ſe donner à l'étude de Belles Lettres, c'eſt l'ignorance où croupiſſent leurs Maris. C'eſt quelque choſe de triſte, qu'il n'y ait pas la moindre érudition dans toute une Famille diſtinguée. Pour moi, je ſuis veritablement mortifié quand j'entre dans une grande maiſon, où je ſuis ſûr que perſonne ne ſait épeller ſeulement, ſi ce n'eſt peut-être le Confiturier, ou quelque laquais. Quelle figure un riche Heritier fera-t-il dans le monde, quand il eſt né *Butor* du côté maternel, auſſi bien que du côté parernel?

Quand nous jettons un œil attentif ſur les Hiſtoires des Femmes illuſtres, nous trouvons que ce Sexe a donné de tems en tems au monde de très grands Philoſophes; ce n'eſt pas tout, nous

voyons avec étonnement que certaines Femmes ſe ſont diſtinguées dans les Sectes Philoſophiques dont la Doctrine étoit la plus oppoſée à leurs penchant naturels. Il y a eu de Fameuſes *Pythagoréennes*, quoique une des grandes épreuves de cette Philoſophie conſiſtât dans la force de garder un ſecret, & qu'elle obligeât ſes Diſciples à garder le ſilence pendant cinq années entieres. Je ne ferai pas mention ici de *Portie*, qui cachoit ſous un Habit de Femme toute la Doctrine ſevere des Stoïciens, ni de *Hyparchia la Cynique*, qui pouſſa ſes études ſi loin, que ſans rougir elle eût commerce avec ſon Epoux en plein jour, & dans la ruë.

Le ſavoir eſt une perfection en nous, à cauſe de *nôtre nature*, & nullement à cauſe de *nôtre Sexe.* C'eſt en qualité d'*Etres raiſonnables*, & non pas en qualité de *mâles*, qu'il nous eſt utile d'épurer & d'étendre nos lumieres. Les Femmes ont par conſequent, ſur l'érudition les mêmes droits, que nous. On voudra bien m'avouër du moins, qu'une *Femme Philoſophe*, n'a pas un caractere plus oppoſé à ſon ſexe, qu'une *Joueuſe de profeſſion*, & qu'il n'eſt pas plus convenable au beau Sexe

xe de manier les Cartes pèndant tout un jour, que d'employer le même tems à ſe faire un magazin d'utiles connoiſſances. Cette reflexion me fournit un autre motif, pour recommander l'Etude aux Femmes; rien n'eſt plus capable de les préſerver de l'ennui, & de les empêcher de s'en delivrer par des occupations pernicieuſes.

Je pourrois encore appuyer toutes ces raiſons par une autre, à laquelle naturellement le beau Sexe eſt aſſez ſenſible. Pluſieurs Femmes qui s'étoient formé l'eſprit par les Etudes, ont eu le bonheur de s'élever par là aux plus hauts degrez de l'honneur & de la fortune, & j'en pourrois citer un exemple éclatant, que me fournit une perſonne qui fait un des plus beaux ornements d'une Nation voiſine. Mais j'aime mieux finir ce chapitre par l'Hiſtoire d'*Athenaïs*, qui eſt très propre à exciter parmi mes aimables Concitoyennes, une ſalutaire Emulation.

L'Empereur Theodoſe âgé environ de vingt & un ans, & ayant envie de ſe marier pria ſa Sœur *Pulcherie*, & ſon ami *Paulinus* de chercher dans tout l'Empire une perſonne, qui par

les agréments du corps, & par les qualitez de l'ame fut digne de monter avec lui ſur le Trône des Cæſars. Lors qu'ils furent le plus occupez à cette recherche, un heureux hazard leur fit rencontrer une jeune fille Grecque nommée *Athenaïs*. Son Pere un Illuſtre Philoſophe d'Athenes, l'avoit inſtruite dès le berceau, dans toutes les ſciences, qui fleuriſſoient dans ce ſejour de l'Erudition. En mourant, il lui avoit laiſſé fort peu de bien, dont l'injuſtice de deux Freres lui diſputoit encore la paiſible poſſeſſion. Leur indigne procedé la força d'aller implorer la protection de l'Empereur, qui tenoit ſa Cour à Conſtantinople; Elle trouva dans cette ville une *Parente*, qui recommanda ſon affaire à la Princeſſe Pulcherie, que ſon merite rendoit toute puiſſante ſur l'eſprit de ſon Frere. C'eſt par ce moyen que cette Princeſſe celebre par ſes lumieres, & par ſa pieté, eut l'occaſion de faire connoiſſance avec Athenaïs; elle lui trouva non ſeulement la beauté la plus vive, qui puiſſe accompagner la premiere fleur de l'âge, mais encore des connoiſſances étendues, & une raiſon cultivée & virile, qui étoit en elle la ſource de la vertu la plus belle, & la plus noble.

Elle

Elle alla d'abord rendre compte à ſon Frere de cette belle découverte. Le portrait qu'elle lui traça de la beauté du viſage, & du caractere de cette jeune Grecque, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de l'Empereur, qu'il pria ſa Sœur de la faire conduire dans le moment chez ſon ami *Paulinus*; Il s'y tranſporta avec toute l'impatience d'un amour naiſſant, & trouva dans la figure, & dans la converſation *d'Athenaïs* des charmes ſuperieurs à tout ce qu'il avoit été capable de s'imaginer ſur ſon ſujet. *Paulinus* réuſſit bientôt à faire goûter à cette Belle la Religion Chretienne ſi conforme à la juſteſſe de ſon raiſonnement & à la pureté de ſes mœurs. Elle reçut dans le Batême le nom d'*Eudoxie*, & peu de jours après elle épouſa l'Empereur, qui jouït dans ce mariage de toute la felicité, qu'il s'étoit promiſe de la poſſeſſion d'une perſonne ſi ſavante & ſi vertueuſe: Elevée à ce faîte de la grandeur, elle ne ſe contenta pas de pardonner à ſes Freres, des injuſtices, qui avoient été l'occaſion de ſon bonheur, mais elle les fit monter encore aux poſtes les plus éminents. Les productions de ſon eſprit, & ſa conduite exemplaïre, la ren-

dirent tellement les délices de tout l'Empire, qu'on lui erigea un grand nombre de Statuës, & qu'elle fut celebrée par pluſieurs Peres de l'Egliſe comme l'ornement & l'honneur de ſon Sexe.

DISCOURS CXXXII.

Gnoſſius hæc Radamantus habet duriſſima regna,
Caſtigatque, auditque dolos, ſubigitque fateri,
Quæ quis apud ſuperos, furto lætatus inani,
Diſtulit in ſeram, Commiſſa piacula, mortem.

Radamante gouverne ce triſte Royaume; il écoute les ombres, & leur inflige les punitions que leurs crimes ont meritez: il les force à avouër les forfaits, qu'elles ont été charmées de dérober aux yeux des hommes, mais qu'après la mort elles s'efforceroient en vain à cacher à ſes regards penetrants.

UNe rélation que j'avois lûë touchant la République des Fourmis, me fit comparer hier la diligence des hommes avec celle des brutes, il me fut impoſſible de ne pas remarquer, que quoi-

quoique nôtre raiſon nous oblige à une activité continuelle, comme les animaux y ſont pouſſez par leur inſtinct, nous ne laiſſons pas de leur être fort inferieurs à cet égard. Nous ſommes d'autant plus inexcuſables ſur cet article, qu'une plus grande varieté de toutes ſortes d'affaires ſemble nous éveiller à chaque inſtant, & nous exciter au travail. La raiſon ouvre devant nous un vaſte champ d'occupations, dont les autres animaux ſont entierement incapables; Les Bêtes conſiderées dans une liberté abſoluë partagent d'ordinaire tout leur tems entre le travail, & le ſommeil; elles ſont occupées, ou endormies, & tout le tems qu'elles veillent eſt employé à chercher leur nourriture & à s'en ſervir. Il n'y a que les hommes, qui ont du tems de reſte, témoin ces indignes plaintes, *je m'ennuie; je ne ſay à quoy m'amuſer; je voudrois que ce jour fut deja fini*: murmures infames dans la bouche d'un Etre, qui oſe prendre le titre de *raiſonnable*. Expreſſions monſtrueuſes, pour de creatures, à qui l'ame auſſi bien que le corps, peut fournir des occupations utiles & agréables! Outre les affaires particulieres, ou nous engage nôtre profeſſion, nous pouvons nous

nous appliquer à la méditation, à de bonnes Lectures, à des converſations inſtructives, à l'examen & à la pratique des devoirs de la Religion. Quelle infamie de s'ennuyer, lors qu'on peut donner un noble exercice à toutes ſes facultez dans la recherche illimitée de la verité & de la vertu, & qu'on peut employer chaque heure de ſon tems à ſe rendre plus habile & meilleur.

Après avoir été plongé pendant quelque tems dans ces reflexions, je voulus les éloigner de mon eſprit par quelque lecture amuſante, conformement à ma coûtume de *détendre mon ame*, pour ainſi dire, avant que de me mettre au lit. Le livre, qui me rendit ce ſervice étoit Lucien, ou, pendant une petite heure je promenai mes penſées parmi des morts de differents characteres; ce fut là, ſelon toutes les apparences, la ſource du ſonge ſuivant.

Je crus me trouver à l'entrée du Royaume de Pluton, où je vis *Radamante* un des Juges des Enfers aſſis ſur ſon Tribunal, à ſa gauche ſe tenoit le *Gouverneur du noir Tartare*, & à ſa droite *celui des Champs Elizées.* Il avoit deſti-

deſtiné toute cette Séance à examiner la conduite des femmes, & à fixer leur deſtinée en leur aſſignant leur ſejour éternel. Je fus fort ſurpris en lui entendant adreſſer à toute l'Aſſemblée une ſeule & même queſtion, ſavoir, *à quoi vous êtes-vous occupez pendant vôtre vie?* Les perſonnes, que cette queſtion concernoit, en parurent auſſi étonnées, que moi; un morne ſilence régnoit parmi elles, & elles ſe regardoient d'un œil effaré, comme ſi elles ne ſavoient que répondre. Là-deſſus Radamante changea de methode, & trouva à propos de faire cette demande à chacune à part; *Vous, Madame*, dit-il à celle qui étoit la plus proche de lui, *vous avez été ſur la terre pendant cinquante ans, à quoi vous y êtes-vous occupée*; Occupée? répondit-elle, Helas, Monſieur, en bonne verité je ne ſai pas à quoi je m'y ſuis occupée; donnez-moi je vous prie le tems de me recœuillir. Après avoir rêvé pendant une demi-heure, elle dit à la fin, qu'elle s'étoit occupée à jouer à l'*Ombre*, & à *Quinquille*; là-deſſus le Juge fit ſigne à l'Officier qui étoit à ſa main gauche, de s'en ſaiſir, & de l'emmener. *Et vous, Madame*, continua Radamante, *vous qui avez dans la Phiſionomie*

ſionomie une langueur ſi douce, & ſi inſinuante, je croi que vous êtes ſortie du monde à l'âge de dix-neuf ans; quelle a été vôtre occupation pendant tout ce tems. J'ai eu toûjours beaucoup d'affaires, Monſieur, répondit-elle; les douze premieres années de ma vie, je me ſuis occupée à ajuſter mes Poupées, & pendant tout le reſte j'ai lû un nombre prodigieux de Comedies & de Romans; fort bien, répondit le Juge, vous avez fait là un uſage admirable de vôtre tems? Qu'on l'amene, & qu'on la place auprès des gens de ſa ſorte. Il s'adreſſa enſuite à une Villageoiſe qui avoit un air fort ſimple; *& vous, ma bonne Femme*, lui dit-il, *à quoi vous êtes-vous occupée là Haut*; ne v'ſen deplaiſe, Monſieur, dit-elle, je n'avois pas encore tout à fait quarante ans quand je ſuis defuncte, & ſtanpandant, j'ai fait pour mon homme ſept filles grandes comme Pere & Mere, & plus de neuf mille fromages; je lui ai laiſſé nôtre ainée pour prendre garde à ſes affaires, pendant que je n'y ſis pas, & c'eſt bian la meilleure minagere de tout le Village da; Radamante ſoûrit à la ſimplicité de cette honnête perſonne, & ordonna au Gouverneur du ſejour des Bienheureux d'a-

d'avoir ſoin d'elle. *Pour vous, ma belle Dame*, pourſuivit-il, *à quoi vous êtes-vous occupée pendant les trente-cinq années de votre vie*; je puis vous aſſurer, Monſieur, repartit-elle, que je n'ai pas fait le moindre mal à ame, qui vive. *Voila qui eſt bien*, repliqua-t-il, *mais quelles ont été vos bonnes actions?* La Dame fut extrêmement troublée de cette ſeconde demande; confuſe, honteuſe, embaraſſée elle ne ſavoit qu'y répondre, & les deux Officiers partirent en même tems pour s'en ſaiſir; l'un la prit par la main, pour la conduire aux *Champs Elizées*, & l'autre la tira à lui pour la mener au *Tartare*; mais l'équitable Radamante découvrant dans tout ſon air une modeſtie naïve & prévenante, commanda qu'on la laiſſât en repos, juſqu'à ce qu'il l'eut examinée une autre fois plus à loiſir.

Celle, qui ſe trouva alors devant le Tribunal étoit une Vieille d'une mine farouche & orgueilleuſe. Etant interrogée ſur la nature de ſes occupations, *j'ai vêcu*, répondit-elle, *pendant ſoixante & dix années dans un monde pervers & corrompu, & j'ai été ſi choquée de la conduite d'un tas de précieuſes, & de coquettes, que j'ai paſſé la plus grande par-*

partie de mon tems à déclamer contre les extravagances, qui avoient la vogue dans le monde; je me ſuis fait une occupation ſerieuſe de mettre dans leur jour le plus hideux les défauts des hommes, afin d'en détourner, par une horreur ſalutaire, ceux, qui ne s'y étoient pas encore abîmez. Fort bien, repartit Radamante, mais veillâtes-vous avec la même exactitude ſcrupuleuſe ſur vos propres actions; *Eh mais*, repliqua-t-elle, *j'étois tellement attachée à publier les mœurs déréglées des autres, que je n'avois pas le loiſir de faire attention aux miennes.* Defilez du côté gauche, s'il vous plaît, lui dit le Juge d'un front ſourcilleux. Et vous, Madame, vous avez bien quatre-vingts ans ſi je ne me trompe, vous venez d'entendre la queſtion, qu'y répondez-vous. *Helas*, *Monſieur*, dit celle-ci, *je vous avoüe naturellement, que j'ai fait la plûpart du tems ce que je ne devois pas faire, mais j'avois pris une ferme réſolution de changer de conduite, ſi je n'avois pas été enlevée de la terre par une mort prématurée.* Belle réſolution, repartit le Juge, avec un ſouris mocqueur, ayez la bonté, Madame, de ſuivre vôtre Conducteur; jettant enſuite les yeux ſur une perſonne qui paroiſſoit à peu près du même

même âge, il l'interrogea de la même maniere. Voici ce que cette Matrone lui répondit. *J'ai été l'Epouſe d'un homme de merite qui dans ſa vieilleſſe m'étoit auſſi cher qu'à la fleur de ſon âge. J'ai été Mere, & mes Enfans ont beaucoup contribué à ma félicité, ils m'ont récompenſé par leur bonne conduite des efforts, que j'avois faits pour leur inſpirer, dès le berceau, les ſentimens les plus vertueux; Mon fils aîné s'attire la benediction de tous les pauvres, & l'eſtime de tous les gens de bien; je me ſuis toûjours renfermée dans ma famille, occupée principalement de mes affaires domeſtiques, que j'ai laiſſées en meilleur état, que je ne les avois trouvées.* Radamante qui connoiſſoit tout le merite de la Dame, & la verité de ſon Diſcours l'honora d'un ſouris gracieux, qui fut d'abord compris par l'Officier qu'il avoit à ſa droite; dès qu'il eut pris la main de cette venerable Matrone, ſes rides s'évanouïrent, un feu nouveau anima ſes yeux, un rouge aimable ſe répandit ſur ſes jouës, & elle étala à mes regards toute la beauté qui convient au Printems de l'âge.

Une jeune Femme remarquant, que ce Guide des Bienheureux avoit le pouvoir de donner tant de charmes à celles qu'il

qu'il touchoit ſeulement, ſouhaita avec ardeur de tomber entre ſes mains, & fendit la preſſe, afin de voir au plûtôt chez elle une ſi heureuſe métamorphoſe. Elle répondit à la queſtion ordinaire, que depuis ſa treiziéme année juſqu'à l'âge de vingt-cinq, elle n'avoit rien négligé, pour ſe rendre aimable, & pour s'attirer un grand nombre d'Adorateurs. *Pour y réuſſir*, continua-t-elle, *j'ai employé preſque tout mon tems à mettre en bouteilles de la rozée du mois de Mai, à inventer des fards, à couper, & à bien placer des mouches, à conſulter mon Miroir, à aſſortir mes ajuſtemens à mon teint, à découdre mon tour de gorge, à baiſſer mon corps, à hauſſer....* Le Juge ne lui donna pas le tems d'achever, & il fit ſigne au Gouverneur du Tartare de l'enlever au plus vîte; à peine ſe fut-il approché de cette Coquette, qu'on la vit changer entierement; ſa couleur devint pâle & livide, ſes yeux s'éteignirent, ſon embonpoint diſparut, une laideur affreuſe ſe répandit ſur toute ſa figure, & on la cherchoit en vain dans elle-même.

Dans ce même moment mes oreilles furent frappées, du bruit encore éloigné, que faiſoit une grande troupe de Fem-

Femmes, qui ſembloient avançer, en danſant, en chantant, & en pouſſant de grands éclats de rire. J'étois fort curieux de ſavoir la reception que leur feroit Radamante, & je craignois bien qu'il ne rabatit terriblement leur joye. Mais à meſure qu'elles aprochoient le bruit devint ſi éclatant, que j'en fus réveillé.

En reflechiſſant ſur un Songe ſi particulier je ne pus m'empêcher de me demander à moi-même très ſerieuſement; *& vous, de quoi vous occupez-vous?* Que pouvois-je me répondre, ſinon que je m'occupois à faire des *feuilles volantes*; pourvû que le Public veuille bien ſeconder mes intentions, & en faire un auſſi bon uſage, que je le ſouhaite, j'oſe eſperer qu'elles ne me chargeront pas la conſcience, comme les fruits d'un travail inutile.

Qu'en dites-vous, Meſſieurs mes Lecteurs? Feriez-vous trop mal de vous faire de tems en tems la même queſtion? Vous n'y manquerez pas, ſi vous m'en croyez; c'eſt le vrai moyen, de vous arrêter dans vos amuſemens infructueux, & dans vos occupations criminelles; je dis plus, c'eſt le vrai moyen de vous animer à tout ce qui eſt grand & vertueux,

tueux, & de corriger de jour en jour ces habitudes vicieuſes, dont les meilleurs Chrêtiens ont encore des reſtes mortifians.

DISCOURS CXXXIII.

Præſens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel ſuperbos
Vertere funeribus triumphos.

La Fortune ſait élever les hommes de la pouſſiere au faîte des grandeurs, & traverſer les triomphes par des funerailles.

LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai lû avec autant de plaiſir que d'attention le Diſcours où vous recommandez l'Etude de la Sageſſe, & des Sciences utiles, à celles d'entre le Beau-Sexe qui ont tout le loiſir néceſſaire pour s'attacher à de pareilles occupations; puiſque vous alleguez comme un des plus puiſſans motifs, que par ce merite acquis pluſieurs Dames ſe ſont élevées à un degré éminent de réputation, & de

de fortune, vous ne trouverez pas mauvais que je vous en fourniſſe un exemple ſenſible. C'eſt un fait très réel, & qui pourroit être atteſté en cas de beſoin, par pluſieurs perſonnes dignes de foi.

Il y a douze ans environ, que je vivois très familiairement avec un Gentilhomme, qui avoit un Emploi, dont le revenu ſuffiſoit pour le faire vivre fort honnêtement. Il avoit une femme, & une fille unique, à l'Education de laquelle il donnoit de très grands ſoins; mais, ſelon moi, il lui faiſoit prendre certains airs, qui ne convenoient pas à une perſonne, qui ne pouvoit s'attendre à d'autre bien, qu'à celui que ſon Pere pouvoit ramaſſer pour elle, en épargnant quelque choſe de ſon revenu annuel. Cependant, de la maniere qu'il s'y prenoit, à peine y en avoit-il là aſſez pour fournir aux dépenſes journalieres. Rien n'étoit trop beau, pour Mademoiſelle Babet, & à peine lui permettoit-on de frequenter des gens qui ne fuſſent pas des gens de la premiere diſtinction; il ne falloit pas s'étonner par conſequent qu'elle devint fiere & hautaine, & qu'elle eût des manieres mépriſantes, pour ceux qu'elle conſideroit comme ſes inferieurs.

Dans le voiſinage de mon Ami demeuroit un *Barbier*, qui avoit une Fille à peu près de l'âge de nôtre jeune Demoiſelle, & qui parloit parfaitement bon François. Elle avoit lu pluſieurs excellens Livres, à ſes heures de loiſir, & elle brilloit dans tous les ouvrages qui conviennent à ſon Sexe; avec ces talens, elle étoit jolie, modeſte, & pleine d'eſprit, elle s'attira l'attention de mon Ami, qui la paya, pour venir tous les jours paſſer quelques heures avec ſa Fille, afin de parler François avec elle, & de lui enſeigner à travailler. Elle le fit pendant quelque tems, & ne s'en rebuta pas, quoi que notre Demoiſelle la traitât avec mépris, & qu'elle rejettât tous ſes avis de la maniere la plus dédaigneuſe.

Dans ce tems-là pluſieurs Cavaliers commencerent à faire leur cour à cette Demoiſelle; elle avoit certainement de l'eſprit & de la beauté, & elle auroit pu paſſer pour une perſonne d'un grand merite, ſi ſa vanité n'avoit pas avili toutes ces bonnes qualitez. Parmi ſes Adorateurs, il y avoit un jeune Cavalier fort uni dans ſes manieres, mais parfaitement honnête homme; il l'aimoit à la fureur, & ſa paſſion devint le

ſujet

ſujet des diſcours de tout le voiſinage, où ſa Belle n'étoit pas nommée autrement que *l'Ange de Monſieur T....*, c'étoit-là le titre qu'il lui donnoit d'ordinaire lui-même, quand il entretenoit ſes amis de ſa violente tendreſſe pour elle. Comme il avoit des Freres plus âgez que lui, ſa fortune étoit fort mediocre, ce qui contribua beaucoup à rendre ſa perſonne & ſon amour mépriſables aux yeux de ſa dédaigneuſe Maîtreſſe. Outré de ſon malheur, il ne s'en laiſſa pas accabler, & il prit la vigoureuſe réſolution d'aller ſervir par Mer, & de travailler en même tems à faire ſa fortune, & à oublier ſon ingrate Maîtreſſe; dans ce deſſein il ſe mit à bord d'un Armateur, & il fut tellement heureux dans ſes courſes, qu'en peu d'années il revint dans le Royaume avec un Capital de douze mille livres ſt.

Pendant tout ce tems *Mademoiſelle Babet* continuoit à briller dans le grand monde; ſe mettant fort peu en peine de cultiver ſa raiſon, elle donnoit tout ſon tems à des amuſemens ſteriles; la lecture des Romans & des Comedies étoit ſon occupation ſerieuſe dont elle ſe *délaſſoit* par la Danſe, qu'elle poſſedoit dans la perfection. Dans le tems

qu'elle ſe livre de cette maniere aux extravagances de ſa vanité, tout d'un coup le Miniſtere change; & ſon Pere ayant perdu ſon Emploi ſe trouve forcé de quitter Londres, pour ne pas réjouïr ſes ennemis par les malheureuſes ſuites de ſa chûte. Quelques années après ſa retraite j'appris les nouvelles de la mort de ce pauvre Gentilhomme, & du déplorable état où ce nouveau deſaſtre jettoit ſa famille. Je fis tous mes efforts pour déterrer la Mere, & la Fille, mais toutes mes recherches furent vaines; ce qui me fit ſoupçonner, qu'elles ſe déroboient par un principe d'orgueil, à la vûë, & aux ſecours de leurs Amis. Il y avoit plus d'une année, que je n'avois pas entendu parler d'elles, lors qu'allant voir un de mes Amis, je fus introduit dans l'Anti-chambre par une jeune perſonne très-aimable, qui me frappa d'abord par un air de connoiſſance; je crus trouver en elle tous les traits de mon Ami défunt, & mon ſoupçon ſe fortifia quand je remarquai que ma preſence la faiſoit rougir, & qu'elle détournoit ſes yeux de moi autant qu'il lui étoit poſſible. Je crus devoir prendre la liberté de lui parler: *Oſerois-je vous demander*, lui dis-je, *ſi vous*

vous n'êtes pas Mademoiſelle une telle? Je vis qu'à ces paroles les larmes lui couloient des yeux, & qu'elle avoit envie de ſe retirer ſans me répondre; mais je l'arrêtai, & me trouvant obligé d'attendre pendant quelques momens l'Ami, que je venois voir, je voulus ſaiſir cette occaſion de ſatisfaire ma curioſité; il m'étoit impoſſible de deviner par ſes habits propres, ſans être magnifiques, ſi elle étoit maîtreſſe de la maiſon, ou bien ſi elle y étoit domeſtique; mais aimant mieux ſuppoſer le premier de ces cas, *Je ſuis ravi, Mademoiſelle*, lui dis-je, *de vous avoir rencontrée ſi heureuſement, & de vous voir maîtreſſe d'une ſi belle maiſon.* Ce compliment prononcé, dans le veritable deſſein de lui dire quelque choſe d'obligeant, fut un coup de poignard pour elle; il la jetta dans un tel deſordre, qu'elle fut longtems avant que de pouvoir s'en remettre, mais ayant retrouvé à la fin l'uſage de la parole; *Vous vous trompez, Monſieur*, me dit-elle, *je ne ſuis ici que la Servante.* Ces triſtes paroles furent ſuivies d'un torrent de larmes accompagnées de ſanglots, qui me fendoient le cœur, je fus au deſeſpoir d'être la Cauſe innocente de ſon affliction, & je fis tous mes efforts

forts pour calmer ſa douleur, par mes conſolations; *Hélas*, *Monſieur*, me répondit-elle d'un air humilié, *je ſuis cent fois plus heureuſe encore, que je ne le merite; j'ai pour maîtreſſe la perſonne du monde la meilleure, & la plus obligeante, vous la connoiſſez bien, & vous l'avez vûë pluſieurs fois, dans la maiſon de feu mon Pere. Elle eſt à preſent Epouſe de celui, que vous venez voir.*

Pour abreger mon Hiſtoire j'appris, que la malheureuſe Fille de mon Ami ſervoit chez cette même Fille de Barbier, qu'elle avoit traitée autrefois avec une hauteur ſi impertinente. Le Maître de la maiſon, où je me trouvois alors, en étoit devenu éperdument amoureux, & ſe trouvant en état de diſpoſer d'une groſſe fortune, il l'avoit épouſée; il ne s'en eſt point repenti; il trouve dans ſa poſſeſſion toute la felicité imaginable, & quoi qu'il ait pour elle toute la tendreſſe, & tous les égards imaginables, il lui eſt impoſſible de pouſſer ſes bontez au delà du merite de cette vertueuſe Epouſe. J'étois charmé de voir, que la Servante ne tariſſoit pas ſur ſes louanges; elle me dit encore, qu'après la mort de ſon Pere elle avoit vécu avec ſa Mere, dans la

plus

plus affreuſe pauvreté, ſans vouloir s'abaiſſer à demander le moindre ſecours à ceux, qui avoient fait autrefois profeſſion d'être de leurs amis; mais qu'à la fin elles avoient été découvertes dans leur retraite par cette eſtimable Dame, qui leur avoit prodigué les marques les plus tendres de ſa bonté; elle avoit perdu à la fin ſa Mere, qui pendant ſa vie avoit mieux aimé la voir dans la miſere, que dans une condition; & n'étant plus ſoûtenuë alors, par ce malheureux appui de ſon orgueil, elle étoit entrée dans la maiſon de cette Dame, qui la traitoit plûtôt en amie, qu'en domeſtique.

Je retournai chez moi tout rempli de reflexions ſur une avanture ſi particuliere, & une ſemaine après je me rencontrai par hazard dans une même compagnie, avec *Monſieur T.* cet Amant rebuté, dont je vous ai parlé au commencement de ma Lettre; je lui contai toute l'Hiſtoire de ſon Ange, ne doutant point qu'il n'en tirât la ſatisfaction, que d'ordinaire un Amant vindicatif puiſe dans les malheurs de ſa Maîtreſſe, leſquels il regarde comme la juſte punition de ſa fierté dédaigneuſe. A meſure que je lui communiquois toutes les

particularitez du deſaſtre de ſa Belle, je le vis, qui ſe couvroit le viſage de la main, & qui ſembloit avoir de la peine à reſpirer. Je crus d'abord que c'étoit un éclat de rire, qu'il s'efforçoit à étouffer, mais en levant la tête, je vis qu'il pleuroit amerement; après la fin de l'Hiſtoire il fit de ſon mieux, pour ſe remettre, & quelques momens après il ſe retira. A peine quinze jours étoient écoulez depuis cette entrevûë, lors que je reçus de lui le Billet ſuivant.

MON CHER MONSIEUR.

Je vous ſuis infiniment redevable des nouvelles, que vous m'avez données de *mon Ange*. Je viens de l'épouſer, & je croi que le triſte état, où je l'ai trouvée réduite, eſt dans le fond un vrai bonheur pour elle, & pour moi; ſon infortune l'a dépouillée de cet excès de vanité, qui étoit la ſeule choſe, qui me choquoit dans ſon Caractere, & m'a donné une favorable occaſion de prouver à ma chere Maîtreſſe la ſincerité & la conſtance de cet amour, que j'ai oſé lui déclarer, lors que à tous égards

égards elle ſembloit être au deſſus de moi.

Je ſuis.

DISCOURS CXXXIV.

—— Incoctum generoſo pectus honeſto.
PERS.

Un Cœur tout penetré du genereux amour de la gloire.

IL eſt bon, ſelon moi, d'appuyer, & de ſoûtenir autant qu'il eſt poſſible, tout principe qui eſt propre à mener l'Homme à des Actions loüables & utiles à la Societé. La nature des Humains eſt ſi differente, que les mêmes motifs ſont fort éloignez de faire les mêmes impreſſions ſur chaque individu de notre eſpece; l'amour de l'honneur, & le deſir de s'attirer l'eſtime des honnêtes gens, font dans l'un, ce qui eſt produit dans l'autre par un principe de conſcience, de devoir, ou de Religion, differens noms, qui expriment la même choſe.

L'amour de l'honneur eſt d'une nature ſi delicate qu'on ne le trouve que

dans les ames qui ſont naturellement genereuſes, & dans celles, qui ont été élevées & aggrandies par de beaux exemples, & par une éducation bien conduite; ce ſera là aujourd'hui le ſujet de mes reflexions, que je deſtine principalement à ceux, qui doivent être naturellement animez par ce noble motif.

Mais comme il n'y a rien de plus pernicieux, qu'un principe de conduite, duquel on n'entend pas la nature, je conſidererai l'honneur avec relation à trois ſortes de gens. Ce ſont ceux qui en ont une juſte idée; ceux qui n'en comprennent pas la veritable eſſence, & enfin ceux, qui le traitent de chimere, & qui le tournent en ridicule.

C'eſt d'abord à ceci qu'on reconnoît le veritable honneur, que, bien que ce ſoit un principe different de la Religion, il produit pourtant exactement les mêmes effets; ces effets ſont comme deux *lignes d'actions*, pour ainſi dire, qui tirées de differens côtez ſe terminent dans le même point. La Religion embraſſe la vertu, parce que la pratique nous en eſt ordonnée par la Loi de Dieu; l'honneur s'y attache, parce qu'elle ajoûte de la dignité & de l'excellence

cellence à la Nature humaine; l'*Homme Religieux* craint de commettre un crime, l'*Homme d'Honneur* dédaigne de faire une mauvaiſe action; celui-ci conſidere le vice comme au deſſous de lui, celui-là comme une irregularité qui déplaît à l'Etre Suprême. L'un le regarde comme bas, & l'autre comme défendu; c'eſt le Caractere d'Homme d'honneur que Seneque revêt, lors qu'il déclare, que quand il n'y auroit point de Dieu Vangeur du crime, il ne voudroit pas s'y livrer, parce que rien n'eſt, par ſa nature, plus vil, plus lâche, & plus infame.

Voici la noble deſcription que nôtre Caton Britannique fait du veritable honneur.

L'honneur eſt un lien ſacré, la Loi des Souverains, la perfection diſtinctive d'une grande ame; là où il rencontre la vertu, il lui donne de l'ornement & de la force, & il l'imite là où elle n'eſt point, c'eſt une heureuſe diſpoſition, que la raiſon doit mettre à l'abri de la raillerie.

Il s'agit de conſiderer en ſecond lieu, ceux qui ont une fauſſe notion de l'honneur; ce ſont ces gens, qui ſe font un point d'honneur de ce qui eſt contraire aux Loix de Dieu, ou à celles

de leur Patrie ; ils croyent plus glorieux de vanger un affront, que de le pardonner ; ils ne ſe font point une affaire de dire un menſonge, & ils ſont capables de donner la mort à celui qui les en accuſeroit ; ils aiment mieux conſerver leur réputation par leur courage, que par leur vertu. Je conviens que la veritable valeur, la veritable force d'eſprit eſt tellement convenable à la Nature humaine, que celui, à qui cette qualité manque, merite à peine le nom d'homme ; malheureuſement on trouve un grand nombre de perſonnes, qui abuſent tellement de cette verité mal entenduë, qu'ils placent toute l'eſſence de l'honneur dans une eſpece de brutalité ; c'eſt graces à cette fauſſe Idée, que certaines gens parmi nous ſe donnent hardiment le titre de gens d'honneur, quoi que leur conduite ſoit ſi abominable, qu'ils deshonoreroïent, pour ainſi dire, une Potence.

Rien n'eſt plus néceſſaire, que de rectifier cette notion ; le vrai honneur, comme je l'ai déja dit, tend, comme la Religion, à un but veritablement honnête & vertueux ; il faut par conſéquent rayer de la liſte des gens d'honneur, celui qui ſacrifie, à la mode, &

à

à la vogue, quelque devoir de la créature raiſonnable; celui qui oſe conſiderer comme honorable, une action qui déplaît à ſon Créateur, & qui eſt pernicieuſe pour la Societé; enfin celui, qui par un principe d'honneur ſe croit obligé de pratiquer certaines vertus, & d'en négliger certaines autres.

Toute la vie de Timogene a été un exemple frappant des illuſions du faux honneur; il étoit homme à applaudir aux railleries d'un Libertin, qui oſoit inſulter à ſon Créateur, & à appeller en duel ceux, qui avoient l'audace de dire le moindre mal d'un de ſes Amis. Il auroit mieux aimé mourir, que de trahir la confidence de quelqu'un, quoi qu'il eût ſû que ce ſecret découvert eût garanti ſa Patrie d'une ruine inévitable. Timogene a arraché la vie à un jeune homme, pour avoir parlé en termes peu ménagez de Bélinde, que dans ſa jeuneſſe il avoit ſéduite lui-même, & qui par la perfidie de cet homme d'honneur, languiſſoit dans la diſette & dans l'infamie. Pour donner le dernier coup de pinceau à ſon Portrait, Timogene, qui avoit ruiné pluſieurs pauvres familles, vendit à la fin tous ſes Biens, pour ſatisfaire ſes Créanciers; mais confor-

ment à ſon caractere d'*honnête Homme par excellence*, il employa tout l'argent qu'il put tirer de l'Heritage de ſes Peres, à payer ſes dettes du Jeu, ou, pour m'exprimer dans ſon ſtile, ſes *dettes d'honneur*.

Il faut qu'en troiſiéme lieu je faſſe quelques reflexions ſur ceux, qui traitent l'honneur de chimere, & qui font tous leurs efforts pour le tourner en ridicule. Des gens, qui font profeſſion de bannir l'honneur de leur raiſon, & de leur conduite, ſont dans un état plus deſeſperé, que ceux, qui ſe trompent ſur l'idée de *l'honneur*; c'eſt ainſi qu'on peut plûtôt eſperer la converſion d'un *Heretique* que d'un *Athée*. Ces ames de bouë conſiderent *l'honneur* comme une brillante fantaiſie, qui détourne du veritable but de jeunes gens ſans experience, & qui, pendant qu'ils courent après des ombres, les jettent dans de veritables malheurs; ce ſont d'ordinaire des perſonnes uſées dans les affaires du monde; leur imagination & leur cœur ont contracté une eſpece de *Callus*; ils ont perdu le goût de certains ſentimens delicats, qui remuent d'une maniere ſi delicieuſe les ames innocentes. Ces Vieillards dépravez ſe ſont tellement accoû-

accoûtumez à ne faire attention qu'à un intérêt groſſier, qu'ils ont perdu de vûë les ſatisfactions interieures de l'ame, le plus noble intérêt d'une Créature raiſonnable; ils traitent de ridicule & de romaneſque tous les ſentimens, qui pourroient les traverſer dans la route de la Grandeur, ou de la Fortune, & ils prodiguent le titre de Viſionaire à tous ceux, qui dans ce Siécle corrompu ſoûtiennent les droits d'un *intérêt delicat & ſublime*. Les gens, que j'ai ici en vûë, ont fort ſouvent des talens, des lumiéres acquiſes par l'experience, & des vûës, qui les recommandent aux Chefs des Factions; quelque ruineuſes, que ces ames baſſes connoiſſent ces Factions pour leur Patrie, ils manquent rarement de les ſoûtenir, pourvû qu'elles leur offrent une perſpective d'avantages particuliers. Mais cette conduite a beau les mener aux Dignitez & aux Treſors, ils peuvent compter, qu'une tache d'infamie marquera dans les Annales du Païs les noms de tous ceux, qui parviennent au Temple de l'Honneur par une route, oppoſée à celle de la vertu, & de la grandeur d'ame.

DIS-

DISCOURS CXXXV.

Proprium hoc eſſe prudentiæ conciliare
Sibi animos hominum, & ad uſus ſuos
adjungere.

Il eſt certain que l'eſſentiel de la prudence conſiſte à gagner l'eſprit des hommes, pour les faire concourir à nos vûës.

ME trouvant l'autre jour en compagnie chez Mylady Lizard, je vis entrer dans la Chambre un de ſes Couſins, Gentilhomme Campagnard qui ſe pique de franchiſe, & de dire toûjours ce qu'il penſe. C'eſt un homme ruſtique & vif, qui a naturellement de l'eſprit, & qui auroit pu devenir un homme très agréable, ſi ſon naturel avoit été poli, & rectifié par de bonnes manieres; il n'avoit pas été un quart d'heure avec nous, qu'il avoit déja fait rougir toutes les Dames, par quelque malheureuſe remarque, ou par quelque queſtion groſſiere. Il demanda à ma *Brillante*, ſi ſon eſprit lui gagneroit bien-tôt un Mari, & il dit à l'aînée, qu'il lui trouvoit le teint pâle, & les yeux batus, & qu'il étoit tems, qu'elle

qu'elle ſe pourvût, puis qu'il faut cueillir la poire quand elle eſt meure. La bonne Mylady qui dans ces ſortes d'occaſions ſouffre davantage que ſes Filles mêmes, pria ſon Couſin avec un ſouris gracieux, d'épargner un peu ſes Parentes. Là-deſſus il fit un éclat de rire à faire trembler les vitres; ſi je ne me trompe, ma Tante, lui dit-il, vous êtiez déja Mere à l'âge de quinze ans; & pourquoi diantre prétendez-vous, s'il vous plaît, que mes Couſines ſoient Filles juſqu'à leur vingt-cinquiéme année; je fis alors de mon mieux pour donner un autre tour à la converſation; mais ſans prendre garde ſeulement à ce que je diſois, il pouſſoit toûjours ſa pointe; ce n'eſt pas tout; il ſe mit à m'attaquer à mon tour. *Bon homme Ironſide*, me dit il, *vous rempliſſez la tête de mes Couſines, de vos idées delicates, comme vous les appellez; mais dites-moi, ne leur avez-vous jamais enſeigné à faire un Pudding?* il y ajoûta pluſieurs autres traits de la même nature, & j'avouë que je fus tellement déconcerté par ſes railleries ruſtiques, que je fus obligé de lui céder le champ de bataille, & de chercher un prétexte, pour faire une retraite honorable.

Les

Les manieres de ce *Provincial* me firent reflechir ſur l'utilité de la *complaiſance*, & ſur les agrémens, qu'elle répand ſur la converſation; quoi qu'à peine on donne à cette bonne qualité une place parmi les *vertus morales*, il eſt certain, qu'elle prête de la beauté & de l'ornement à toutes les belles qualitez, & à tous les talens, qu'un homme puiſſe poſſeder; Platon conſeilla un jour à un Auteur groſſier de ſacrifier aux Graces; je conſeille de la même maniere à tout homme de Lettres, qui ne veut pas être dans le monde entiérement ſur le pied d'un Savant ou d'un Philoſophe, de ſe familiariſer avec cette vertu de la Societé, qui eſt le ſujet de mon Diſcours.

La complaiſance rapproche tous les hommes les uns des autres; elle nous rend aimables ceux, qui ſont au deſſus de nous, nous lie plus étroitement avec nos égaux, & nous attire vers nos inferieurs. Elle adoucit ce qu'il y a de rude dans la diſtinction des rangs, elle égaye la converſation, & fait en ſorte que tous ceux qui compoſent une Compagnie ſoient ſatisfaits d'eux-mêmes. Elle ſerre les liens de la Societé, & donne de nouvelles forces à la bienveuil-

lance

lance mutuelle. Elle encourage les timides, calme les turbulens, humaniſe les fiers, en un mot elle diſtingue une compagnie de gens civiliſez d'une troupe de Sauvages; elle fait rentrer les hommes dans l'égalité qui leur eſt naturelle, & que chaque individu humain ne doit jamais perdre de vûë, malgré la ſubordination que la néceſſité de l'ordre a établi parmi nous.

Si nous pouvions penetrer dans les ſentimens ſecrets du cœur humain, nous verrions, j'en ſuis ſûr, que l'affliction, & le trouble, y ſont moins ſouvent les effets d'une douleur réelle, ou d'une miſere veritable, que de certains malheurs imaginaires, & de certains deſaſtres chimeriques. D'ordinaire un regard de travers, une parole rude, un terme de mépris, décident de notre repos & de notre félicité. Le ſeul moyen de bannir du Commerce civil, ces malheurs apparents, autant que la choſe eſt poſſible, ſeroit la pratique générale de la vertu, que je viens de caracteriſer. Je ne la conſidere ici qu'en qualité de vertu, & comme telle, je crois pouvoir la définir ainſi. *La complaiſance eſt un effort conſtant & ſoûtenu pour plaire, autant que l'innocence le permet, aux per-*

perſonnes, qui ont quelque commerce avec nous.

J'ajoûterai à ce que je viens de dire, que la complaiſance eſt la route la plus ſûre de la Fortune ; elle nous recommande à la faveur des Grands, d'une maniere infiniment plus efficace que l'eſprit, le ſavoir, & quelque autre talent que ce puiſſe être. Je trouve cette vérité miſe dans un jour fort agréable dans un *Conte Arabe*, que j'abregerai ici, pour l'amour du Lecteur, que je prie en même tems de ſe ſouvenir de ma définition, & que je ſuis fort éloigné de vouloir le porter à une complaiſance incompatible avec l'honneur & avec l'integrité.

Schacabac étant réduit à une extrême pauvreté, & n'ayant pas mangé de deux jours alla rendre une viſite à un noble *Barmecide*, religieux obſervateur de l'Hoſpitalité, mais un peu ſujet à certains caprices de grand Seigneur. Il trouva le *Barmecide* aſſis à une table couverte, & qui ſembloit n'attendre que les mets, & ſes plaintes parurent exciter de la compaſſion dans l'ame de ce Seigneur ; mais il fut fort ſurpris de s'entendre inviter de ſe mettre à table & de manger ſans façon. Son Hôte com-

commença par lui donner une assiette vuide, & le pria de lui dire son sentiment d'un *potage au ris*. Schacabac étoit homme d'esprit ; il voulut bien entrer dans ce badinage, & seconder les fantaisies du *Barmecide*. Il répondit que la Soupe étoit excellente, & fit monter & descendre sa cuilliere comme s'il mangeoit avec beaucoup de plaisir. *Que dites-vous de ce pain-là*, lui demanda de nouveau le Barmecide, *en avez-vous vû de vôtre vie de plus blanc*. Le pauvre homme, qui ne voyoit ni pain, ni rien de semblable, repartit, que s'il ne le trouvoit pas merveilleux, il n'en mangeroit pas avec tant d'avidité. *J'en suis charmé*, repliqua le Barmecide, *allons mon ami, il faut que je vous serve cette cuisse d'Oye ; je suis sûr que vous ne la trouverez pas mauvaise* ; Schacabac ne se laissa pas tirer l'oreille, il tendit son assiette de bonne grace, & n'y reçut rien du tout, d'un air fort satisfait ; pendant qu'il avaloit cette cuisse imaginaire, & qu'il s'écrioit sur la delicatesse de la sauce, son Hôte le pria de garder une partie de son appetit pour un Agneau rôti, & farci de *Pistaches* ; il ordonna là-dessus qu'on l'apportât, & comme si ce mets venoit d'être servi réel-

réellement; *voila un plat*, dit-il, *qui eſt bon par excellence, & je ſuis ſûr que vous ne le trouverez ſur aucune autre table, que ſur la mienne.* Schacabac faiſant ſemblant d'en goûter, effectivement, dit-il, voila un mets delicieux, & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais mangé quelque choſe de ſemblable. On ſervit encore un grand nombre d'excellens plats imaginaires, qui furent exaltez & vuidez de la même maniere. Le dîner fut ſuivi par un deſſert inviſible, dont nôtre pauvre homme éleva ſur tout aux nuës, une tarte en lozange, que le *Barmecide* lui aſſuroit être de ſa propre invention. A la fin las des reproches obligeans de ſon Hôte, ſur ce qu'il mangeoit ſi peu, & fatigué de remuer ſes machoires à vuide, il demanda quartier, en proteſtant, qu'il avoit dîné à merveille. Eh bien donc, lui dit le *Barmecide*, faiſons ôter la nappe; il faut que vous goûtiez de mes Vins; ſans vanité, il n'y en a pas de meilleurs dans toute la Perſe. Là-deſſus il remplit deux verres d'un flacon vuide, & il en preſenta un à Schacabac, qui le conjura de le diſpenſer de boire, parce qu'il avoit le malheur d'avoir le Vin un peu brutal. Cependant preſſé obligeamment

de

de vuider ſon verre, il le fit tout d'un coup, après avoir loué premierement la couleur du Vin, & enſuite l'odeur. Ayant encore avalé trois ou quatre rouge-bords, de differentes ſortes de Vins admirables, pouſſé à bout par un badinage de ſi longue haleine, il fit ſemblant d'être ivre, & ſe levant de ſa place, il donna un bon coup de poing au *Barmecide*; mais bien-tôt revenu à lui; *je vous demande pardon de mon impertinence*, *Seigneur*, lui dit-il, *mais c'eſt vôtre faute*; *je vous ai averti du malheur, que j'ai, de ne me pas poſſeder dans le Vin.* Le *Barmecide* rit de bon cœur de la plaiſanterie de ſon Convive, & bien loin de ſe mettre en colere, *j'admire vôtre complaiſance*, lui dit-il, *& vous méritez d'avoir un Couvert chez moi toutes les fois que vous le voudrez. Puiſque vous avez bien voulu vous prêter à mon humeur, il faut que nous mangions à preſent enſemble tout de bon.* Là-deſſus il ordonna tout ſérieuſement qu'on ſervit; & Schacabac vit paroître ſucceſſivement le potage au ris, l'Oye, l'Agneau aux Piſtaches, pluſieurs autres plats délicats, le deſſert, la tarte en lozange, & differentes ſortes d'excellens Vins de Perſe; en un mot, il fut régalé de tous

les

les mets réels dont il n'avoit mangé auparavant qu'en Idée.

DISCOURS CXXXVI.

—— Miſerum eſt aliena vivere quadra

C'eſt un malheur de vivre dans la maiſon d'autrui.

QUand je me trouve dans la diſpoſition de me repoſer, j'ordonne ſeulement qu'on ouvre mon Lion, & qu'on cherche, dans ce Magazin, des choſes qui répondent à mes vûës: La premiere Lettre, que j'y ai trouvée aujourd'hui me vient d'une perſonne, qui eſt *Aumônier* chez un grand Seigneur, & qui trouve que ſon Maître le traite un peu cavalierement. Je trouve ſes plaintes très bien fondées; dans ce Royaume un Juriſconſulte, & un Medecin prétendent que les gens du premier ordre n'ayent pour eux, ni hauteur, ni mépris; la profeſſion de *Théologien* & de *Miniſtre de l'Evangile*, eſt certainement au deſſus de la leur, & je ne vois pas, par quelle raiſon elle doit être moins reſpectée; je ne veux point du

du tout réveiller une diſpute, qu'on a pouſſée ici avec vigueur, ſur ce Problême: *Qui doit être le plus reſpecté dans une maiſon le Maître ou le Chapelain?* Ces ſortes de matieres me paroiſſent auſſi odieuſes, qu'inutiles. J'excuſe pourtant quelques-uns de nos plus fameux Théologiens d'avoir pouſſé un peu trop loin les prérogatives prétenduës du *Chapelain*. L'opinion populaire va ſi fort dans une des extrêmitez, qu'il faut leur pardonner d'avoir voulu la rectifier, en ſe jettant un peu trop dans l'extrêmité oppoſée.

Je croi pour moi, qu'un grand Seigneur & ſon Chapelain ne devroient ſe diſputer uniquement que l'honneur de ſe rendre l'un à l'autre les plus grands ſervices, & de contribuer le plus au bonheur réel de toute la Famille. Si d'un côté c'eſt un avantage conſiderable pour un Théologien, de trouver un Patron puiſſant & généreux; ce n'eſt pas un moindre avantage pour un homme de qualité d'avoir chez lui un homme qui a de la vertu & des lumieres; j'ai toûjours conſideré comme une des plus grandes prérogatives du rang & de la richeſſe, celle de pouvoir ſe choiſir, de tout l'Illuſtre Corps du

Clergé Anglois, un Guide Spirituel, & un Ami intime. Voici la Lettre en queſtion.

MONSIEUR,

J'ai eu pendant pluſieurs années l'honneur d'être *Chapelain* dans une des premieres Familles du Royaume, & juſqu'ici, on m'a du moins fait la grace de m'y conſiderer comme le premier des Domeſtiques.

Pendant la vie de mon vieux Seigneur & Maître, la bonne chere étoit relevée & aſſaiſonnée chez nous, par une joye innocente, & par des diſcours ſavans & agréables; on ne me regardoit pas ſimplement comme un meuble néceſſaire dans une grande Maiſon, & toute mon utilité ne ſe bornoit pas à preſenter ma figure à table & à benir les mets; on me traitoit en homme de famille, & d'ordinaire Mylord me retenoit auprès de lui quelques heures après le repas, pour tenir mon coin dans la converſation. Mais depuis que ſon Fils a ſuccedé à ſon titre & à ſes Biens, on ne me conſidere plus, que comme un Cenſeur fâcheux, qui ne ſert à rien, qu'à tra-

traverſer les plaiſirs de la table, & l'on eſt ravi que je la quitte, avec la fin de ma priére à la bouche. Je puis vous proteſter, Monſieur, que depuis la mort du vieux Seigneur, tout ce que j'ai entendu dire de plus remarquable aux amis de Mylord, c'eſt qu'un jeune Seigneur Anglois s'eſt enivré ſept fois à Génes, & qu'un autre a eu une intrigue avec une fameuſe Courtiſanne de Veniſe. J'ai été aſſez inſolent, il y a quelques jours, pour reſter dans la Chambre, juſqu'à ce qu'on eût bû quatre ſantez, au delà de celle de l'Egliſe, pour voir un peu ſur quoi rouleroient les Diſcours de ces Meſſieurs, mais je n'entendis ſortir de leurs bouches, que les noms des plus belles Dames de la Cour, à l'honneur deſquelles ils vuidoient leurs Verres; ils ne faiſoient que me regarder continuellement, & je vis dans tout leur air, qu'ils attendoient impatiemment que j'euſſe la bonté de me retirer; auſſi-tôt que je leur eus fait ce plaiſir, je remarquai d'abord par le bruit qu'ils faiſoient, qu'ils avoient eu très grande envie d'avoir les coudées franches, & de dire tout ce qui pourroit leur venir dans l'eſprit. Il n'y a pas d'apparence que leurs Diſcours

ſoient fort édifians, puis qu'ils ſont tellement ravis de m'en éloigner, moi, dis-je, qui n'affecte point une farouche auſtérité, qui aime autant le plaiſir innocent qu'un autre, & qui ne me choque d'aucune liberté ; pourvû qu'elle ſoit compatible avec l'eſprit du Chriſtianiſme. Juſqu'à preſent, Monſieur, j'ai défendu avec bien de la peine mon poſte au deſſert, & tous les jours je mange du fruit & des confitures, à la barbe de mon Maître, mais j'ignore ſi je pourrai encore long-tems me ſoûtenir dans cette prérogative ; déja les Domeſtiques commencent à ſe donner des airs avec moi, & à mettre bruſquement ma chaiſe à l'écart quant il s'agit de ſervir le deſſert ; je ſuis né quelque choſe, Monſieur, & l'on m'a donné l'éducation d'un homme de naiſſance ; faites-moi la grace de m'empêcher d'être traité deſormais, comme un Faquin ; peut-être y réuſſirez-vous, ſi vous voulez bien faire ſentir à nos Compatriotes, que le Miniſtere de l'Evangile n'avilit point ceux qui s'y ſont dévouez. Vos feuilles volantes rendent ſouvent des ſervices conſidérables à la Religion, & il me ſemble que c'eſt avoir ſoin de ſes intérêts, que d'attirer un peu plus de reſ-

pect,

pect, à ceux qui s'occupent à en développer l'utilité & l'excellence.

Je ſuis.

AUTRE LETTRE.

VENERABLE MENTOR.

J'ai été charmé de celui de vos derniers Diſcours, où vous recommandez aux Dames, qui ont du bien, ou de la naiſſance, l'étude des Sciences utiles. J'ai trouvé depuis ce tems-là votre opinion établie dans un admirable Poëme Latin, compoſé par le fameux Chevalier *Thomas Morus*. Il adreſſa ces Vers à un de ſes Amis, qui cherchoit une Femme, pour lui conſeiller de faire moins attention à la Beauté & à la Fortune, qu'à la vertu & à l'eſprit, qui placez dans le cœur d'une Femme contribuent plus ſûrement au bonheur d'un Epoux, que tous les autres avantages; j'ai cru devoir copier pour vous un lambeau de cette Piéce, où vous trouverez vos ſentimens ſur ce ſujet très élégamment exprimez.

Proculque ſtulta ſit
Parvis labellulis
Semper loquacitas,
Proculque ruſticum
Semper ſilentium;
Sit illa vel modo
Inſtructa Litteris,
Vel talis, ut modo
Sit apta litteris,
Fælix, quibus bene
Priſcis ab omnibus
Poſſit libellulis
Vitam beantia
Haurire dogmata,
Armata cum quibus
Nec illa proſperis
Superba turgeat
Nec illa turbidis
Miſella lugeat
Proſtrata caſibus.
Jucunda ſic erit
Semper, nec unquam erit
Gravis, moleſtare
Vitæ comes tuæ
Quæ docta parvulos
Docebit, & tuos
Cum lacte literas
Olim Nepotulos;
Jam te juvaverit
Viros relinquere,
Doctæque Conjugis
Sinu quieſcere,
Dum grata te fovet,
Manuque mobili
Dum plectra perſonet,

Et

Et voce, (qua nec eſt
Progne, ſororculæ
Tuæ ſuavior)
Amœna cantilat,
Apollo, quæ velit
Audire carmina.
Jam te juvaverit
Sermone blandulo
Docto tamen, dies
Noctesque ducere;
Notare verbula
Mellita maximis
Non ſine gratiis
Ab ore melleo
Semper fluentia,
Quibus coërceat
Si quando te levet
Inane gaudium,
Quibus levaverit,
Si quando deprimat
Te mœror anxius;
Certabit in quibus
Summa Eloquentia
Jam cum omnium gravi
Rerum Scientia.
Talem olim ego putem
Et Vatis Orphei
Fuiſſe conjugem,
Nec unquam ab Inferis
Curaſſet improbo
Labore Fœminam
Referre ruſticam.
Talemque credimus
Naſonis inclitam,
Quæ vel patrem queat

Æquare carmine,
Fuiſſe filiam;
Talemque ſuſpicor,
(Qua nulla charior
Unquam fuit patri,
Quo nemo doctior)
Fuiſſe Tulliam:
Taliſque, quæ tulit
Gracchos duos, fuit
Quæ, quos tulit, bonis
Inſtruxit artibus,
Nec profuit minus
Magiſtra quam Parens.

Voici à peu près le ſens de cette élegante deſcription:

Pour faire choix d'une Femme
Digne de ta paſſion,
Cher Damis, prête attention
Moins à ſon corps qu'à ſon ame:
A quoi ſert une Beauté
Qu'avilit la ruſticité?
Ne deſtine point à ta couche
Ni celle dont l'aimable bouche
N'eſt que le paſſage uſé
D'un babil mal aviſé;
Ni celle, qui belle ſouche
Garde un ſilence farouche.
Qu'un tour d'eſprit élevé
Et qu'un bon ſens cultivé
Capable au moins de culture,
Et charmé de la Lecture
Serve à ta Femme de parure,

Qui

Qui par un air de nouveauté
Ranime ton goût rebuté.
Ah qu'une Femme eſt embellie
Par l'Erudition polie !
C'eſt un bien, pour ſa rareté,
Pour ſon aimable utilité,
Qui n'eſt jamais trop acheté.
Elle tire des Ouvrages
Des Poëtes, & des Sages
De ſolides avantages
Et d'innocens badinages.
Tous les jours elle nourit
Sa mémoire & ſon eſprit
De la ſubſtance des maximes
Salutaires & ſublimes,
Qui nous rendent magnanimes,
Fermes, dans l'adverſité
Doux, dans la proſperité.
De ſes Enfans double Mere,
En même tems tendre & ſevere,
Elle en fait ſes nouriçons
Par ſon lait & par ſes leçons.
Tu pourras trouver chez elle
A tous ſes devoirs fidelle,
Mille fois heureux Damis,
Sous les traits d'une Femme aimable
L'ame d'un homme eſtimable
Et le meilleur de tes amis.
Sous tous tes déſirs pliée,
Selon tes vœux variée
Quoi qu'en ton particulier,
Elle t'eſt un monde entier.
Dans une troupe ſavante,
Dans une troupe amuſante,
Tu hâteras ton retour

Vers l'objet de ton amour.
Lors que ſa Muſe l'inſpire,
Ses doits font parler la Lyre
Elle y ſait joindre une voix
Telle, que l'honneur des bois
La plaintive Philomele
Là moins docile, moins belle;
De ces Vers harmonieux
Phœbus ſeroit envieux.
A cette douce Muſique
Qui t'éveille, flatte, pique
Succederont des Diſcours;
Que Pallas dicte aux Amours;
Des Diſcours pleins de ſageſſe
Des Diſcours pleins de tendreſſe;
La douce perſuaſion
L'indirecte Inſtruction
Coulant dans ton ame ſaiſie
Comme un ruiſſeau d'Ambroſie
Contre des chagrins exceſſifs
Affermiront ton courage
Et ſauront calmer l'orage
Qu'excitent des plaiſirs trop vifs.
Telle dut être la Femme
Qu'entrainé par ſa tendre flamme
Le grand Orphée aux ſombres bords
Racheta par ſes accords;
Ce Sage pour un beau corps,
Deſtitué d'une belle ame,
Eut-il ſuivi ſes tranſports
Juſqu'à l'Empire des Morts?
Telle la Fille d'Ovide,
Qui dans ſon Pere eut ſon guide,
Livrée au feu le plus beau
Monta d'un pas intrepide

Au ſommet du ſacré coupeau.
Sans doute encore Tullie
De ces charmes embellie
Par ſa trop rapide fin.
Au plus éclairé Romain
Rendit amere la vie.
Telle auſſi fut Cornelie
Mere des Gracques Généreux
Qui du bien public amoureux
Dévouez à la juſtice
Perirent par un ſupplice
Qui porta leurs noms aux Cieux;
Leur vertu ferme, ſevere,
Des preceptes de leur Mere
Fut l'ouvrage glorieux.

DISCOURS CXXXVII.

Decipit exemplar vitiis imitabile ——

HOR.

Nous ſommes ſéduits par des exemples qu'on ne ſauroit ſuivre, que par la route du vice.

S'Il y a quelque choſe de triſte au monde c'eſt de voir un fat à la tête d'un famille; ſon malheureux Caractere infecte toute la maiſon. Sa femme & ſes Enfans ne ſauroient s'empêcher de fixer ſur lui leur attention; s'ils lui ſont ſuperieurs en bon-ſens, il les dé-

concerte par tout ce qu'il fait, par tout ce qu'il dit; & s'ils n'ont pas plus de lumieres qui lui, Imitateurs naturels de ſon tour d'eſprit ils font tous les jours des progrez conſiderables dans la folie, & dans l'impertinence. Combien de fois n'ai-je pas été cruellement mortifié en obſervant toute une troupe d'Enfans aimables, qui diſoient des fadaiſes au deſſous de leur eſprit, parce que leur genie étoit arrêté par l'imitation de la ſottiſe paternelle. La ſtupidité d'un pere ſuffit pour éteindre dans un Enfant le feu d'un eſprit peu commun, ou du moins, pour le gâter, en y donnant un mauvais tour preſque irremediable; Par tout où l'on trouve un chef de Famille foible & ridicule, on entend retentir tous les appartemens de ſa maiſon de la repetition odieuſe de ſes fades plaiſanteries, de ſes quolitets uſez, & de ſes inſipides lieux communs.

C'eſt là un des plus forts motifs qui m'ont fait recommander aux Femmes, les exercices capables de former leur bon-ſens & leur eſprit; ſi elles veulent bien ſuivre mon conſeil, les Enfants auront deſormais une double chance pour gagner de la raiſon. Si le Pere leur manque, cette perte pourra être répa-

réparée par la Mere. J'avouë que c'eſt une ſituation mortifiante dans une famille, quand la Femme y eſt plus habile, que le Mari, mais encore cet incouvenient eſt-il preferable à la diſette entiere d'eſprit & de connoiſſances, dans toute une maiſon. Il eſt d'une tres grande utilité, que du moins une des perſonnes, qui la gouvernent ſoit en état de donner des exemples de bon-ſens au petit Etat, que la nature à ſoumis à leur empire.

Si l'extravagance dans un Pere de famille à des ſuites ſi fâcheuſes, quelles influences n'y répand-il pas, s'il ſe laiſſe gouverner par le vice, qui par ſa nature eſt plus pernicieux & plus ſéducteur, que le derangement de l'eſprit? Le debauché ſe multiplie dans tous les membres de ſon domeſtique. Ses fils ſont les échos de ſes obſcénitez, & de ſes imprecations. Par ſes diſcours infames il efface inſenſiblement la pudeur de ſes filles, ou bien il les force à chaque moment, de rougir d'une double honte. Les laquais même ſeront de jolis garçons ſelon la méthode de leur Maitre. Ils ſe formeront tous les jours par ſes leçons indirectes, & ils brilleront dans la cui-

ſine, par la reverberation de ſes infamies, qui ont éclaté dans la ſalle. Qu'on prenne un de ſes valets, qu'on le reveſte de ſes titres & de ſes dignitez, vous aurez de la peine à le diſtinguer d'avec Milord lui-meme; ce ſont les mêmes turlupinades, les mêmes ſerments, la même ſorte de Bel-eſprit.

C'eſt par conſéquent un avantage bien conſiderable pour une famille, que d'avoir pour Directeur un homme ſenſé & vertueux; La premiere de ces qualitez n'eſt pas toûjours au pouvoir d'un homme; Mais ſi l'on n'eſt pas le maitre d'avoir un grand genie, on l'eſt du moins de n'avoir pas un mauvais cœur. On peut au moins donner des exemples de Modeſtie, de Temperance, de Frugalité, de Religion & d'autres vertus, qui, quoiqu'ils ſoient les plus grands ornements de la Nature humaine, peuvent être pratiquez par des eſprits bornez.

Quand je lis ce que les Hiſtoires nous diſent du fameux Pythagore, je vois avec un plaiſir ſenſible les heureux effets, que ſes vertus, & ſes lumieres ont produit dans toute ſa famille. Ce Philoſophe excellent après avoir

avoir renfermé dans ſon ame tout le ſavoir de ſa patrie, voyagea par tout le monde connu alors, pour s'entretenir avec les ſavants diſtinguez de tous les pais; par là il concentra dans ſon âme toute l'erudition, toute la ſageſſe de tout ſon ſiecle, & il eſt encore admiré par les plus habiles gens de nos jours, comme un prodige de ſcience.

Sa femme *Théano* ecrivit pluſieurs livres, & aprez ſa mort elle enſeigna ſa Philoſophie dans ſon Ecole frequentée par un nombre prodigieux de diſciples de tous les endroits de l'univers. Il nous reſte d'elle pluſieurs Apophtegmes admirables; je ne ferai mention ici que d'un ſeul, parce qu'il fait autant d'honneur à ſa vertu qu'à ſes lumieres. Une perſonne de ſon ſexe lui ayant demandé, quand il étoit permis à une Femme de prier les Dieux, aprez avoir eu commerce avec un homme, *Si c'eſt avec ſon Mari*, repondit elle, *le lendemain*; *ſi c'eſt avec un etranger*, *jamais*.

Pythagore avoit de cette Dame deux fils, & trois filles; ſes deux fils *Telauge*, & *Meneſarque* étoient des Philoſophes du premier ordre, & ils ſoutinrent leur Mere, dans le gouvernement de l'*Ecole Py-*

Pythagoréenne. Une de ſes filles s'appelloit *Arignote*; ſes ouvrages ſubſitoient encore du temps de *Porphyre*, & ils étoient generalement admirez. *Damo* une autre de ſes filles eut cet honneur particulier, que ſon Pere avant ſa mort lui confia ſes écrits, avec défenſe de les communiquer à tout autre, qu'à ceux de la famille; Elle ſuivit ces ordres de ce grand-homme avec une exactitude ſcrupuleuſe, & même au peril de ſa vie; on lui offrit une tres grande ſomme pour ces ouvrages merveilleux; mais elle aima mieux vivre dans la diſette, que de deſobeir à la derniere volonté de ſon illuſtre Pere.

La troiſieme de ſes filles fut appellée *Myïa*, dont la vie & les productions faiſoient encore beaucoup de bruit du tems de *Lucien*; elle étoit d'une vertu ſi pure & ſi diſtinguée, que pendant, qu'elle étoit fille, elle fut choiſie dans une ſolennité publique, pour conduire toute la bande des vierges, & qu'etant mariée elle eut l'honneur d'être à la tête des Matrones dans une ceremonie pareille. La mémoire de cette femme ſavante fut tellement honorée de ſes compatriottes; qu'aprez ſa mort ſa maiſon fut convertie en Temple, & qu'on donna

na à la rûe oú elle avoit demeuré le nom de *Muſæum*, ou de ſéjour des Muſes. Ce *Sage*, cet *homme de bien*, fut auſſi heureux maitre, qu'heureux Pere, & ſon Erudition gagna ſes domeſtiques comme ſes Enfants. Deux de ſes eſclaves firent de ſi grand progrès ſous lui, qu'ils ſe diſtinguerent entre les principaux de ſa ſecte; Ils s'appelloient *Aſtræe, & Zamólxes.*

Ce ſeul exemple nous developpe evidemment le merite utile d'un pere de famille, qui s'acquite de ſes nobles devoirs avec ardeur, & avec conſtance; ſi tous les Peres, ſi tous les maitres vouloient bien ſuivre un ſi genereux exemple, on verroit bientôt une barriere efficace oppoſée à la dépravation des mœurs & aux vices inſolents, qui font le funeſte caractere de ce ſiecle, & qu'il eſt plus aiſé de deplorer, que de réformer ſeulement en partie.

DIS-

DISCOURS CXXXVIII.

—— Aliquiſque malo fuit uſus in illo.

Il y avoit quelque utilité dans ce malheur.

LA charité, dit un ancien Auteur, eſt une vertu qui reſide dans le cœur, & non pas dans les mains. Les dons & les Aumones ſont les marques, & non pas l'eſſence de cette vertu; on peut prodiguer de grandes ſommes aux pauvres ſans être charitable, & l'on peut avoir cette excellente qualité, ſans être en état de la produire an dehors. La charité conſiſte dans une bienveuillance habituelle, qui eſt dans le fond de l'Ame, & qui nous diſpoſe à faire du bien aux hommes, & ſur tout a ceux, qui en ont beſoin; ce pauvre dont le cœur eſt embelli par cette excellente diſpoſition, doit s'attendre à la récompenſe d'une vertu ſi utile au genre-humain, auſſi bien que celui, qui dans ces diſpoſitions fonde un college, ou un hôpital.

Je puis dire de moi-même ſans me flatter trop, que je poſſede au plus haut degré

degré la *Charité des indigens*; j'amais je ne vois un miſerable, ſans que des *mouvemens de ſecours* ne ſortent de mon ame, inutiles mouvemens pour lui; il eſt vrai, mais mouvemens très ſatisfaiſans pour moi-meme. Je ſens avec une douce joye, que je partage les maux de tous ceux qui ſont dans l'affliction, & ſi mon pouvoir égaloit mes vœux, il n'y auroit ni douleur, ni pauvreté dans le monde.

Pour donner au Lecteur une idée exacte de mes ſentiments à cet égard, je lui communiquerai ici l'Hiſtoire ſecrette d'une partie de ma vie: On ſaura, que pendant aſſez de temps j'ai été occupé à chercher la fameuſe *pierre philoſophale* je ne l'ai pas trouvée; mais je m'en conſole avec pluſieurs autres, qui échouant dans leur principal deſſein, ont pourtant fait des decouvertes, qui les ont dedommagez de leur travail, & de leurs dépenſes. Je n'ai pas eu cette même ſorte de bonheur, mais j'en ai eu un autre, que j'eſtime d'avantage; mon ame à contracté dans le cours de cette recherche une habitude de charité, qui m'a rendu plus vertueux, que je n'aurois peut-être jamais été, ſi je ne m'étois pas livré aux flatteuſes illuſions de l'*Alchimie*. Comme je me perſuadois, que

que j'aurois bien-tôt de *nouvelles Indes* dans mon pouvoir, je m'occupois ſans rélache, à conſiderer de quelle maniere j'employerois mes vaſtes threſors, au bien du Genre-humain. Pour me mettre en état de prendre la deſſus des meſures juſtes, je me promenai pendant tout un jour dans la ville, pour choiſir les endroits les plus propres à y placer des hopitaux, & de nouvelles Egliſes; car j'avois formé le projet exécuté dans la ſuite par d'autres, de batir de nouvelles Egliſes dans Londres & dans Weſtmunſter; mais au lieu de cinquante, je voulois en faire conſtruire cent tout à la fois; & ſi mon grand deſſein avoit reuſſi, mes concitoyens les auroient vues achevées toutes enſemble, en moins de douze mois.

J'avois encore fait avec bien de la peine une liſte de tous les François refugiez, & des effets que chacun d'eux avoit abandonné pour l'amour de la Religion. Mon but étoit de leur rendre à tous, ce qu'ils ont perdu par un ſi généreux ſacrifice, & même j'avois pris la réſolution de donner le double, à ceux d'entre eux, qui par toute leur conduite ont le mieux ſoutenu une action ſi noble.

Un

Un jour que je me trouvois dans mon *Laboratoire*, il arriva que celui qui devoit remplir mes coffres, & qui pour cet effet venoit tous les matins de l'autre bout de la ville, s'étoit donné une entorſe proche de l'Egliſe de S. Clement. J'en fus ſi fort touché, que pour donner, à ce grand homme, une marque durable de ma gtatitude, & pour rendre un ſervice ſignalé aux Habitans de cette Capitale, je formai le deſſein de faire paver de nouveau juſqu'aux moindres de nos ruës; ce fut à peu près dans le même tems que je projettai de réparer tous les grands chemins de l'Angleterre, & de rendre toutes ſes Riviéres navigables.

Frappé d'une Remarque du Chevalier Guillaume Petty, qui trouve, que trois livres ſterling par an ſuffiſent pour fournir à un homme toutes les choſes néceſſaires à la vie, je m'étois mis fermement dans l'eſprit, de donner ce petit revenu à chaque ſujet de la grande Bretagne, laiſſant à leur travail & à leur induſtrie à leur procurer le ſuperflu.

Me promenant un matin auprès du magnifique Temple de Saint Paul, je m'arreſtai pour en conſiderer attentivement la ſtructure; elle ne me ſatisfit pas entie-

entierement, quoiqu'il me fut impoſſible d'en trouver la raiſon. Et c'en fut aſſez pour me faire naitre l'envie de la faire abbatre & de la rebatir à mes propres dépens.

Comme je ne ſuis pas beaucoup dominé par l'orgueuil je ne ſongeois point à me mettre extrémement en frais, pour moi-même; je me contentois d'un caroſſe à ſix chevaux, & d'une demi douzaine de Laquais, ſatisfait de vivre en Gentilhomme aiſé.

Dans ce tems-là les affaires publiques étoient dans un aſſez triſte état, la guerre continuoit, de nouvelles taxes étoient introduites de jour en jour, & le Peuple gemiſſoit ſous le fardeau dont ſes épaules étoient accablées. La compaſſion, que m'inſpiroit le malheur de mes Compatriotes, m'engagea à deſtiner toute une matinée à des réfléxions ſerieuſes ſur la ſituation de ma Patrie. J'étois d'autant plus porté à m'occuper de cette méditation ſalutaire, que j'étois forcé de demeurer à la maiſon en Robbe de Chambre. La raiſon en étoit, qu'après avoir fait une dépenſe terrible, j'avois été contraint à la fin de mettre en gage mes habits, & mes Perruques, pour trouver une ſomme d'argent, qui devoit

devoit être la derniere dont mon *Operateur* auroit beſoin pour mettre la derniere main *au grand Oeuvre :* Dans cette retraite forcée je fis pluſieurs projets pour forcer l'ennemi à nous demander la paix, mais ils me déplurent tous également, quelques momens après leur naiſſance; je me reſolus à la fin à le battre avec ſes propres armes, & je dreſſai un plan, qui l'auroit ruïné ſans reſſource en trois mois de temps, ſi mon grand deſſein avoit ſeulement répondu à mes eſperances.

Pendant que j'étois plongé dans cette reverie charitable j'entendis frapper à la porte; j'ouvris; c'étoit un jeune garçon, qui m'apporta une lettre de mon *Laboratoire*; un air de miſere répandu ſur toute ſa figure m'inſpira d'abord la penſée de faire ſa fortune; je crus que l'honneur m'y obligeoit, & que je devois imiter les Rois qui font des préſens conſiderables à ceux qui leur portent les prémieres nouvelles d'une victoire ſignalée; je ſavois que c'étoit l'heure de la *Projection*, que j'avois deja attenduë avec impatience, pendant une demi-année entiere, & je ne doutois point que la Lettre en queſtion ne m'annonçât ce grand ſuccez. Dans cette

te idée j'ouvre ma Lettre avec des tranſports de joye, & voici ce que j'y trouve.

MONSIEUR,

Après avoir tiré de vous tout l'argent, dont vous pouvez vous paſſer, je ſuis trop honnête homme, pour abuſer plus long-tems de vôtre naturel genereux, & je me trouve obligé de vous avouër ingenument, que je n'entends rien à la pierre Philoſophale, non plus que vous. Permettez-moi de vous dire pour vôtre conſolation, qu'il ne m'a jamais été poſſible de faire donner un ſot dans le panneau de ma ſcience imaginaire. Il faut avoir du ſavoir, & du genië, pour être duement qualifié à être ma dupe. C'eſt pour cette raiſon que je me ſuis addreſſé à vous, chez qui je trouvois de rares talens de l'eſprit, accompagnez des biens de la fortune. Vous ſavez mieux qu'un autre ſi j'ai pris mal mes meſures.

Je ſuis &c.

P. S. J'ai fermé le Laboratoire, & j'ai fourré la Clef ſous la porte.

Je

Je fus fort choqué du procedé indigne de cet homme, & très mortifié du renverſement de toutes mes eſpérances, moins dans le fond pour l'amour de moi-même, que pour l'amour du public ; j'ai été bien aiſe pourtant de l'inſtruire ici de mes bonnes intentions, & j'eſpere que ceux de mes Lecteurs qui auroient eu bonne part à mes gratifications voudront bien prendre la volonté pour le fait.

DISCOURS CXXXIX.

Fata viam invenient ——

Les deſtins ſe frayeront une route.

L'Hiſtoire ſuivante a été traduite depuis peu d'un Manuſcrit Arabe ; j'y trouve ce gout oriental qui fait tant de plaiſir, & comme elle n'a jamais été imprimée, je ne doute point qu'elle ne ſoit un vrai régal pour mes Lecteurs.

CONTE PERSAN.

Le nom de *Helim* eſt encore fameux

par tout l'Orient; on l'appelle encore en Perſe *Helim le grand Médecin.* Il avoit découvert toutes les forces ſecretes des ſimples, ils s'entendoit parfaitement aux influences des aſtres, & il avoit penetré dans tous les myſteres qui ſont gravez ſur le ſeau de Salomon Fils de David. Il étoit Gouverneur du *Palais noir* & le chef des Medecins d'*Alnareſchin le grand* Roi de Perſe.

Alnareſchin étoit le plus redoutable tyran, qui eut jamais regné dans ces climats; il étoit d'un naturel ſoupçonneux, & ſanguinaire; des jalouzies mal fondées l'avoient porté à donner la mort à trente cinq de ſes ſultanes, & a plus de vingt de ſes fils, qu'il avoit accuſez de conſpirer contre ſa vie. Fatigué à la fin d'exercer des cruautez ſi horribles ſur ſa propre famille, & craignant que toute la race des *Caliphes* ne vint à manquer, il envoya un jour quérir *Helim*, & lui parla de cette maniere. *Helim, j'admire depuis long tems ta grande Sageſſe, & ta maniere de vivre retirée; je veux te faire voir a préſent, juſqu'ou s'étend la confiance que j'ai en toi. Deux fils me reſtent, qui ſont encore dans l'enfance. Mon deſſein eſt, que tu les prennes chez toi, que tu les éleves comme ſi tu en*

en étois le Pere, & que tu leur inſpires ce gout pour l'Etude, qui detourne les ames des penſées ambitieuſes. C'eſt ainſi que la race des Caliphes ſera conſervée, & que mes fils rempliront mon throne après ma mort ſans y aſpirer pendant ma vie. La volonté du Roi mon Seigneur ſoit faite, répondit Helim, & après s'être proſterné aux pieds du Monarque, il ſe retira. On conduiſit d'abord les jeunes Princes chez lui, & depuis ce tems il ne negligea rien, pour les pouſſer dans l'Etude des ſciences & de la vertu. Ils aimoient & ils reſpectoient Helim comme leur Pere, & ils firent de ſi grands progrez ſous ſa conduite, qu'a l'âge de vingt & un an ils étoient deja parfaitement inſtruits dans toutes les ſciences de l'Orient; Le nom de l'aîné étoit *Ibrahim*, & celui de l'autre *Abdallah*; ils vivoient enſemble dans une ſi douce union, que juſques dans nous jours, pour dépeindre deux amis intimes, on dit qu'ils ſont auſſi étroitement liez, qu'*Ibrahim* & *Abdallah*.

Helim n'avoit qu'une ſeule fille, qui dans le corps le plus aimable logeoit l'ame la plus belle, & ſon Pere faiſoit tous ſes efforts pour la rendre, par une éducation ſoigneuſe, la Femme la plus

parfaite de ſon Siécle. Comme les jeunes Princes étoient preſque entierement éloignez du commerce du monde, ils ſe faiſoient un charme de voir tous les jours cette charmante fille, qui les accompagnoit dans la même carriere des ſciences, où *Helim* dirigeoit leurs pas. *Abdallah* d'un naturel plus tendre, qu'Ibrahim, conçut inſenſiblemeut tant d'amour pour les attraits & pour l'eſprit de cette belle ſavante, qu'il croyoit ne pas vivre, quand il étoit éloigné de *Balſora*. La réputation de ſa beauté étoit ſi éclatante & ſi étenduë, qu'elle parvint à la fin aux oreilles du Roi, qui ſous prétexte de rendre viſite aux Princes ſes fils ſatisfit ſa curioſité. Il vit l'incomparable fille de *Helim*, & fut tellement enchanté des charmes de ſon viſage, & des agréments de ſon eſprit, qu'ayant fait chercher ſon Medecin le jour après, il lui dit, qu'il avoit réſolu de le récompenſer de tous ſes ſervices, en faiſant à ſa fille l'honneur de la placer avec lui ſur le Throne de Perſe.

Helim qui ne ſavoit que trop quel avoit été le ſort des malheureuſes femmes, qui étoient parvenuës à la même élévation, & qui n'ignoroit pas qu'un lien indiſſoluble uniſſoit les cœurs d'*Abdallah*

dallah & de ſa fille, ſe ſervit de toute ſon éloquence pour détourner le Caliphe de ce deſſein. *Que le Prophete*, dit-il, *éloigne un pareil deſir de l'ame du Roi, & que le ſang des Caliphes ne ſoit jamais ſouillé en ſe mêlant avec un ſang ſi vil.* . . . Ces diſcours ſont ſuperflus, lui repliqua le Roi, impatient de poſſeder une ſi charmante Epouze, ma volonté te doit ſuffire; que dans ce moment *Balſora* ſoit amenée devant mon Throne, & toi demeure, pour la diſpoſer à recevoir comme il faut la gloire que je lui prepare.

Peu de tems après Balzora parut devant le redoutable *Alnareſchin*, ſans deviner le deſſein de ce Monarque; elle étoit trop modeſte, pour ſe mettre dans l'eſprit que ſa beauté eut fait des impreſſions ſi promtes & ſi fortes ſur l'Eſprit du Roi.

Elle parut aux yeux du Caliphe plus brillante que les *Houris du Paradis*; mais à peine eut-elle entendu les intentions du Roi, qu'elle s'evanouït & qu'elle tomba à ſes pieds comme morte; *Helim* incapable de retenir ſes plœurs employa tout ſon art pour la rappeller à la vie, & il fut aſſez heureux pour y reüſſir; Il répreſenta à ſon maitre qu'aparemment l'ame de Balzora n'a-

voit pas pu s'ouvrir tout d'un coup à tant de gloire, & qu'il étoit neceſſaire qu'il la ramenât chez lui, pour la preparer par degrez a une deſtinée ſi peu attendue. Le Roi goûta cet expedient, & l'on porta chez elle la malheureuſe *Balſora*, dont la douleur, en revoyant ſon cher & tendre Abdallah, augmenta tellement qu'elle tomba dans une fievre chaude. Le Roi fut convaincu du triſte état, où elle étoit par pluſieurs courtiſans qui en avoient été les temoins oculaires, & il en ſentit toute l'affliction, dont une ame comme la ſienne pouvoit être ſuſceptible. Pour *Helim*, il étoit dans un embarras inexprimable; La pitié, que lui inſpiroit une fille ſi digne de toute ſa tendreſſe, lui fit trouver à la fin un expedient pour la garantir du plus grand des malheurs; après avoir remis le calme dans ſon ſang & dans ſon ame par ſes remedes & par ſes diſcours, il l'inſtruiſit de ſon deſſein, & il lui fit prendre une *potion*, qui devoit l'endormir pour pluſieurs heures, & lui donner tout l'exterieur d'une perſonne expirée. Il alla enſuite annoncer au *Caliphe* la mort de la future Reine, avec tout l'air d'un

d'un Pere mortellement affligé du trépas d'un Enfant unique, & ſon artifice eût tout le ſuccès, qu'il pouvoit en eſperer; Ce Prince, qui n'étoit pas accoûtumé à ſe livrer trop à des ſentimens d'humanité, ſe conſola bien-tôt de cette perte; cependant l'amour qu'il avoit pour ſa réputation lui fit dire au Chef de ſes Medecins, que puiſque tout l'empire ſavoit les deſſeins qu'il avoit eus pour Balſora, ſon intention étoit qu'elle fût honorée comme *Sultane*, & que ſon cadavre fut porté, dans le *Palais* noir, auprès des autres Reines décédées.

Abdallah, que le bruit public avoit inſtruit des intentions de ſon Pere, n'en étoit pas moins affligé, que l'objet de ſon tendre amour. On trouve dans l'Hiſtoire de Helim, toutes les particularitez de la douleur de ce jeune Prince, qui tomba dans une maladie, que Hélim fit croire au Roi deſeſperée, & invincible par les remedes les plus efficaces. Je me contenterai de dire ici, que quelques jours après la mort feinte de ſa fille, *Helim* donna au Prince amoureux une liqueur ſemblable à celle, qui avoit plongé Balſora dans un ſommeil long & profond.

C'eſt une coûtume parmi les Perſans de porter ſans ceremonie dans le *Palais noir* les perſonnes de la famille Royale, peu de jours après leur mort. Ce Palais eſt le Sepulcre general de tous ceux qui deſcendent des Caliphes, où qui leur ſont unis par des alliances. Le chef des Medecins eſt toûjours Gouverneur du *Palais noir*, & ſa fonction n'eſt pas ſeulement d'avoir ſoin de la *Famille ſainte* pendant la vie, mais encore d'en embaumer les cadavres, pour les conſerver après la mort. On donna à ce batiment le titre de *noir*, par ce qu'il eſt fait entierement de marbre de cette couleur le plus fin & le mieux poli, qu'il ſoit poſſible de voir; cinq mille lampes éternelles, y répandent une vive lumiere, & il y a cent Portes d'*Ebêne*, dont chacune eſt gardée, jour & nuit par cent Eſclaves noirs, qui empêchent tout le monde d'y entrer, excepté le chef des Medecins.

Helim après avoir fait conduire ſa fille dans cet Edifice magnifiquement lugubre, l'ayant retirée de ſon ſommeil artificiel, eut ſoin quelques jours après, de porter dans le même endroit *l'Amoureux Abdallah*, qui avoit pris de la main de Helim le même *ſoporifere* ſans ſavoir quelle

quelle en étoit la nature; il n'eſt pas poſſible de peindre de couleurs aſſez vives la ſurpriſe & les tranſports de joye dans leſquels il fut en s'éveillant. Il ſe crut d'abord dans le ſejour des *bienheureux Croyants*, & il s'imagina que l'eſprit de ſa Chere Balſora, morte peu de jours avant lui, venoit a ſa rencontre, pour le feliciter de ſon heureuſe arrivée dans le *Paradis*. Elle ne le laiſſa pas long-tems dans cette illuſion; elle lui dit dans quel lieu il ſe trouvoit avec elle; mais ſon erreur diſſipée ne diminua pas ſa joye; ce ſejour de la mort & de l'horreur lui parut, dans la compagnie de ſon aimable Balſora, plus delicieux, que les jardins toûjours verts où Mahomet reçoit les Fidelles.

Le Chef des Medecins, qu'on ſuppoſoit occupé à embaumer ces deux corps entroit ſouvent dans de *Palais noir*, pour voir ce couple d'Amans parfaits. Tout ſon embarras étoit comment il les tireroit de ce palais, dont les portes, comme j'ai dit, étoient gardées avec tant de précaution; Cette difficulté meloit auſſi de l'amertume au bonheur des Amans enterrez. A la fin l'ingenieux Helim s'aviſa, que la pleine Lune du mois *Tizpa* étoit prochaine; C'eſt une

tradition reçûë parmi les Perſans, que les ames de ceux de la famille Royale, qui ſont morts fidelles & vertueux, ſortent, à la premiere *pleine Lune* du mois, qui ſuit leur trepas, par la *porte orientale* dû palais noir, pour prendre leur eſſor vers le ſejour des Bienheureux; c'eſt pour cette raiſon que cette porte eſt appelée la *Porte du Paradis*. Helim trouva bon de ſe ſervir de cette ſuperſtition du peuple; lors que la nuit favorable à ſes deſſeins fut venuë, il habille chacun des deux Amants d'une Robbe fine & legere de couleur d'azur il y ajouta un Voile voltigeant du plus fin lin qui trainoit à terre derriere eux; il mit ſur la tête d'*Abdallah* une couronne de Myrthe, & ſur celle de *Balſora* une guirlande de fleurs, & il arroſa leurs habits des parfums les plus précieux de l'Arabie; à peine la Lune brilla-t-elle avec tout ſon éclat, qu'il ouvrit ſecrettement la *Porte du Paradis*, & qu'il la ferma de la même maniere, dès que les Amans y furent paſſez.

Les Eſclaves noirs, qui étoient poſtez à quelque diſtance de cette porte, voyant une apparition ſi brillante, qui étoit encore relevée par la lumiere de la

Lune

Lune, & charmez des odeurs qui ſe répandoient des habits de ce beau couple, crurent d'abord fermement, que c'étoient les ames des deux perſonnes décedées depuis peu. Frappez de cette idée ces Eſclaves ſe proſternerent la face contre terre à l'aproche de ces prétendus *Bienheureux*, & les laiſſerent paſſer ſans oſer plus jetter ſur eux des regards profanes.

Le lendemain ils remplirent toute la ville du bruit, de ce quils avoient vû, mais les grands de la Cour, & le Caliphe lui-même conſideroient leurs diſcours comme le compliment ordinaire, dont on étoit accoûtumé d'honorer les perſonnes de la Famille Royale. Helim avoit placé deux de ſes Mules environ à un quart de lieuë du *Palais noir*, où il devoit joindre lui-même ſes chers Enfans. C'eſt-là qu'il les trouva ravis de l'heureuſe reuſſite de ſa ruſe innocente, & il les conduiſit à une Maiſon qu'il avoit ſur le Mont Khacan. L'air étoit tellement ſain dans ce ſéjour, que Helim y avoit autrefois conduit le Caliphe lui-même pour le retablir d'une longue & dangereuſe maladie. Ce Prince étant revenu dans ſa Capitale en pleine ſanté avoit fait preſent à ſon Medecin de tou-

te cette Montagne, où il y avoit une belle Maiſon, & de très agréables Jardins. C'eſt dans cette douce retraite, que vécurent *Abdallah*, & *Balſora*, ſans être jamais acceſſibles à l'ennui; ils en étoient garantis par ces treſors de Sciences, qu'ils avoient également ramaſſez, & par une paſſion toûjours vive, qui les rendoit toûjours nouveaux l'un à l'autre. D'ailleurs *Abdallah* ſavoit varier ſes occupations, & s'accommodant à la ſituation de ſa demeure il ſe fit un plaiſir de cultiver l'*Art de l'Agriculture* & du Jardinage où il fit de ſi heureux progrès, que pendant un petit nombre d'années il convertit toute la Montagne en Jardin; bien-tôt on la vit couverte d'un bout à l'autre de *Bois*, de *Boſquets* & de *Parterres*. *Helim* étoit trop tendre Pere, pour ne pas fournir abondamment aux beſoins de cet eſtimable Couple, & pour ne lui pas prodiguer tout ce qui pouvoit lui rendre cette ſolitude delicieuſe.

Environ dix ans après le trépas feint de ces Amans, *Alnareſchin* fut ſaiſi par l'Ange de la Mort, & on plaça ſur ſon Trône ſon Fils *Ibrahim*, qui après le décès de ſon Frere, avoit été rappellé à la Cour comme l'Heritier de l'Empire. Quoique pendant un tems conſiderable

il

il eut paru mortellement affligé de la perte de ſon Frere, *Helim* n'avoit pas oſé lui confier un ſecret, dont la découverte pouvoit avoir des conſéquences fatales, ſi elle parvenoit aux oreilles du Caliphe ; mais Ibrahim ne fut pas plûtôt monté ſur le Trône, que Helim chercha l'occaſion favorable, de lui faire un aveu, qui ne pouvoit que charmer un Prince d'un ſi excellent naturel. Il fut long-tems ſans pouvoir trouver cet heureux moment, mais il le vit naître lors qu'il s'y attendoit le moins. Le jeune Roi s'étant ſéparé de ſes Courtiſans, dans l'ardeur de la Chaſſe, ſe trouva au pied de la Montagne de *Khacan* accablé de chaleur & de ſoif. Il vit une Maiſon & un chemin aiſé qui pouvoit l'y conduire, & il ne balança point à y entrer ; bien-tôt il fut auprès du Château, & il y demanda quelques rafraîchiſſemens. Juſtement *Helim* y étoit ce jour-là ; il mit devant le Roi ſon Eleve les fruits & les Vins les plus exquis, & le voyant ravi d'un régal qui venoit ſi à propos, il lui dit qu'il avoit quelque choſe d'infiniment meilleur encore à lui offrir ; là-deſſus il lui développa tout le myſtere, que depuis longtems il ſouhaitoit ſi fort de lui faire

connoître; un recit ſi extraordinaire excita dans l'ame du jeune Roi la ſurpriſe la plus grande & les tranſports de joye les plus vifs: Dans ce trouble agréable il voit entrer ſon Frere, qui conduiſoit *Balſora* par la main; il ſe leve bruſquement du Sofa, ſur lequel il étoit aſſis, & en s'écriant: *C'eſt lui, c'eſt mon Abdallah!* il court à lui, l'embraſſe étroitement & l'arroſe de ſes larmes. Tous ceux qui étoient preſens à cette Scene touchante la contemploient dans un ſilence profond accompagné de ces pleurs, que répandent par les yeux les cœurs inondez de la joye. Le Roi, après avoir reproché à Helim, d'une maniere obligeante, la cruauté de lui cacher ſi long-tems un Frere de tant de merite, embraſſa *Balſora*, & lui dit qu'à preſent elle alloit remplir ſa deſtinée, & devenir Reine effectivement, puis qu'il alloit établir *Abdallah* Roi de toutes les Nations conquiſes au delà du Tygre; Mais quel ne fut pas ſon étonnement? quand il vit dans les yeux & dans tout l'air de ces Amans incomparables, que bien loin d'être tranſportez d'une offre ſi généreuſe, ils préféroient leur retraite à la poſſeſſion de la Souveraineté. Ils ajoûterent à ce langage muet les priéres

priéres les plus fortes, & le Roi changeant d'intention leur fit preſent de tout le terrain qu'on pouvoit découvrir du ſommet du Mont *Khacan*. Dès qu'*Abdallah* s'en vit poſſeſſeur, il étendit ſon induſtrie avec ſes Terres, & il embellit toute cette vaſte Campagne, de Grottes, de Fontaines, d'Allées, & de Berceaux; en un mot, il en fit l'endroit le plus delicieux de tout l'Empire, & juſques dans nos jours on l'appelle *le Jardin de la Perſe*.

Le Caliphe *Ibrahim* après un Régne long & fortuné mourut ſans Enfans, & eut pour Succeſſeur *Abdallah*, Fils d'Abdallah, & de Balſora. C'eſt ce Roi qui plaça le Siége de l'Empire ſur le Mont *Khacan* où nous voyons encore un Palais, qui eſt le ſejour favori de nos Monarques.

DIS-

DISCOURS CXL.

Rara avis in terris!

Oiſeau rare, s'il en fut jamais.

LETTRE.

MONSIEUR,

Pluſieurs de vos derniers Diſcours tendent à nous donner l'idée d'une Femme accomplie; mais juſques ici il ne vous eſt pas venu dans l'eſprit de nous donner le Tableau achevé d'une Mere de Famille. Permettez-moi d'en dédommager ici le Public en lui remettant devant les yeux celui qu'en a fait le plus éclairé de tous les Rois; je le trouve ſi beau, lors même que je le conſidere comme la ſimple production d'un homme, qui n'eſt point illuminé de l'eſprit de Dieu, que je ne croi pas qu'il y ait un Caractere dans Theophraſte qui ſoit mieux penſé & exprimé d'une maniere plus élegante.

Qui eſt-ce qui trouvera une Femme de merite?

merite? ſon prix eſt au deſſus de celui des pierres précieuſes.

Le cœur de ſon Mari s'aſſure ſur elle; il ne craint point qu'on le dérobbe.

Elle lui fait du bien tous les jours de ſa vie, & jamais du mal.

Elle cherche de la laine & du lin, & elle fait de ſes mains tout ce qu'elle veut.

Semblable au Navire d'un Marchand elle ſait faire venir des Vivres de loin.

Elle ſe leve quand il eſt encore nuit, pour diſtribuer des Portions à ſes Domeſtiques, & des taches à ſes Servantes.

Elle conſidere un champ, elle l'achete, & elle y plante des Vignes du fruit de ſes mains.

Elle ceint ſes reins de force, & elle fortifie ſes mains.

Elle éprouve que ſon Commerce eſt bon; ſa lampe ne s'éteint point dans la nuit.

Elle met ſes mains au fuſeau, & ſes doits tiennent la quenouille.

Elle ouvre ſa main à l'Affligé, & l'étend vers ceux qui ſouffrent.

Elle ne craint point pour ſes Enfans les rigueurs de l'Hyver, car toute ſa Famille eſt habillée de vêtemens doubles.

Elle fait des couvertes de fin lin; ſes habits ſont de ſoye & de pourpre.

Son Epoux eſt diſtingué dans les Portes, quand

quand il eſt aſſis parmi les Anciens du Païs.

Elle fait de la toile fine, & la vend, elle delivre des ceintures aux Marchands.

Elle eſt vêtuë de force & d'honneur, & elle ſe prépare de la joye pour l'avenir.

Elle ouvre ſa bouche avec ſageſſe, & la Loi de la Charité réſide ſur ſa langue.

Elle examine la conduite de tout ſon Domeſtique, & ne mange point le pain de pareſſe.

Ses Enfans ſe levent pour lui faire honneur, & la beniſſent; ſon Epoux en fait de même, & il la louë.

Pluſieurs Femmes, dit-il, ſe ſont conduites vertueuſement, mais tu les ſurpaſſe toutes.

La grace eſt trompeuſe, & la beauté paſſagere, mais la Femme qui craint l'Eternel mérite ſeule des éloges.

Qu'elle jouïſſe du fruit de ſes mains, & que ſes propres ouvrages la louënt dans les Portes.

Je ſuis &c.

AUTRE LETTRE.

MONSIEUR,

J'oſe hazarder la Traduction ſuivante dans

dans la gueule de votre Lion, perſuadé, que ſi vous ne la trouvez pas une bonne nouriture pour lui, vous lui permettrez du moins de la mettre en piéce.

PORTRAIT D'UNE BELLE.

Ode traduite d'Anacreon.

SAvant Peintre prens ton Pinceau,
Et fai de ma belle Maîtreſſe
Un Portrait ſi correct, ſi beau,
Qu'il enchante toute la Grece.
Que ſi tu ne te ſouviens pas
Des attraits qui brillent en elle,
J'en vai faire un recit fidelle
Après lequel tu le peindras;
D'abord il faut que tu commences
Par nous étaler ſes cheveux;
Repreſente les, ſi tu peux
Parfumez de douces eſſences.
Fai que mollement ſur ſon dos
Ils voltigent à longue ſuite,
Et pour les exprimer, imite
La vague ondoyante des flots.
Sous ſes cheveux de couleur noire
Pein ſon front plus blanc que l'ivoire.
Ainſi que deux Freres Jumeaux
Qu'en tout ſes ſourcils ſoient égaux:
Laiſſe entre eux un petit eſpace,
Et fai que de brun colorez
Tous deux ſe courbent avec grace,
Ni trop joints, ni trop ſéparez.

Tels

Tels que dans Pallas on les vante
Repreſente nous ſes yeux bleus;
Que pleins d'une flamme touchante
Ils ſoient vifs autant qu'amoureux.
Donne à ſon teint l'éclat des Roſes,
Sous un brillant Soleil écloſes,
Et pour rendre ſon nez parfait
Qu'il ſoit fin, & d'un blanc de lait;
Sur ſa levre perſuaſive
Répan une couleur ſi vive,
Que chacun ſe ſente embraſer
D'un promt deſir de la baiſer.
Pein ſon menton, dont naît ſans ceſſe
La grace & la délicateſſe,
Et ſa gorge dont l'agrément
Redouble à chaque mouvement;
Que de Pourpre elle ſoit vêtuë
Mais laiſſe à nû certains appas,
Et fai qu'on juge par la vûë
Des beautez, que l'on ne voit pas.
C'eſt aſſez ma joye eſt extrême;
Rien ne peut mieux lui reſſembler;
Mais, que dis-je? C'eſt elle-même,
Ecoutons; elle va parler:

Un des plus dignes Prélats de notre Egliſe remarque, que traduire des Livres dans une Langue, eſt le moyen le plus propre à l'enrichir & à la rendre plus belle & plus élegante, pourvû que le Traducteur entende la Langue de ſon Auteur, & qu'il poſſéde parfaitement la ſienne.

Lors

Lors qu'un homme exprime ſes propres penſées, la chaleur de ſon imagination, & une eſpece de verve, que la compoſition excite l'entraînent ſi fort, qu'il n'eſt pas en état de juger de la proprieté de ſes termes, & de la juſteſſe de ſes figures; *outré* ou *trop foible* ſans s'en apercevoir lui-même; mais lors qu'un homme traduit il peut ſe poſſéder; il ſuit tranquillement ſon original, & ſon eſprit n'eſt pas diſtrait par pluſieurs operations differentes, qui l'occupent tout à la fois. Les François par conſéquent ont parfaitement bien raiſonné, quand ils ont crû rendre leur Langue polie & exacte, en y faiſant paſſer les Ouvrages des meilleurs Auteurs de la Grece, & de Rome. Voila les ſentimens de cet illuſtre Eccleſiaſtique ſur ce ſujet. Un autre Auteur mort depuis peu eſt à peu près de la même opinion; il nous dit que les traductions, qui négligent les termes d'un Auteur, pour ne s'attacher qu'à ſon ſens, & à ſon genie, ont été inconnuës en Angleterre avant ce Siécle.

Mylord Roſcommon parle fort juſte, ce me ſemble, lors qu'il dit:

Pla-

Plaçons au premier rang la compoſition,
Rendons pourtant juſtice à la Traduction;
Il eſt vrai, ſans produire, elle ſuit les penſées,
Mais elle nous les offre agréables, ſenſées,
Si le feu, le Genie, y ſont mis à l'écart.
On y voit triompher le Jugement, & l'Art.

Notre *Dryden* remarque d'une maniere judicieuſe que le devoir d'un Traducteur eſt de faire paroître un Auteur auſſi admirable, qu'il eſt poſſible, pourvû qu'il conſerve le caractere de ſon original, & qu'il ne le faſſe pas changer de genie; l'imitation ſervile, que ce Poëte appelle *l'art de marcher ſur les talens d'un autre*, eſt encore agréablement tournée en ridicule par le Chevalier *Denham*; *Je crois*, dit-il, *que d'affecter le titre de fidelle Interprete, ſur tout en matiére de Poëſie, c'eſt ſe faire une gloire de ſa honte; qu'on ait cette fidélité exacte, quand il s'agit de Faits hiſtoriques, ou d'Articles de Foi; mais quiconque s'en pique, quand il eſt queſtion de traduire un Poëte, fait une entrepriſe auſſi inutile, qu'il eſt impoſſible de l'executer; il ne faut pas ſeulement remplacer des Phraſes par des Phraſes, mais de la Poëſie par de la Poëſie, & l'eſprit Poëtique eſt ſi ſubtil, qu'il s'évapore en paſſant d'une Langue dans*

dans une autre; ſi dans la transfuſion on n'a pas ſoin d'ajoûter à la matiére, un eſprit nouveau, on ne conſervera rien, que ce que les Chymiſtes appellent CAPUT MORTUUM; *chaque Langue a ſes graces, & ſes tours heureux, qui donnent de la vie & de la force aux expreſſions, & un Ouvrage, qui ſubit une traduction literale, a le ſort d'un certain jeune Voyageur, qui avoit oublié ſa propre Langue, ſans en apprendre aucune autre. L'Anglois, qui devient Latin exactement literal perd tout ſon agrément, & le Latin ſervilement traduit en Anglois n'eſt plus qu'un corps ſans ame.*

DISCOURS CXLI.

——— Cœlumque tueri
Juſſit ———

La Nature a porté nos regards vers le Ciel.

LOrs que dans un beau tems mon cœur eſt réjoui par cette vivacité des Eſprits qui eſt produite par la chaleur & par la lumiére, & que les beautez de la Nature s'offrent à mes yeux, dans leur jour le plus beau, je me conſidere

ſidere comme placé par la main de Dieu lui-même devant un Théatre auſſi vaſte que magnifique; c'eſt alors que le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Fruits, les Fleurs, me paroiſſent autant de décorations, qui à chaque pas que je fais forment des combinaiſons differentes, & déployent des charmes nouveaux devant mon ame, auſſi-bien que devant mes yeux.

J'oſe dire même que tout eſt beau dans la Nature pour un eſprit qui la contemple avec une religieuſe attention; il ne trouve pas ſeulement une ſucceſſion agréable de Scenes raviſſantes, dans un Ciel parſemé d'étoiles, dans cet azur clair & étendu qui pare l'Horizon en plein jour, & dans la dorure gaye & brillante, dont le Soleil embellit tous les objets; il découvre encore un ſpectacle merveilleux dans la neige, dans la pluye, dans les foudres, & dans les éclairs.

Quand de ce point de vûë, je conſidere les Etres créez je me perſuade qu'il y a une eſpece d'impieté à n'être point attentif aux Loix étonnantes de la Nature, & aux mouvemens admirables des Corps celeſtes. Ne pas ouvrir les yeux aux Phénomenes qui nous environnent, pour

pour nous étaler la puiſſance & la ſageſſe du Créateur, & pour concourir à nôtre utilité, c'eſt faire ſelon moi un indigne affront à la Providence; c'eſt fermer ſon ame, par une ſtupidité volontaire, aux Idées les plus ſatisfaiſantes, & les plus capables de nous élever, & de nous agrandir.

Cependant, que le nombre eſt petit de ceux, qui prêtent quelque attention à ce théatre de la Nature, à l'Art immenſe qu'on y découvre, & à tant de Machines admirables, qui excitent dans le Philoſophe de ſi agréables paſſions, & qui répandent dans ſon ame les plus douces émotions de la ſurpriſe & de la joye.

Combien y a-t-il de Gentilshommes campagnards, qui ignorent que pendant quarante ou cinquante ans ils ont vécu dans une Planete; que le Soleil eſt pluſieurs milliers de fois plus grand que la Terre; & qu'il y a à la portée de nos yeux d'autres Mondes plus vaſtes, & plus beaux que le nôtre. *Bon*, dira quelqu'un de ces Idiots, *je me mets bien en peine de tout cela; c'eſt moi qui jouïs du monde, & que d'autres le contemplent, & l'admirent, tant qu'ils voudront.* Il eſt vrai; il mange, il boit, il dort ſur

la Terre, il court un Liévre ſur la ſurface de ce monde, il en jouït; mais il en jouït à la maniere des Brutes. En jouïr comme une Créature raiſonnable, c'eſt être ſenſible à la beauté, & à la grandeur de tant de corps faits les uns pour les autres; c'eſt être ravi de l'ordre & de l'harmonie, qui y régnent, c'eſt y puiſer des reflexions, qui nous donnent des idées juſtes de l'eſprit infini, qui en eſt le Créateur & l'Architecte.

Celui, qui d'un eſprit débaraſſé des ſoins vulgaires employe ſon loiſir à examiner les révolutions, qui varient l'Univers, & à penetrer dans les Loix auxquelles toutes les choſes obéïſſent s'aſſure dans tous les endroits du monde un ſéjour délicieux, d'où il peut contempler avec extaze le brillant ſpectacle, dont il s'agit ici; il s'en fait une occupation voluptueuſe, pendant qu'autour de lui ceux-ci ſont plongez dans un profond ſommeil, ceux-là ſe diſputent des grandeurs chimeriques, & d'autres détournent les yeux d'un divertiſſement perpétuel, que leur offre la Providence & s'amuſent aux plaiſirs les plus puerils & les plus inſipides.

Dans ce vaſte contour des choſes créées;

créées, tout nous porte à l'envi à des idées nobles, & à des ſentimens, qui leur ſont proportionnez. Ces corps lumineux, qui ſont ſuſpendus dans la voûte des Cieux, ces Meteores, qui ſe forment dans la moyenne region de l'air, ces couleurs differentes, livrée de la Divinité, qui parent nôtre terre, toutes ces merveilles nous portent à l'envi à mépriſer tout ce qu'on recherche le plus dans le monde, & à fouler aux pieds la grandeur humaine. Il eſt vrai, que lors que nous avons contemplé pendant pluſieurs années le frequent retour de ces mêmes Phenomenes, & que nous avons examiné ſouvent le Ciel & la Terre dans toutes leurs differentes parures, nôtre attention s'émouſſe & nôtre admiration ne peut que s'affoiblir. Il eſt naturel de croire, que ſi nous faiſions le même examen, pendant cent années conſecutives, tout l'art & toute la magnificence de la Nature ne feroient plus ſur nous des impreſſions agréables.

Dans une Compagnie, où je me trouvai l'autre jour, on propoſa la queſtion ſuivante: *Un homme pourroit-il jamais ſe laſſer d'une ſanté conſtante aſſaiſonnée, ſans interruption, de tous les agrémens, que cette vie eſt capable de nous fournir.*

On fut là-deſſus, de differens ſentimens, comme il arrive d'ordinaire en pareille occaſion; j'étois pour l'affirmative, & je ſoûtins que le Cercle perpetuel des mêmes objets ſuffiſoit, ſans aucun autre inconvenient, pour nous dégoûter du monde, & que l'horreur, que les vieilles gens ont pour la mort, procede plûtôt de la crainte, ou de la défiance, que leur inſpire l'avenir, que de l'attachement, qu'ils ont pour une felicité preſente. Quand l'homme, dit un Auteur ancien, a vû quelquefois les viciſſitudes du jour & de la nuit, de l'Hyver & de l'Eté, de l'Automne & du Printems, en un mot, toutes les differentes faces de la Nature, qu'y a-t-il ici bas, qui puiſſe encore amuſer ſon imagination?

Je ſai juſqu'à quel point ce ſpectacle eſt brillant & pompeux; je ſai qu'avec un plaiſir ſoûtenu on peut s'y livrer un grand nombre de fois; mais je ſai auſſi, qu'à la fin le retour continuel des mêmes images raſſaſie nôtre eſprit, qui s'impatiente de voir baiſſer le rideau & de prêter ſon attention à des Scenes nouvelles, qu'il entrevoit confuſément dans la ſombre perſpective de l'avenir.

La mort conſiderée dans ce jour, n'eſt

n'eſt autre choſe que le paſſage d'un divertiſſement à un autre. Si les objets preſens nous laſſent & nous rebutent, ce n'eſt qu'afin de préparer nos ames à ſentir plus vivement des plaiſirs d'une autre nature, toûjours nouveaux, toûjours ſatisfaiſans. Si nous n'avons qu'un goût très borné, très paſſager, pour les agrémens, que nous procure cette vie, nous jouïrons d'une felicité ſoûtenuë, qui nous ſera procurée pendant toute la ſuite des Siécles, par la Divinité, Source inépuiſable de Senſations delicieuſes; ſi nôtre bonheur preſent eſt troublé continuellement, par des chagrins & par des douleurs, nôtre bonheur futur conſiſtera en delices, dont la pureté ne ſera ſouillée par aucun mêlange d'amertume; raviſſante eſperance qui fait de la foibleſſe & des imperfections mêmes de nôtre nature un principe de conſolation & de joye. Mais quelle conſolation, quelle reſſource, y a-t-il pour un pauvre mortel, qui ſe fait une occupation de rendre ſon cœur inacceſſible à un eſpoir ſi doux! Qu'on le conſidere dans cette partie de la vie, où les incommoditez de l'âge, & une langueur répanduë ſur toutes ſes facultez concourent, avec le retour frequent des objets toûjours les

mêmes, à le dégoûter du monde, & à leur rendre tous ſes plaiſirs fades & importuns. Il reſſemble à un homme qui eſt déja panché vers la chûte ſur le bord d'un affreux précipice; ſa ſituation preſente eſt deſagréable au ſuprême degré, & il ſait qu'il n'en ſauroit ſortir, qu'en tombant dans les Enfers, ou du moins dans l'anéantiſſement.

S'il y a au monde un Caractere odieux, c'eſt celui d'un *Scelerat*, qui eſt ingenieux à inventer pour le malheur du Genre-Humain de nouveaux genres de tortures, & de ſuplices. N'eſt-ce pas là veritablement l'affreux tour d'eſprit de nos Libertins; ils employent tous leurs talens à mettre l'eſprit des hommes à la gêne, par des doutes, par des inquietudes, & par le deſeſpoir; mais ils ne le font pas impunément; ils ont d'ordinaire le ſort de cet Artiſan abominable qui fut brûlé le premier dans un Taureau d'airain, que ſon induſtrie cruelle avoit fait pour ſeconder les infames plaiſirs, qu'un Tyran puiſoit dans les gemiſſemens de ceux, qu'il faiſoit expirer dans les ſuplices.

DIS-

DISCOURS CXLII.

Fuit iſta quondam in hac Republica Virtus, ut viri fortes acrioribus ſuppliciis Civem pernicioſum, quam acerbiſſimum hoſtem coërcerent.

C'étoit autrefois une coûtume excellente dans nôtre République de punir plus ſévérement un Citoyen pernicieux, que l'Ennemi le plus acharné.

LA bravoure & le ſuccès, avec leſquels j'ai attaqué les *longues Brettes* m'ont attiré je ne ſai combien de Lettres de félicitation de la part de tous les Maîtres de nos plus fameux Caffez. Ils me diſent, qu'au lieu, qu'auparavant toutes leurs Chambres étoient trop petites, leurs Chalands y ont à preſent leurs coudées franches, & peuvent paſſer d'une table à l'autre ſans aucun obſtacle conſiderable. D'autres honnêtes gens me congratulent encore ſur le bonheur, que j'ai eu, d'élargir toutes nos petites ruës, & de débarraſſer le Cours & toutes les Promenades publiques. Mais ce qui me ſatisfait le plus, ce ſont les Billets doux, que m'ont écrits les

perſonnes les plus aimables d'entre le Beau-Sexe; elles me remercient, de la maniere du monde la plus obligeante, de leur avoir épargné une bonne ſomme par an, que pendant long-tems elles ont été obligées d'employer à la reparation de leurs falbalas & de leurs Jupes de Baleine expoſées aux continuelles attaques de la garde & de la pointe.

Un Eſpion habile, à qui j'avois donné ordre d'aller reconnoître l'*Ennemi*, & de m'informer de ſes deſſeins les plus ſecrets, vient de mettre le comble à ma joye, en m'aſſurant que toute la *Ligue terrible* eſt battuë à plate couture, & que la déroute de ces Bâtards de Mars eſt générale. Je ſuis pourtant informé, par le canal de mon Lion, qu'un petit nombre d'*Epées énormes* ſubſiſte encore dans la Ville; mais par bonheur on ne les voit guéres que dans les Brelans, & dans ces réduits obſcurs qui ſervent de Chapelles à *Venus la Saloppe*.

Je ne ſaurois m'empêcher de régaler ici mes Lecteurs d'une Avanture qui eſt arrivée il y a quelques jours à mon ſpirituel Antagoniſte, dont on a vû dans un de mes Diſcours un Billet adreſſé à moi, & tout rempli de menaces burleſques. Ce Cavalier ſe trouvant par hazard dans un

un même Cabaret, avec un fameux Membre de nôtre *Bande de Gladiateurs*, fut pris par ce Champion, à ſon habillement, & à ſon air, pour un brave homme de la même profeſſion. Ce rude Joueur, qui craignoit apparemment que *la vigueur de ſon bras ne ſe perdit dans le repos*, s'avança d'un air déterminé vers nôtre Capitaine de la *Bande terrible*, & l'invite à haute voix à ſe battre avec lui ſur le theatre ordinaire avec les armes accoûtumées ; mon Ennemi fut aſſommé par ce défi comme par un coup de maſſuë; il trouva cet affront tellement inſupportable pour un homme de ſa naiſſance, qu'il ſe déroba à la Compagnie, la confuſion peinte ſur le viſage, & qu'on ne l'a pas revû depuis dans aucun des lieux, qu'il frequentoit auparavant.

Comme rien n'eſt fait en vain, & que les Plantes & les Animaux, quelques inutiles, quelques pernicieux même, qu'ils paroiſſent, ne laiſſent pas de ſervir à quelque choſe, il eſt certain qu'on peut tirer quelque uſage de nos *hommes terribles*, & qu'il y a des moyens pour les faire figurer dans le grand monde.

Ces moyens m'ont été découverts par

un étranger de mes Amis, qui réſide à Londres pour avoir ſoin des affaires les moins importantes de pluſieurs Souverains. Il m'a dit que les Guerres continuelles, qui ravagent nôtre Europe, ont tellement débaraſſé les Cantons Suiſſes de leurs Sujets ſuperflus, qu'il eſt preſque impoſſible deſormais d'en trouver pour garder l'entrée des Cours, & des Hôtels; mais il s'eſt mis dans l'eſprit, qu'on pourroit les remplacer, en choiſiſſant ici les mieux faits d'entre le grand nombre de gens à *longue Brette*, que je viens de chaſſer des ruës, & de tous les lieux publics, excepté de ceux qui ſont hors de la ſphere de mes ſoins. Dans cette idée il a réſolu de publier bien-tôt un Avertiſſement, dont il croit pouvoir tirer de grands avantages, & qui ſera conçû à peu près dans les termes, que voici: *Si quelques perſonnes de belle taille, & d'un air fier, tant Membres de la Coterie des redoutables, qu'autres dignes d'en être, cherchent des moyens ſûrs pour déployer leurs talens & pour ſatisfaire leur unique ambition, ils n'ont qu'à me venir trouver chez moi, en compagnie de leurs grandes épées. Ils y ſeront fournis de Baudriers, de grands Chapeaux, de Plumets rouges, & de Hallebardes, afin*

afin d'être transportez dans differentes Cours, ou placez chez les plus grands Seigneurs de l'Europe, où ils pourront, sans courir le moindre danger, & sans qu'il leur en coûte un sol, manger, boire, & effrayer les honnêtes gens.

Puisque ce dessein ne m'a pas été confié comme un secret, je crois rendre un service important à ceux, qui en sont les objets, de le leur communiquer, afin que se préparant de leur mieux à la destinée qu'on leur prépare, & pour laquelle ils paroissent nez, ils ayent soin de charger leur levre superieure d'une belle paire de moustaches bien garnies; je suis persuadé c'est là tout ce qui leur manque pour s'acquiter bien de l'Emploi d'un véritable Suisse.

LETTRE.

MONSIEUR,

Il y a déja long-tems que j'attends avec impatience l'Erection de la Licorne, que vous avez promise au Beau-Sexe; mais puis qu'elle ne vient pas, il faut bien que je me serve d'une autre voye, pour vous communiquer mes

penſées, & ſi je l'oſe dire mes conſeils; par malheur pour les grandes gorges l'Hyver approche à grands pas; mais, dites-moi, je vous en conjure, ſi la rigueur de cette Saiſon eſt moins à craindre pour les hommes, qui paroiſſent vouloir devenir de vrais *Adamites* en ſe débraillant juſqu'à la ceinture dans le tems le plus froid. Je vous avouë, Monſieur, que je me perſuade fortement qu'il n'y a que cette coûtume, qui nous a portées, par un principe d'émulation, à donner une ſi grande étenduë à nos gorges. Croyez moi, Monſieur, ces *feuilles veloutées*, que vous avez deſtinées à l'habillement des Vieilles, ſeroient excellentes pour couvrir l'eſtomac des petits Maîtres. Faites en ſorte qu'ils s'en ſervent, ſi vous voulez empriſonner de nouveau les charmes de nôtre ſein dans un *tour de gorge*; tant que les hommes ſe feront un honneur d'expoſer leurs vilaines poitrines aux yeux de tout le monde, vous auriez mauvaiſe grace de nous empêcher d'étaler des ſeins de neige & d'albatre; je ſai bien que nous ſommes le Sexe le moins vigoureux, mais vous m'avouerez bien auſſi, que nous ſommes le Sexe le plus beau, & que le Spectacle qu'ils donnent

au

au Public n'eſt pas ſi agréable, que celui que nous lui prodiguons, quoi que bien ſouvent aux dépens de nôtre ſanté.

DISCOURS CXLIII.

Manſuros rudibus chartis ſignare figuras.

LUCAIN.

Cet Art ingenieux
De peindre la Parole, & de parler aux Yeux.

LETTRE.

MONSIEUR,

Je m'étonne que parmi ce grand nombre de choſes agréables & inſtructives, dont vous nous entretenez tous les jours, il ne vous eſt jamais venu dans l'eſprit de nous communiquer quelques-unes de vos réfléxions ſur la *Parole*, & ſur les *Lettres*. Je croi qu'elles feroient bien autant de plaiſir au Public, que tout ce qui eſt ſorti juſqu'ici de la gueule de vôtre Lion. Voici un petit

eſſai ſur ce ſujet, vous en ferez l'uſage que vous trouverez à propos.

Je ſuis &c.

PHILOGRAMME.

„ En faiſant une revûë générale des „ differentes eſpeces de Créatures vi- „ vantes dont toute la Terre eſt preſ- „ que remplie, on trouvera que celles „ qui conſtituent les Claſſes les plus vi- „ les, comme les Poiſſons, & les In- „ ſectes, ſont entiérement deſtituées de „ toute faculté de faire connoître leurs „ beſoins & leurs paſſions. D'autres „ Animaux, qui paroiſſent deſtinez à „ vivre avec nous ont certains moyens „ imparfaits d'exprimer par le ſon & „ par le mouvement leur ſituation in- „ térieure. Mais l'homme ſeul poſſe- „ de l'Art de dépeindre, par des ſons „ articulez, les ſentimens de ſon cœur, „ & les idées de ſon eſprit, quoique les „ organes, dont il tire cet heureux ſe- „ cours ne paroiſſent pas autrement „ conſtituées, que celles de pluſieurs „ Créatures d'un rang inferieur. Un „ avantage ſi conſidérable eſt encore

„ ſoû-

„ ſoûtenu, étendu, & embelli par l'u-
„ ſage des *lettres*, dont l'invention a
„ quelque choſe de ſi merveilleux,
„ qu'on eſt tenté à ne le point attri-
„ buer à l'intelligence bornée & au
„ pouvoir limité des hommes.

„ On eſt conduit à cette opinion par
„ une difficulté preſque inſurmontable,
„ qui devoit naturellement traverſer
„ dans leur ſource les ſuccès de cette
„ invention. Pour qu'elle pût réuſſir,
„ il falloit de néceſſité que tous les
„ hommes s'accordaſſent à attacher les
„ mêmes ſignes, aux mêmes ſons, ce
„ ce qui étoit la choſe du monde la
„ plus arbitraire; par conſéquent il
„ ſemble qu'ils doivent avoir été con-
„ duits à cette uniformité, par une Au-
„ torité ſuperieure qu'ils reſpectaſſent
„ tous également. C'eſt l'unique ſolu-
„ tion qui me paroiſſe ſatisfaiſante;
„ car dans le fond il y a auſſi peu de
„ liaiſon entre les *lettres* & les *ſons*
„ qu'elles indiquent, qu'il y en a entre
„ ces *ſons* mêmes, & les *idées*, dont ils
„ ſont devenus les ſignes. Cependant,
„ malgré cette difficulté, qui eſt aug-
„ mentée de beaucoup, par la variété
„ des Langages, qui ont ſuccedé à une
„ ſeule Langue générale, les Lettres

„ ſons

„ ſont à peu près chez toutes les Na-
„ tions au même nombre, & peu s'en
„ faut, que chacune d'elles ne déſigne
„ le même ſon; ce qui paroît marquer
„ évidemment une Inſtitution primiti-
„ ve faite ou appuyée du moins, par
„ une Autorité ſuperieure, à celle d'un
„ homme.

De quelque maniere que cette inven-tion puiſſe avoir réuſſi, il eſt toûjours inconteſtable, qu'elle eſt d'une utilité extraordinaire, & qu'elle laiſſe bien loin derriére elle, la méthode de nous communiquer nos penſées par des ſons articulez, qui eſt renfermée dans les bornes étroites du tems & du lieu. Nous pouvons être preſſez par un be-ſoin extraordinaire de faire paſſer nos idées juſques à un Ami abſent; nous pouvons avoir un violent deſir de profi-ter des lumieres d'un homme éclairé qui eſt mort depuis pluſieurs Siécles; mais ce n'eſt pas des ſons que nous pouvons attendre un ſervice ſi important; il n'y a que la merveilleuſe invention des *let-tres*, qui puiſſe nous le rendre; par ce moyen nous ſavons donner du corps à nos idées, & égaler leur durée à celle du papier & de l'encre qui en ſont com-

me

me les *vehicules*. Cette maniere de rendre nos penſées viſibles, & de parler aux yeux, eſt en quelque ſorte équivalente à un ſixiéme ſens, puiſque en peignant la voix elle ſupplée au defaut de l'*ouïe* dans ceux, chez qui les organes de ce *ſens* ſont defectueuſes.

Si quelques Peintres ſe ſont acquis une réputation immortelle, en attrapant un air de viſage, une perſpective, une attitude, en un mot, en conſervant ſur la toile quelque imitation de la Nature, qui s'imite ſans ceſſe elle-même; quels applaudiſſemens ne faut-il pas donner à celui, qui a ſû le premier aſſujettir ſes idées à ſon Pinceau, & offrir à ſes yeux le tableau de ſon eſprit?

La Peinture repreſente l'homme exterieur, l'écorce de l'homme; elle ne penetre pas à l'homme réel, à l'Etre raiſonnable; elle n'atteint pas même à l'organe, qui peut découvrir l'homme interieur; elle peut nous donner une bouche parlante, où la voix ſemble déja être ſur les levres; mais elle en reſte là; la voix ne ſuit point. Le fameux *Kneller* peut offrir à nos yeux la Majeſté qui eſt répanduë ſur toute la perſonne de nôtre Reine; mais c'eſt l'Hiſtorien qui dira à la Poſterité, que la

voix

voix de cette Princeſſe a ce don particulier, que, même, dans le diſcours ordinaire, elle ſurpaſſe les charmes de la Muſique la plus melodieuſe.

Mais à quoi ſert de comparer, avec d'autres *Arts* l'art decrire; toute comparaiſon de cette nature lui eſt injurieuſe; il vaut mieux entrer dans l'examen des grands avantages quil nous procure. C'eſt par cet art qu'un Negotiant en s'épargnant & les frais & les fatigues d'un voyage peut lier commerce avec les Habitans des deux Indes; que deux Aſtronomes ſeparez par tout le diametre de nôtre Globe peuvent entrer en conferance, & que d'un pole à l'autre on ſe communique ſes penſées & ſes parolles, ſes decouvertes, & ſes lumieres. Cet Art rapproche les tems & les lieux, & ſurpaſſe infiniment l'induſtrie des Egyptiens, qui ſavoient conſerver les cadavres de leurs amis pendant un grand nombre de ſiecles; les Lettres conſervent *l'Homme*, mais ils en conſervent la partie immortelle, & elles rendent les morts utiles aux vivants; c'eſt par elles, que Demoſthene, Ciceron, Platon, Seneque, vous parlent encore, & nous rendent plus éclairez & meilleurs; ſans elles l'Iliade d'Homere, & l'Eneïde de Vir-

Virgile auroient ſubi le ſort de leurs Auteurs, & nous aurions été privez des plus excellentes productions de l'Eſprit humain.

Je n'en dirai pas davantage; mon unique but eſt de reveiller vos idées par les miennes, & de vous donner occaſion d'enrichir le public de vos réfléxions ſur un ſi fertile ſujet.

Je remplirai ce qui me reſte encore de vuide dans mon Cahier, du lambeau d'un Poëme compoſé par une Dame pour celebrer l'heureuſe invention de l'Ecriture. Je me plais à inſerer ici une partie de ce charmant ouvrage, non ſeulement par ce qu'il appuie les réfléxions precedentes, mais encore, par ce qu'il prouve, de la maniere la plus ſenſible, que le Beau-Sexe a les mêmes talens que nous pour les Belles Lettres. A mon avis tout ce qu'on peut alléguer de plus fort contre les exhortations, dont je me ſuis ſervi, pour porter les Dames à l'Etude, c'eſt que ſans les avantages, qu'elles pourroient tirer des ſciences, elles ne ſont deja que trop dangereuſes, & trop capables d'exercer ſur nous un empire ſouverain.

Voici les vers en queſtion.

O toi

O toy du Genre humain le ſoutien & la gloire,
Qu'a jamais les mortels beniſſent ta memoire,
Toi, qui ſus le prémier par de magiques traits
Du cœur & de l'eſprit exprimer les ſécrets,
Débaraſſer du ſon tes parolles tracées,
Et ſurvivre à toi-même, en fixant tes penſées;
Que ton art merveilleux ſoulage nos deſirs!
Quelle étenduë il donne aux plus touchants plaiſirs,
Aux plaiſirs enchanteurs, où tout cœur s'intereſſe,
Dont la ſource féconde eſt l'aimable tendreſſe;
Avant toi, quand le ſort arrachoit deux Amans,
Aux touchantes douceurs de leurs embraſſemens,
Quil falloit qu'un Berger abſent de ſa Bergere,
Arroſât de ſes plœurs une terre étrangere,
Que l'inſtant du départ étoit cruel, afreux?
Et quel cœur reſiſtoit à ce ſort rigoureux?
Je croi voir ſes amans dans un morne ſilence
Déployer de leurs yeux la lugubre éloquence;
Eſſayer leurs adieux, en begayant des mots,
Qu'interrompent cent fois leurs ſoupirs, leurs ſanglots;
L'ame enfin de l'amant plus ferme, plus conſtante,
L'arrache avec effort aux bras de ſon amante;
Interdite, immobile, elle le ſuit des yeux;
Elle le perd de vûë, & reſte dans ces lieux;
Ses regards vont toûjours vers l'objet qu'elle adore;
Elle ne le voit plus, & croit le voir encore,
Quelle reſſource à-t-elle en ce funeſte ſort?
L'abſence d'un amant eſt une courte mort.

Pour

Pour nous grace à ton art par un heureux miracle,
Nous rapprochons les lieux, nous forçons tout obſtacle,
Aux plus lointains climats, aux plus ſombres priſons;
Nous étendons des cœurs les douces liaiſons;
Une lettre vivante y ſait porter nos flames,
Et vers un tendre amant conduit nos tendres ames.

DISCOURS CXLIV.

Nos canimus ſylvas, Sylvæ ſunt conſule dignæ.

VIRG.

Chantons les lieux champetres; jadis ils firent les délices des plus illuſtres Romains.

IL y a quelque tems, que je menois à ma maiſon de campagne un de mes amis, homme d'un très bon goût, pour ce qui regarde l'Architecture, & le Jardinage. Je craignois fort que ma petite retraite ne fût très peu capable de fournir le moindre agrément à ce Cavalier, qui a vu tout ce que nôtre Europe à de Palais magnifiques & de jardins enchantez; quel agreable ſurpriſe pour moi! de lui entendre déclarer quil découvre

couvroit dans ma petite terre cette ſorte de beauté, qu'il trouvoit à redire dans la plûpart des maiſons de campagne, qui ornent nôtre Iſle. Pour me dépeindre cet agrément particulier qu'il trouvoit chez moi il ſe ſervit de ces vers de Martial.

Bajana noſtri, Baſſe, Fauſtini
Non otioſis ordinata Myrtetis,
Viduaque Platano, tenſilique Buxeto,
Ingrata lati ſpatia detinet campi;
Sed rure vero barbaroque lætatur.

La Terre, cher Baſſus, de nôtre ami Fauſtin
N'eſt pas un régulier jardin
Ou les Myrtes oiſifs, la Platane inutile
Ne donnent qu'une ombre ſterile;
La Nature en a banni l'art;
Une ennuieuſe ſymetrie
Effet d'une ſeche induſtrie
Ne vaut pas un heureux hazard.

Certainement il y a dans la ſimplicité de la nature quelque choſe, qui répand dans l'ame une eſpece de tranquillité plus ſatisfaiſante, & des ſenſations plus delicieuſes, que celles, qui peuvent être excitées, par tous les ornemens recherchez.

C'étoit la le goût des anciens, comme il eſt aiſé de le voir dans deux deſcrip-

criptions d'un Jardin parfait, tracées par les deux plus beaux Genies de l'Antiquité; qui ſe ſont diſtinguez ſur tout par la connoiſſance, & par la noble imitation de la Nature. L'un de ces grands hommes eſt *Virgile*, l'autre *Homere*; le dernier nous donne le tableau du Jardin *d'Alcinous*, & comme, ſelon moi, c'eſt le plus beau plan, qu'on puiſſe imaginer dans ce genre, je ferai de mon mieux, pour en donner ici une traduction, auſſi naturelle, qu'il me ſera poſſible.

Au pied de ce Palais commode & gracieux,
A l'abri de Borée un Jardin ſpacieux
De ſa beauté naive enchante nôtre vûë;
Quatre arpens de terrain en bornent l'Etenduë.
Des Myrthes toûjours verts delices de l'Amour,
Par une haye epaiſſe en forment le contour.
Les arbres juſqu'aux Cieux étendent leur verdure,
Ici l'Or embellit la pomme deja meure;
La, la figue bleuatre etalée à nos yeux
Promet à nôtre goût un jus delicieux.
La Grenade autre part brule ſous le feuillage,
Et la Poire entaſſée affaiſſe le branchage,
Les ſoufles éternels d'officieux Séphirs
Contraignent chaque plante a combler nos déſirs.
A la figue ſuccede une figue plus noire

A la

A la Pomme la Pomme, & la Poire à la Poire,
Une même ſaiſon en même tems produit
La verdure, la fleur, le bouton, & le fruit.

L'on voit près du verger mille vignes fertiles
Dans un ordre charmant s'étendre en pluſieurs files,
Varieté riante! ici vers le Soleil
Le raiſin tranſparent devient deja vermeil.
Plus loin il offre aux yeux la Pourpre la plus vive;
La, l'on ne voit que fleurs ſur la branche tardive.
De toutes les ſaiſons les travaux raſſemblez
Occupent à l'envi les vignerons zelez;
Des préſens de Bacchus l'un decharge la treille
L'autre au Soleil ardent pend la grappe vermeille
Et d'autres au preſſoir écraſant le raiſin
Font ſous leurs pieds nerveux couler des flots de vin,
Tandis qu'en d'autres lieux plus d'une main habile
Retranche des ſarmens tout le bois inutile
Et par la renvoyant tout le ſuc dans les troncs,
Le force à ne couler qu'en des ramaux féconds.

Dans un eſpace à part mille eſpeces d'herbages
Font du terroir fécond d'agreables partages,

Au bout de ce Jardin deux pures ſources d'eau

Tom-

Tombent ſur le gravier du ſommet d'un co-
teau,
L'une par cent détours dans ces lieux ſerpen-
tante
Humecte le terroir, & nourrit chaque plante,
Par des tuyaux conduite au deſſous du pa-
lais
L'autre court ſe preſter aux beſoins des ſujets.

Le Chevalier Temple remarque, que cette deſcription contient tout ce qui peut rendre un jardin agreable & utile. Celui d'*Alcinous* avoit quatre arpens d'étenduë, ce qui dans ce ſiecle ami de la ſimplicité étoit plus que ſuffiſant pour un Monarque même; une Haye verte ſuffiſoit pour le defendre, & il étoit au pied du Palais pour offrir des plaiſirs aiſez à la Famile Royale.

Les arbres y ſuivoient leur pente naturelle & ſe pouſſoient dans les airs auſſi haut que la fertilité du terroir pouvoit les perter; ces Sephirs éternels, qui forcent les Plantes à combler tous les deſirs du maitre, dépeignent par une image très poëtique, la ſucceſſion des fruits, ſur les mêmes arbres, ſoûtenuë pendant tout le cours de l'année.

Le Poëte ſemble donner un compartiment à part aux vignes, auſſi bien qu'aux legumes, que l'ordre de ſa deſ-

cription paroit placer au bout de tout le terrain, tout de même comme nous en uſons à l'égard de nos *Jardins potagers*.

La diſpoſition des deux ſources, eſt encore très remarquable; elles ſe répandent d'une hauteur dans l'enclos même. L'une coulant dans differens canaux ſert à arroſer toutes les parties du Jardin; l'autre, conduite par un *aqueduc* par deſſous le palais, ſe jette dans la ville pour l'utilité du peuple.

Combien nôtre jardinage moderne ne s'éloigne-t-il pas de cette noble ſimplicité des Anciens; nous nous faiſons une étude ſerieuſe d'étouffer la nature, en donnant à nos arbres, par le moyen des ciſeaux, les figures les plus régulieres; ce n'eſt pas tout nous faiſons ſur les plantes des entrepriſes monſtrueuſes, qui ſont au deſſus de la portée de l'art même. Nous voulons donner aux arbres un air de *Sculpture*, & nous aimons mieux leur menager la reſſemblance la plus imparfaite & la plus groſſiere de la figure humaine, que de leur permettre d'étaler à nos yeux leur perfection naturelle.

On a obſervé d'une maniere très judicieuſe, que ceux qui ont du genie,

& qui ſont les plus capables de connoître l'art, ſont préciſément ceux qui ſont les plus charmez de la nature; la raiſon en eſt claire; c'eſt qu'ils comprennent parfaitement, que tout l'art veritable ne conſiſte que dans l'imitation de la Nature; le Peuple, au contraire, *la populace morale* ſe plait particulierement à certaines petites delicateſſes de l'art, où l'imagination ſemble le plus dominer; ce qui eſt le moins naturel lui paroit toûjours le plus beau. Un Bourgeois de Londres ne ſe voit pas plûtôt proprietaire d'une couple d'*Ifs* qu'il ne forme le projet flatteur d'en faire deux geants Monſtrueux. Je connois un *Rotiſſeur*, qui a fait fortune, qui a executé une invention parfaitement heureuſe dans ce goût. Le principal embelliſſement de ſa maiſon de campagne eſt une repreſentation fleuriſſante du Feſtin, qu'on donne dans la ſale de Weſtmunſter, le jour du couronnement de nos Rois; à un des côtez de la table on voit le *Champion* à cheval, tout couvert d'armes vertes, & à l'oppoſite on découvre la Reine avec ſes habits royaux, qui acquierent toutes les années plus d'étenduë & de magnificence.

Je ſay une trouvaille admirable pour mes compatriottes, qui ſont de ce gout rafiné; un Jardinier très habile, une eſpece de *Virtuoſo* s'eſt addreſſé à moi, pour avertir le public, qu'il a reſolu de faire une vente publique d'un grand nombre d'*Arbres Sculpturez*, qu'il croit très propres à orner les Jardins polis, & à les diſtinguer des terres ruſtiques des Campagnards. Dans la liſte, qu'il m'a communiquée, on voit *Adam & Eve*, *la Tour de Babel*, *St. George avec le Dragon*, *la Reine Eliſabeth*, *des Geans*, *des Poëtes modernes*, *L'arche de Noé*, &c. Le tout caracteriſé par la verdure qui compoſe chaque piece.

Au reſte mon Correſpondant efface l'art de tous ſes predeceſſeurs; il fait des Tableaux, où l'on voit des Familles entieres, Pere, Mere, Enfans, domeſtiques; comme c'eſt un *Puritain* qui ne parle que le *langage de Canaan*, il ne manque jamais de prononcer devant tous ceux qui viennent voir les curioſitez de de ſon Jardin, le paſſage d'un Pſeaume; *ta Femme ſera comme la vigne fertille & tes Enfants comme des rejettons d'Olivier autour de ta table.*

DIS-

DISCOURS CXLV.

Publica morborum requies, commune medentum
Auxilium, præſens numen, inemta ſalus.
CLAUD.

Les Eaux Minerales ſont la reſſource générale des Malades, le ſecours public des Medecins, des fontaines, où préſide une divinité favorable, & qui donnent la ſanté ſans qu'il en coûte rien.

DAns toutes les Aſſemblées publiques, il y a certaines gens bilieux & de mauvaiſe humeur, qui ne ſe ſentant pas aſſez de merite pour s'attirer du reſpect s'en dedommagent, en rabbaiſſant ceux qui ſe diſtinguent dans le monde. Ces ſortes de perſonnes ſe trouvent ſur tout dans ces lieux dans les quels une certaine Saiſon de l'Année ramaſſe un grand nombre de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, ſous pretexte de s'y guerir de quelque maladie; j'ai reçû en peu de tems plus d'une rame de papier en lettres, de *Bath*, d'*Epſon*, & de *Tunbridge*, en un mot de tous les endroits fameux

par leurs Eaux ſalutaires; mais je crois remarquer, que dans ces longues epitres on ne ſoûtient vigoureuſement les intérêts de l'honneur & de la vertu, que parce qu'on manque d'attraits, de ſanté, ou de beaux habits.

Une perſonne qui ſe ſigne *Eudoxe* m'écrit une Philippique entiere contre une certaine *Chloé*, qui paſſe pour excellente Danceuſe, mais j'ai apris, que cette éloquente perſonne eſt toute entrepriſe d'un Rhumatiſme, qui l'empêche de mettre un pied devant l'autre; une autre Dame, qui a été Prude depuis qu'elle a eu la petite verolle, fait des invectives très ameres contre les coquettes & contre tous leurs airs indécents; un Bel-Eſprit m'a envoyé encore une Epigramme des plus vives contre les Joueurs; mais je remarque que ſon petit poëme n'eſt pas écrit ſur du papier doré, ce qui me fait ſoupçonner qu'il pourroit bien dire au Jeu avec quelque fondement,

Je vous ai trop aimé pour ne vous point haïr.

Mes correſpondents de *Bath* m'ont dit les choſes les plus étonnantes; ſelon eux, un plus grand nombre de ſantez y ſont ruinées que retablies; Les medecins n'y ſont pas plus occupez à detruire

re de vieux corps, que les jeunes gens à en faire de tout neufs; les Femmes n'y deviennent fécondes, que lors qu'elles y viennent ſans leurs Epoux; en un mot il ſemble que ces gens-là ont rempli toute leur ame de *Paradoxes*. Des diſcours ſi deſtituez de vrai-ſemblance, m'ont enfin porté à prendre la réſolution, de m'y tranſporter moi-même, pour m'inſtruire par mes propres yeux de tout ce qui s'y paſſe, & j'ai executé ce deſſein en revenant de ma maiſon de campagne. C'étoit quelque choſe d'aſſez comique aſſurement, de voir un homme de mon âge & de ma gravité en robbe de chambre de Damas; & en bonnet tout couvert de broderie; mais il falloit bien ſuivre les *Us & Coûtumes* du lieu, & d'ailleurs cette maſquerade me déguiſoit parfaitement, & me procuroit le plaiſir touchant *d'être ſeul, quoique dans une grande foule*. Ce n'étoit pas une petite ſatisfaction pour moi de voir un aſſemblage confus d'âges de rangs, & de ſexes, partager ſans diſtinctions les mêmes bienfaits de la Nature, & jouïr pêle-mêle des mêmes divertiſſemens; je m'amuſois ſouvent à remarquer quelle étenduë de terrain étoit couverte par les Jupes, & combien peu de place occupoient les Etres qui por-

tent des Chapeaux & des Perruques; de la Terre mes reflexions ſe tournoient vers les Eaux, ſous leſquelles les deux Sexes ſembloient perdre tout ce qui les diſtinguoit auparavant. Cette confuſion d'hommes & de femmes a donné occaſion à certaines gens d'une imagination vive & legere de comparer ces Bains à la Fontaine de *Salmacis*, qui avoit la vertu d'unir les deux Sexes dans une même perſonne; ou bien, au Ruiſſeau, dans lequel Diane ſe baignoit, quand elle fit venir des cornes à Actæon; mais un homme d'un tour d'eſprit plus ſerieux trouve plûtôt dans ces Eaux ſalutaires l'image du *Stix* qui rendoit les corps invulnerables, ou bien du Fleuve de Léthe, dont on n'avoit qu'à boire une ſeule fois, pour effacer de l'ame le ſouvenir de tous les chagrins paſſez.

Comme j'ai pris un titre qui m'oblige à l'humanité la plus étenduë, je m'occuperai uniquement dans ce Diſcours, à calmer les humeurs malignes, qui ſont répanduës par tout ce corps d'hommes & de femmes qui s'aſſemblent dans ces lieux. Je veux par des *operations morales* imiter les *operations Phiſiques* de ces merveilleuſes ſources, en rendant aux réputations malades toute

te leur vigueur, & en remettant ſur pieds des caracteres que la médiſance a rendus tout chancellants. Pourquoi ne ſuivrois-je pas l'exemple de cet homme benin, qui avoit la coûtume de parler charitablement des plus grands Scelerats de l'Univers, & qui ne s'étoit jamais laiſſé échapper un terme rude, ſinon lors qu'un jour il dit d'un air fort ſerieux, que Neron avoit été un vrai Baladin?

Après vous avoir préparé ainſi à ce qui va ſuivre, Lecteur benevole, je vais vous régaler du Panegirique des Joueurs; j'avouë qu'autrefois j'ai eu la témerité de parler fort cavalierement de cette claſſe d'hommes, mais je me fais un honneur de me retracter; je ſens trop qu'en m'oppoſant plus long-tems à l'opinion de tout ce qu'il y a de grand & de diſtingué parmi mes Compatriotes, je me rends coupable de l'orgueil le plus impertinent; hélas, s'il falloit regarder d'un œil de mépris tous les adorateurs d'un aveugle hazard, quel vuide n'y auroit-il pas dans les Antichambres de nos Grands! Je n'ai garde de changer des lieux ſi habitez en ſombres deſerts; j'aime mieux rendre juſtice aux premiéres têtes du Royau-

me, & faire voir clairement, qu'ils ſont moins reſpectables par le rang qu'ils occupent, que par une conduite, qui les en rend dignes.

En effet, le Jeu eſt une Ecole excellente pour les belles ames; c'eſt une ſource de qualitez grandes & nobles; peut-on voir un Cavalier perdre des ſommes conſiderables ſans froncer ſeulement le ſourcil, qu'on ne reconnoiſſe en lui la ſerenité parfaite, & la fermeté inébranlable d'un vrai Philoſophe; ſi un Joueur jure, tempête, lance des imprécations vers le Ciel, peut-on ne pas lui trouver toutes les diſpoſitions néceſſaires pour briller à la tête d'un *Bataillon?* N'a-t-il pas le caractere héroïque du *grand Ajax?* Si ce fameux Capitaine a oſé apoſtropher ainſi le Ciel,

Grand Dieu rend nous le jour, & combas contre nous,

Nos Héros ne paroiſſent-ils pas dire,

Dieux! égalez le ſort, & jouez contre nous.

Peut-on contempler attentivement la gravité qui régne autour d'une table de

de Baſſette, qu'on ne ſe repreſente un Sénat occupé à régler les affaires les plus importantes ; ſi on conſidere ce Jeu ſous l'idée d'un Combat, n'eſt-on pas forcé à accorder la plus haute admiration à l'ardeur infatigable de tant de Guerriers, qui ſe diſputent le terrain pouce après pouce ; cette ardeur ne doit-elle pas fermer la bouche à ces Cenſeurs atrabiliaires, qui oſent trouver de l'oiſiveté dans la vie d'un Joueur. Y a-t-il une occupation plus noble, que la ſienne ; par les mêmes moyens, dont il ſe ſert pour étendre ſa fortune, il donne de l'étenduë à ſon ame ; il la rend plus grande, plus noble, plus capable de braver les attaques du Deſtin ; qu'on ne m'objecte pas ici certaines fineſſes ingenieuſes, dont il ſe ſert quelquefois pour triompher des caprices du Hazard ; n'a-t-il pas raiſon ? Ne ſait-il pas, que pourvû qu'on ait de l'argent, le monde eſt à preſent trop poli & trop diſcret, pour aller examiner la méthode qu'on a ſuivie pour l'amaſſer ; on eſt eſtimable quand on eſt riche, qu'importe de quelle maniere on l'eſt devenu ?

Puiſque le Jeu eſt un amuſement ſi noble & ſi utile, les Dames ne ſauroient

mieux faire que de s'y livrer, & d'y puiſer un grand nombre de vertus, qui paroiſſent inacceſſibles à leur foibleſſe naturelle. Par là elles ſe forment d'abord à cette noble audace, qui ſemble le partage de nôtre Sexe deſtiné au gouvernement des autres Créatures. Elles contractent inſenſiblement un généreux mépris des richeſſes, qui éleve leur ame au deſſus de ſa ſphere naturelle. Je ne ſai comment ſont faits les autres hommes, mais pour moi je ſens mon cœur inondé de la plus haute admiration, quand je vois une de nos Dames ſacrifier le bien de ſes Enfans avec ce même front ſerain, dont la Mere des Gracques contempla les cadavres de ſes Fils. Je ne dirai pas, que le mouvement, qu'on ſe donne en remuant les dez eſt un exercice admirable pour aider l'operation des eaux, & que rien ne met dans un plus beau jour un bras bien tourné, & les rayons d'un beau Diamant; je ſai bien que c'eſt la vérité; mais une Joueuſe ſurmonte bien-tôt cette petiteſſe d'eſprit de s'attacher à la beauté & à l'ajuſtement; des rubans & des Joyaux pourroient-ils forcer l'entrée de ces ames fortes; ne voit-on pas clairement qu'elles n'ont pas la moindre ten-

tendreſſe pour leurs appas; ne dérangent-elles pas leurs traits par des grimaces hideuſes? n'effacent-elles pas les lis & les roſes de leur teint par des veilles continuelles? Toute l'ambition de ces Dames eſt d'aprocher le plus qu'il eſt poſſible de la force & de la conſtance de nôtre Sexe. Déja elles ne nous font plus l'honneur de nous craindre en aucune maniere: la confiance qu'elles ont dans leur vertu eſt ſi grande, qu'au mépris de la médiſance & de la calomnie elles oſent paſſer des nuits entieres avec les hommes les plus dangereux. D'ailleurs je ſuis convaincu, qu'elles doivent avoir une grande force d'eſprit, & une conſcience inébranlable; puis qu'elles vont directement de l'Egliſe au Jeu & qu'elles conſacrent à cette occupation la plus grande partie du Dimanche.

En voilà aſſez pour prouver evidemment que les Joueurs de l'un & de l'autre Sexe ſont des perſonnes ſouverainement reſpectables. Diſons un mot de certains *Poëtes aquatiques*, dont les Chants contribuent beaucoup à l'heureuſe operation des eaux; on ne ſauroit trop les encourager à multiplier leurs œuvres, que dans le langage de ce lieu, on peut appeller de veritables *Alcalis*.

J'ai vû avec étonnement l'effet merveilleux, que produiſit un *Electuaire lenitif* renfermé dans une de ces belles productions; je puis vous aſſurer que la Belle pour qui ce remede avoit été préparé, fut tout autant ſoulagée par ce *cornet de papier*, que par l'*Electuaire même*; cependant telle eſt la malignité de certains Beaux-Eſprits, qu'ils oſent répandre le venin de leurs Satyres, ſur des Ouvrages ſi ſalutaires; que feroient-ils de plus, ſi ces bonnes gens introduiſoient dans le monde de dangereuſes nouveautez; hélas, ils en ſont bien éloignez, ils ne diſent que ce qu'on a dit mille fois avant eux; *l'Amant eſt embraſé au milieu de l'eau, il trouve la mort où il cherchoit la gueriſon, ſa Belle toute occupée de ſes propres maux eſt inſenſible aux tourmens de celui qui l'adore.* Je voudrois bien ſavoir quel mal il y a dans ces phraſes; on n'y ſauroit critiquer que la frequente repetition; mais voila juſtement ce qui en fait la bonté; cette vérité eſt tellement inconteſtable, qu'un habile Medecin de ces lieux m'a aſſuré, que ces productions ſpirituelles produiſent de ſi heureux effets, que l'*Opium* en a dans l'aîle, & qu'on ne s'en ſert plus à *Bath*, depuis pluſieurs années.

Ces

Ces eaux ſont aſſiſtées encore par un nombre prodigieux de *Medecins* tous gens du meilleur naturel du monde. C'eſt à ces Meſſieurs charitables, que je dois l'avantage d'avoir été guéri dans une ſeule Semaine de plus d'indiſpoſitions, que je n'en ai euës pendant tout le cours de ma vie; peu s'en faut, qu'ils ne m'ayent donné la mort par un pur principe d'humanité. A peine fus-je arrivé, qu'un habile homme m'ordonna quelques goutes de je ne ſai quoi, pour réveiller un peu mes eſprits, ce qui fit un effet ſi admirable, que le lendemain une bonne fiévre me força à me faire ſaigner. Le même jour on m'offrit un remede infaillible contre le *Scorbut*, & j'eus gratis une recette contre la *Conſomtion*; en vain voulus-je me dérober modeſtement à tant de graces; un Apothiquaire détaché par un de mes Bienfaiteurs vint m'éveiller de bon matin pour m'apporter un *purgatif merveilleux*; je le payai, mais je lui dis en même tems d'un air très ſerieux, que je ne prenois jamais des remedes; ſur la foi de ce diſcours mon Hôte me prit pour un Marchand Italien, qui craignoit le poiſon; mais l'Apothiquaire lui-même conjectu-

ra

ra d'une maniere plus judicieuſe, que je devois être moi-même un Medecin.

La civilité accablante de ces habiles Membres de la Faculté me força de hâter ma retraite de cet aimable ſéjour ; ſans elle je me ſerois donné le tems de faire quelques recherches ſur la nature de ces ſources, auxquelles on attribuë tant de miracles, & au lieu de cette Rapſodie, j'aurois pû donner un Traité réglé ſur tout ce qu'on voit là de remarquable : j'ai pourtant mieux aimé en dire peu de choſe que d'être aſſez ingrat pour garder le ſilence ſur les particularitez d'un lieu, où j'ai été accablé de ſi grands bienfaits ; il eſt naturel, ce ſemble, que tous ceux, à qui ce ſéjour a été avantageux, en marquent leur reconnoiſſance d'une maniere proportionnée à leurs talens & à leurs moyens. Un Prince peut y fonder des Hôpitaux ; des gens riches font bien de s'y répandre en charitez ; le celebre M. *Tompſon* a fait preſent d'une Cloche à cette Ville, & moi je lui conſacre une de mes feuilles volantes.

DIS-

DISCOURS CXLVI.

Quique ſui memores alios fecere merendo.
VIRG.

Des gens, qui par leurs bonnes actions ſe perpetuent dans la mémoire des hommes.

ON ne ſauroit douter que le Chriſtianiſme n'eût donné une élevation & une force extraordinaire au grand genie de Virgile. Si cette vive lumiere avoit guidé ſes penſées, il eſt vrai-ſemblable que dans le Vers placé à la tête de ce Diſcours il eut mis le mot *ſimiles*, au lieu de *Memores*. Par là le Caractere d'un homme d'un vrai merite auroit été exprimé bien plus noblement. Un homme qui par ſes bonnes actions rend les autres hommes *ſemblables à lui*, eſt bien autrement eſtimable qu'un homme qui par ſes bonnes actions fait enſorte que les autres hommes *ſe ſouviennent de lui*. On agit par un motif bien plus beau, & bien plus pur quand on a pour but de rendre la Poſterité meilleure, que lors qu'on ne ſonge qu'à ſe faire eſtimer d'elle. Celui, qui a pour uni-

unique fin la réputation, tire ſes actions les plus belles d'une ſource impure, & l'on peut dire que le vice eſt la baze de toutes ſes vertus. Il court mille fois riſque de ſacrifier ſa conſcience à la crainte de s'attirer le mépris du Public, & de ſe jetter de propos déliberé dans des fautes réelles pour éviter les cenſures ridicules de l'extravagante multitude; bien ſouvent il ſouille ſon ame pour embellir l'idée de ſon caractere dans l'eſprit des autres; le motif de rendre les hommes meilleurs eſt bien éloigné d'être ſujet à de ſemblables inconveniens. L'homme, qui le prend pour guide, a ſa récompenſe dans ſa propre main; on peut le comparer à un Receveur, qui ſe paye lui-même ſa Penſion de l'argent, que ſon Maître lui confie.

S'il y a eu un exemple de cette vertu deſintereſſée dans nôtre Nation, c'eſt certainement celui qu'a donné M. *Boyle*, qui a *fondé*, pour ainſi dire, un certain nombre de Sermons deſtinez à prouver la Vérité de la Religion Chrêtienne contre les Athées, & contre d'autres ſortes d'Incredules. Il n'eſt pas impoſſible que le deſir d'étendre avantageuſement ſa mémoire dans les Siécles à venir ait contribué à le porter à cette charité

ſubli-

ſublime; mais il eſt très naturel de croire que ce n'étoit-là qu'un motif ſubordonné, & qu'il a ſongé à rendre les hommes ſes *Imitateurs* plûtôt que ſes *Panegyriſtes*.

Cette pieuſe Inſtitution a déja produit de très heureux effets. Une noble émulation a engagé pluſieurs grands hommes à penetrer par la reflexion dans l'abîme immenſe de la nature & des attributs de la Divinité, & comme il eſt très naturel, ils ont eu le bonheur de s'étendre & de s'aggrandir avec leur ſujet, & de laiſſer loin derriére eux les autres productions de leur genie. C'eſt ainſi que le grand deſſein de nôtre excellent Philoſophe a été couronné par les plus grands ſuccès. En fourniſſant aux plus beaux Eſprits de nôtre Patrie la plus noble occupation, il travaille encore lui-même après ſa mort à faire retentir parmi nous les louanges de ſon Créateur; Spectacle digne de l'attention des Anges mêmes! Le Bienfaiteur, & ceux qui jouïſſent de ſes bienfaits, different en condition, & en maniere d'exiſter, s'uniſſent dans l'execution du plus noble projet, qui fut jamais formé par une Créature raiſonnable.

Ce grand homme employa toute ſa vie

vie à penetrer dans la Nature, mais à y penetrer uniquement dans la vûë d'y dévoiler par tout celui qui eſt le principe de tous les Etres; il y réuſſit, & pour en éterniſer ſa reconnoiſſance, il fit ſes Héritiers de ceux qui voudroient bien conſacrer leurs talens & leurs connoiſſances à la gloire de la Cauſe premiere.

Parmi ceux qui ont parfaitement bien répondu au but de ce pieux Fondateur, excelle, ſelon moi, l'Auteur d'un Ouvrage intitulé la *Théologie Phyſique*, Livre que j'oſe recommander à tous ceux, qui n'ont pas fait un cours régulier de Recherches Philoſophiques. Il eſt compoſé par M. *Derham Recteur d'Upminſter* dans la Comté d'*Eſſex*. Je ne ſai pas ſi ce Benefice eſt conſiderable, mais ſi le meilleur de toute l'Angleterre étoit à ma diſpoſition, je le croirois, en le lui donnant, au deſſous de ſon merite, ſur tout depuis que je ſai de bonne part, que ſa vie répond à ſes lumieres.

Ce qui contribuë le plus à me donner une haute opinion de cet Auteur, c'eſt ſa méthode aiſée & naturelle, qui rend ſon Ouvrage intelligible & agréable, non ſeulement aux Philoſophes, mais encore à ceux qui ne ſe ſont pas rendu familieres ces ſortes de recherches; quel charme

me pour des gens ſenſez de trouver des ſources inépuiſables de plaiſir & de ſatisfaction dans des objets qui leur deviennent entiérement nouveaux ? Dans des objets, que pendant tout le cours de leur vie ils n'ont honorez d'aucun regard capable d'exciter dans leurs ames des reflexions propres à augmenter leur felicité & leurs lumieres ? Nôtre excellent Auteur leur fait commencer une eſpece de vie nouvelle ; il dévoile devant leur eſprit le merveilleux ſpectacle de la Nature ; il leur montre comme du doit toutes les facultez particulieres, qui dans toutes les eſpeces d'Animaux, répondent à leur deſtination, & les organes diſtinguez qui leur ſont neceſſaires, pour leur conſervation & pour celle de leur race ; il fait voir avec la derniere évidence, que chaque individu vivant eſt fait exprès pour le Rôle qu'il a à jouer dans l'Univers ; qu'il ſoit créé pour ramper, pour voler, pour ſauter, pour marcher, pour nager ; qu'il doive habiter les entrailles de la Terre, ou le ſommet des Montagnes, les Marais ou les Eaux vives ; qu'il doive heurler dans les Forêts, ou vivre paiſiblement parmi les hommes ; il nous développe le méchaniſme de tout animal depuis le moindre ver de

terre

terre juſqu'à l'homme; graces à ſes obſervations curieuſes & exactes, tous les ouvrages de la Nature, qui ne faiſoient que nous étonner & nous confondre, ſont devenus pour nous des ſources d'admiration & d'amour pour le Créateur.

Celui qui auparavant s'habilloit exprès tous les jours, & qui couroit toute la Ville, dans le deſſein de ramaſſer quelque choſe pour remplir le vuide de ſon eſprit, peut deſormais ſe diſpenſer de cette fatigue; par le ſecours de cet admirable Ouvrage, il n'a que faire de Nouvelles pour ſe deſennuyer; l'air ſeul, qui l'environne, peut fournir une matiére abondante à ſes penſées; chaque jour il peut conſiderer, qu'il va reſpirer avec tous les autres animaux ce ſalutaire mêlange d'air & de vapeurs, qui embraſſe nôtre Globe; mais il peut conſiderer en même tems, que de tous les Etres, qui reçoivent à chaque inſtant par leurs narines une nouvelle vie, ou plûtôt de nouveaux delais de la mort, il eſt le ſeul, qui puiſſe élever ſes reflexions juſqu'au Bienfaiteur commun de l'Univers.

Un homme que l'éducation n'a pas formé à des Contemplations Philoſophiques,

ques, ſera plus charmé de tant de découvertes abſolument neuves, que des plus heureuſes Nouvelles, qui l'ayent jamais réjouï. Il verra que la chûte des pluyes, & l'agitation, que les Vents cauſent dans l'air, lui apportent la ſanté & la vie; il conſiderera la lumiere avec une joye, qu'il ne ſentit jamais, & avec une eſpece d'extaſe raiſonnable.

De l'*Atmoſphere*, qui entoure nôtre Globe il ſera porté à l'examen de ce Globe même, qu'il verra diviſé en *Terre*, & en *Eau*, & rempli d'une varieté & d'une quantité prodigieuſe de tout ce qui eſt neceſſaire pour ſoûtenir toutes les differentes parties de nôtre Planete. Abſorbé par cette contemplation générale il deſcendra dans un détail, qui mettra ſon eſprit plus à l'aiſe; il examinera les differences des Terroirs, des Mineraux, des Plantes, des Fruits, & avec une ſatisfaction égale, il viſitera les Cavernes, les Forêts, les Montagnes, & les Vallées. Dès que par le ſecours de l'Auteur, il aura connu le ſéjour qu'il doit habiter, pendant cette vie, il apprendra de lui la ſtructure des organes, qui nous ont été donnez, pour nous rendre

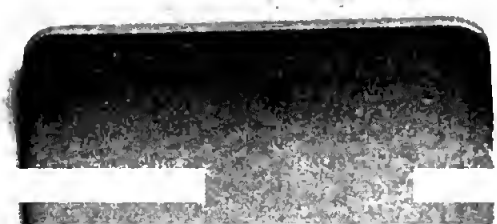
5.9.223

dre ce ſéjour agréable & commode; il comprendra que l'oreille eſt diſpoſée pour recevoir les ſons; que nos narines ſont faites exprès pour l'odeur, comme la langue pour le goût, & les yeux pour la vûë, & que les nerfs ſont munis d'une ſenſibilité heureuſe, qui nous fournit des moyens promts & rapides pour éviter tout ce qui eſt pernicieux pour nôtre corps.

Tout cet Ouvrage renfermé en quinze Sermons eſt fini par des reflexions, qui en appliquent chaque partie au but unique de l'Auteur, à la gloire de Dieu; puis qu'il a travaillé pour une fin ſi noble, il peut eſpérer avec confiance, qu'il en ſera récompenſé, par une immortalité glorieuſe, bien plus deſirable, que l'eſtime éternelle des foibles Humains.

Fin du Tome troiſiéme.

5.4.223

578945

ML